

Jean-Marc BOURDET

OPERATION Soleil de Jade

Roman

*Préfacé par Laurent ISNARD,
vice-amiral d'escadre.*



Jean-Marc BOURDET

Opération Soleil de Jade

Roman



OceanofPDF.com

Cet ouvrage a été composé en France par Libre 2 Lire



www.libre2lire.fr – contact@libre2lire.fr
9, Rue du Calvaire – 11600 ARAGON

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-490522-79-8
ISBN Numérique : 978-2-490522-80-4
Dépôt légal : Février 2020

© Libre2Lire, 2020

Photo de couverture :

©*Simon Ghesquiere/Marine Nationale/Défense*

À la demande de l'auteur, les droits afférents à ce livre
seront intégralement versés à l'Association

"Entraide Marine-ADOSM"

soutient des familles endeuillées
et apportant assistance aux marins blessés.

entraidemarine.org

OceanofPDF.com

*Ce roman est dédié aux premiers maîtres
Alain Bertoncello et Cédric de Pierrepont
du commando Hubert ;
morts au combat dans la nuit du 9 au 10 mai 2019
lors de la libération d'otages au Burkina Faso*

Merci
au vice-amiral d'escadre Isnard ;
au contre-amiral Provost-Fleury ;
au capitaine de vaisseau Dumoulin et à son équipe ;
au capitaine de vaisseau Sébastien,
à son état-major et à son équipage ;
au capitaine de corvette Kempf ;
au lieutenant de vaisseau Méline ;
au major Estevada ;
au SACN Romelot ;
à l'aspirant® Canin.

OceanofPDF.com

Préface

Cette fois-ci, l'aventure écrite par Jean-Marc BOURDET pour vous distraire et vous faire rêver a pour décor une très belle région d'Afrique de l'Ouest, le Golfe de Guinée. Les paysages y sont magnifiques et la population accueillante.

Cependant, elle est victime d'un mal endémique : la piraterie. Le Bureau Maritime International estime que 2018 a connu plus de deux cents attaques de ce genre, des tankers comme des remorqueurs ou des embarcations de pêcheurs qui ont subi des coups de feu ou ont été le plus souvent kidnappés contre le paiement d'une rançon. La pêche illégale vient compléter ce tableau d'une triste prédation que les États riverains tentent d'endiguer en coordonnant leurs actions et en se dotant des moyens d'exercer leur légitime souveraineté.

Depuis 1990, la Marine française apporte son aide à travers la mission « Corymbe » afin d'assurer une présence permanente et de conduire des actions de coopération avec les marines riveraines, de soutenir les forces françaises déployées en République de Côte d'Ivoire et au Sénégal, et d'être prête à tout instant à porter assistance à nos ressortissants séjournant dans cette région.

Les forces spéciales jouent là aussi un rôle important. Présentes en nombre dans plusieurs pays de la région, elles sont déployées pour une grande partie d'entre elles au Sahel pour lutter contre les groupes terroristes sévissant en Afrique de l'Ouest. C'est lors d'une opération de libération d'otages au Burkina Faso, le 10 mai 2019, que deux membres du prestigieux Commando Hubert, les premiers maîtres Cédric de Pierrepont et Alain Bertoncello, sont décédés au combat.

Je remercie enfin Jean-Marc BOURDET pour sa générosité car ses droits d'auteur, issus de la vente de ce roman, seront reversés à des associations caritatives de soutien aux familles de nos soldats ayant œuvré au succès des armes de la France, parfois jusqu'au sacrifice de leur vie.

Vice-amiral d'escadre Laurent ISNARD

OceanofPDF.com

Pêcheurs en eaux noires

Amado observait en fumant le sillage du *Soleil de Jade*, son bateau, traînant une fine ligne bardée d'hameçons, promesse de la bonne ou mauvaise pêche du jour. Que serait-elle ? Chaque marée dévoilait l'agonie de ces eaux sombres sous un ciel gris chargé de pluie. Là-bas, à l'horizon, des chalutiers pourris armés par les Chinois ratissaient les fonds, dérobaient les poissons avec la certitude de ne pas être inquiétés face à son pays dont la marine militaire n'existait pas. Parfois, « Sea Shepherd », une organisation internationale soucieuse de sauvegarder les ressources halieutiques du golfe de Guinée, embarquait des militaires santoméens et chacun de leurs contrôles démontrait le pillage systématique des ressources marines au profit d'un pays lointain insatiable, sûr de sa force et imposant sa loi.

Dans la fumée de sa cigarette, Amado voyait l'avenir de la planète se consumer. Il distingua, au milieu des Chinois, un gros navire différent autour duquel les petits chalutiers se serraient. Il ne s'agissait pas de leur bateau-usine, celui-là il le connaissait bien. Que faisaient-ils donc ? Il allait prendre ses jumelles lorsqu'il se ravisa. Qu'importait ces braconniers contre lesquels il ne pouvait rien. L'essentiel de la vie c'était de cultiver son bonheur quotidien et sa propre pêche, même modeste, le lui assurait.

Il regarda Pedro, son ami et matelot, qui arrosait d'eau de mer les paniers tressés attendant la remontée de la ligne sur le pont du navire. Durant la route de retour, il préparerait le poisson et rejetterait à la mer les viscères dans les cris stridents des mouettes qui les envelopperaient tel un essaim plus bruyant que les femmes et les enfants piaillant lors du marché de Santo Antonio.

Le chronomètre de l'abri indiquait 13 heures et ils n'auraient pas trop de temps pour rentrer au port avant le soir. Amado plongea le bout incandescent de sa cigarette dans la mer et jeta le mégot dans la boîte de conserve qui lui servait de cendrier. Pour lui, il ne pouvait être question de polluer l'océan, propriété de Neptune, vieux compagnon des marins, dieu irascible du seul livre qu'Amado relisait sans cesse : « L'Odyssée » écrite par un certain Homère, poète aveugle chantant le retour d'Ulysse dans sa terre natale, un Grec des temps jadis rentrant d'une longue guerre ô combien inutile pour un motif ô combien futile. Les deux gros volumes

reliés de cuir lui avaient été offerts par Santos, son grand-père, à la fin de sa scolarité. Car Amado aimait réciter des poèmes et jouer la comédie au sein de la petite troupe de son village. Alors le médecin, bientôt centenaire, n'avait pas hésité à se séparer de cette vieille édition, à présent le grand trésor d'Amado, pour que le jeune homme puisse rêver avec Zinga, son épouse, dont les chants très doux contrastaient avec les voix éraillées des femmes lors des soirées traditionnelles. Les îles de São Tomé et Príncipe cultivaient des musiques aux rythmes issus du continent, de cet Angola terre-mère dont les tambours des chants guerriers résonnaient toujours dans les cœurs lors des innombrables fêtes de la saison sèche : la Gravana. Pour l'heure, Zinga égayait le bord en récitant des vers.

Amado fit signe à Pedro que le moment était venu de remonter la pêche dont le petit bénéfice suffisait à faire vivre sa famille et son matelot. Et puis, dans quelques jours ce serait l'anniversaire de Bola, leur fils de six ans qui dormait à la proue du navire, bercé par la houle de l'Atlantique. Amado s'estimait chanceux de pouvoir vivre de la pêche grâce au bateau offert par les Portugais, anciens colonisateurs et pourvoyeurs d'esclaves des siècles passés. Le pavillon de São Tomé flottait à la poupe de son navire, renforçant son caractère d'îlien opiniâtre et combatif d'une touche de fierté, celle d'être maître de son destin depuis que ses ancêtres s'étaient affranchis de leur statut de sous-hommes. Amado rectifia le port de son bonnet de laine rouge qui retenait ses longues boucles de cheveux châains et rejoignit Pedro afin de récupérer les poissons frétilants et de les jeter dans les paniers. Les deux hommes en sueur semblaient deux pièces adverses d'un échiquier tant leurs aspects différaient ; autant Pedro, un Angolare aux traits marqués, aux yeux sombres et à la musculature épaisse, était trapu et noir comme l'ébène, autant Amado offrait aux regards un corps fin aux muscles étirés et à la peau dorée. Santos affirmait qu'il ne pouvait-être que le descendant d'un Berbère de Chinguetti¹ recopiant sur des peaux de gazelles, dans la lumière du désert, les manuscrits qui faisaient la notoriété de ses dix bibliothèques. Il pouvait aussi venir d'un de ces navigateurs chevronnés ayant guidé les caravelles portugaises au large des côtes d'Afrique, lisant les routes dans le vol des oiseaux, la position des étoiles, la couleur des eaux, les poissons pêchés au lever du jour, les odeurs de terre apportées par l'alizé...

Zinga leur servit des gobelets de vin de palme qu'ils avalèrent d'un trait, avant de jouer habilement du cavaquinho² et de chanter de sa belle voix

haute et chaleureuse :

*Deus quer, o homem sonha, a obra nasce.
Deus quis que a terra fosse toda uma,
Que o mar unisse, já não separasse.
Sagrou-te, e foste desvendando a espuma³...*

Le vent venait du sud-ouest, apportant son lot de pluie en des nuages aussi gonflés les outres des navires d’Ulysse. Les grains se succédaient, venant buter sur les sommets abrupts de Príncipe. Le versant sud de l’île restait ainsi fort humide et sa jungle épaisse en rendait l’accès difficile. Peu de colons s’étaient aventurés jadis sous les baobabs et les palmiers gigantesques gorgés d’eau. Les maladies tropicales avaient eu raison de toutes les tentatives de colonisation de cette zone dangereuse et en interdisaient l’accès ; ainsi, les murs de la dernière roça⁴ oubliée près du fleuve se couvraient-ils de mousse verte et se crevaient-ils de racines tortueuses dont la force les faisait disparaître inexorablement de la surface de la Terre. Amado la connaissait pour s’y être aventuré durant son adolescence, alors qu’il était initié aux mystères des origines de son peuple.

Sur son travers tribord, il distingua mieux le gros navire. Les parages des îles Tinhosas, devenues des sanctuaires protégés, restaient vierges et la haute silhouette d’un pétrolier toujours entouré des petits chalutiers ne manquait pas d’être insolite aux abords de ces hauts fonds aux rochers tranchants comme des rasoirs. Il fut surpris de voir venir à lui un gros canot noir. En saisissant ses jumelles, il remarqua que le tanker ravitaillait deux des chalutiers rouillés comme les vieilles carcasses des voitures achevant leurs vies derrière le potager de son frère. L’idée de faire comme ces pêcheurs étrangers et de se ravitailler aussi à bon compte l’effleura. Le trafic de carburant sévissait sans impunité dans le golfe dont les fonds regorgeaient de pétrole. La manne de cet « or noir » restait cependant l’apanage de quelques privilégiés de pays gangrénés par des mafias locales et, raffiné ou non, disparaissait vers l’Europe, l’Asie et l’Amérique...

Zinga chantait à présent « Socope »⁵, un poème de Maria Manuela Margarido⁶. Sa voix montait vers le ciel et réveillait les mains de Bola qui rythmait la chanson tout en reprenant avec bonheur les paroles disant l’amour de la liberté :

Les vertes longueurs de mon île

*sont à présent l'ombre de l'oca
brouillard de la vie.
Sur les dos courbés sous le poids
J'entends les pas rythmés
bien comptés du socopé,
les pieds-racines-de-la-terre
tandis que les voix en chœur
persistent dans leur plainte
Se traînant, monotone
jusqu'à l'explosion
dans cette quête éperdue de liberté.*

Amado aimait ce poème qui évoquait la libération du poids des chaînes d'un esclavage disparu. Il allait reprendre le chant lorsque le premier coup de feu toucha Pedro dont la tête éclata comme une noix de coco, éclaboussant Zinga de cervelle et de sang avant qu'elle ne s'écroule à son tour. Bola, intrigué, se releva mal à propos et fut touché au cou et au ventre. Amado resta hébété, incapable de comprendre ce qui se passait, regardant avec effroi sa famille anéantie, son équipier disparu. Le désastre s'avérait total et il ne réagit que par un long cri déchirant, inhumain. Lorsqu'il sentit le choc des balles, l'une dans sa poitrine dénudée, la seconde lui arrachant une partie du cuir chevelu et faisant exploser son oreille gauche, Amado jura et tendit son poing en direction de l'embarcation rapide des assaillants. Le visage inquiet de Yoli, sa fille de 4 ans restée à la garde de Madalena, lui apparut dans l'ultime effort qu'il fit pour se raccrocher à la vie... et la nuit se fit en lui, brutale, douloureusement brutale...

Mission Corymbe 143

Depuis la passerelle du *Mistral*, Matthieu observait l'Alouette III encore immobile sur le pont d'envol. Les pilotes faisaient le tour de leur machine, inspectant soigneusement chaque élément vital de l'appareil dont le moindre défaut pouvait signifier la mort. L'océan étendait mollement sa longue houle en un balancement régulier, perceptible quoique sans conséquence pour la mission de l'hélicoptère.

Matthieu se souvenait de la fierté de son père, pilote de la flottille 35F à Lanvéoc, embarquant tous les deux ans pour une campagne d'application à bord de la *Jeanne* ; la fierté des marins descendant la coupée après un accueil triomphal à Brest, et la sienne lorsqu'il visitait dans les bras de son père ce porte-hélicoptères mythique attendu avec impatience dans les ports du monde où chaque escale avait alors un parfum d'aventure. Tout jeune, Matthieu guettait le passage de Pascal, le facteur aussi excentrique que celui de « Jour de fête »⁷, virevoltant aussi magistralement que les goélands lorsqu'il embouquait la passe de la ruelle conduisant à la seule vieille maison d'un quartier laminé par les bombes de la seconde guerre mondiale et reconstruit sans humanité. Pascal, syndicaliste bon enfant, pourtant de toutes les grèves et ennemi juré des bourgeois de province, chantant la « Carmagnole » avec son accent pointu de Provençal exilé dans une Bretagne dont il vantait sans vergogne les mérites lorsqu'il retrouvait son village perché au milieu des oliviers. Le messenger acceptait alors la tasse de café offerte par sa mère, racontait sa vie d'enfant aventurier des collines d'Aubagne tout en lui remettant solennellement, et en mains propres, les cartes postales multicolores qui tapissaient la porte du placard de sa chambre. Les timbres racontaient à leur tour des histoires de ports inconnus : Dakar, Abidjan, Libreville, Le Cap, Rio, Valparaiso, Tahiti, Köbe, Singapour, Djibouti... Chaque image portait des rêves en bandoulière ; des rêves de conquérants du Nouveau Monde affrontant les tempêtes de mers inconnues, cherchant à tâtons les passages vers les Indes ; des rêves d'enfant puis de jeune homme, amplifiés par la grâce des plumes d'écrivains navigateurs et explorateurs : ces Conrad, Kessel, Monfreid, London...

Le rotor de l'appareil tournait à présent, répondant aux ordres du chien jaune, maître de cérémonie des décollages et appontages. Les gestes du marin s'avéraient aussi précis que gracieux. La chorégraphie de signaux énigmatiques suppléait à la parole, impossible dans le vacarme de la turbine. L'appareil dansa un instant à quelques centimètres au-dessus du pont avant de s'élever tel un oiseau et d'éviter⁸ par bâbord en une belle courbe. Matthieu appréciait la danse et fredonna la valse de « Gisèle⁹ », un ballet admiré à l'opéra de Toulon lors de ses quarante ans...

Être le pacha du *Mistral* sonnait néanmoins la fin de sa vie en mer, troisième et dernier commandement avant de retrouver la terre et de devenir le mari, le père et bientôt le grand-père présent à chaque grande étape de la vie de famille. Doublerait-il habilement ce cap ? La mer était une amante exigeante, quasi exclusive, double vie des marins embarqués, appelant de ses chants de sirène et accaparant les pensées de ceux dont le sang avait été salé au fil des décennies.

L'ordonnancement des actes du chef de quart lui rappelait son début de carrière lorsque le pacha, trônant dans son fauteuil, lançait parfois des regards réprobateurs, interrogateurs ou lançait de petits commentaires sarcastiques, voire des conseils qu'il ne fallait pas manquer de suivre à la lettre.

Xavier, son pacha du De Grasse, était une statue de marbre que personne n'osait regarder et sa passerelle avait des airs de temple antique. L'équipe de quart pratiquait un rituel savamment orchestré destiné à plaire à ce saint homme au regard fixé sur le phare de la Vieille. Matthieu sortait à peine de sa campagne d'application à bord de la Jeanne. La mer était forte ; l'exercice de remorquage prévu eût été trop dangereux pour les manœuvriers. L'avisos qui les suivait était branlé à marcher sur les cloisons et pourtant le commandant ne renonça pas au passage du Raz de Sein. Devenu un officier supérieur expérimenté et à son tour oracle du Seigneur, Matthieu se souvenait de sa frayeur lorsque, chef de quart novice, il dut donner ses ordres de barre pour le passage mythique de ce chaudron du Diable où les courants atteignaient plus de 8 nœuds. La lourde frégate dansait un ballet violent comme extrait du « Corsaire¹⁰ » et, malgré le froid qui régnait à bord, renforcé par le courant d'air créé par les portes ouvertes des ailerons, le jeune homme suait à grosses gouttes. Les navigateurs proposaient deux routes et il hésitait tout en jetant discrètement

un œil sur l'oracle et en priant pour qu'il dise une parole... Sa prière fut exaucée ; l'oracle perdit son aspect pétrifié et sortit de sa léthargie : « Je serais vous, je prendrais la route ouest... » Et ce furent les seules paroles que Dieu lui souffla, dans son infinie bonté. Matthieu n'aurait pu s'y tromper et officia pour le plus grand plaisir de ce pacha taciturne et habituellement aussi fermé qu'une huître sauvage. Le soir même, délivré de son fardeau et fier comme un cadet de Gascogne, il avait été invité à la table de cet officier à l'humour noir et au verbe haut, descendant d'un corsaire malouin et commandant d'un vaisseau de la Royale comme tous ses ancêtres l'avaient été. Le bâtiment blanchissait la sortie du goulet de Brest jusqu'à la dilution d'un SNLE¹¹ dans la « mer jolie », plongeant dans la plume et chavirant les cœurs des marins débutants.

Le De Grasse devait son nom au prestigieux chevalier de l'ordre de Malte, vainqueur de la bataille de Chesapeake qui donna l'indépendance à l'Amérique et le commandant d'une frégate portant ce nom se devait d'être à sa hauteur. Xavier s'en montrait digne, n'hésitant pas lorsqu'une soucoupe chargée de cacahuète vola dans les airs à se lever pour aboyer dans le téléphone : « Le commandant ! Mettez-nous le cul à la mer ! » Et de raccrocher sans attendre de réponse avant que le navire ne vire de bord, donnant une dernière chance aux cacahuètes d'échapper aux morsures des hommes en roulant sur le tapis du carré... Puis ce fut le calme d'une route surfant sur la vague et d'un repas durant lequel l'atmosphère fut de joyeuses ripailles. La statue qui trônait en passerelle s'avérait alors un bon vivant et ses qualités de marin s'exprimaient aussi puissamment qu'un Cyrano de Bergerac s'offrant une tirade des nez...

La voix grave du pilote de l'hélicoptère chassa ses souvenirs : « Mistral de Victor III – fusée de détresse à une heure ; distance approximative 2 nautiques, mais la visibilité est réduite et je ne vois rien pour le moment – je me dirige vers le point d'alerte. » Venant du CO¹², la voix de Gabriel, le COMOPS¹³, précisa : « L'Alouette en azimuth 30 à 32 nautiques, altitude 1200 pieds et fait cap au 220. »

Le chef de quart le regarda, attendant ses ordres. Matthieu se leva, regarda la route qu'ils suivaient et la carte sur laquelle le timonier pointait la position du pêcheur avant de glisser malicieusement, en prenant le même ton que son ancien pacha :

— Je serais vous, je ferais immédiatement route au 166 en montant ma

vitesse à 16 nœuds.

— Bien, commandant !

— À droite 10. Venir au 166.

Le barreur confirma l'ordre et le navire vira lentement de bord. Lorsque le cap fut au 166 et la barre à 0, le jeune chef de quart donna l'ordre de monter en puissance. Matthieu approuva du regard et prit le micro de la diffusion générale :

— Le commandant ! Nous avons une détresse à 32 nautiques et nous faisons route vers le contact. Notre Alouette ne devrait pas tarder à nous donner des informations et je demande au toubib de monter me retrouver en passerelle.

« Du CO : Aucun navire en AIS¹⁴ dans le secteur et je n'ai encore rien au radar. Il doit s'agir d'un petit bateau en résine ou en bois, peut-être un plaisancier ou un pêcheur. Rien non plus sur les ondes : pas de SOS et rien en phonie. J'ai questionné São Tomé et aucun secours possible à en attendre. Nous sommes les seuls à pouvoir agir. »

Aucun May Day !? Alors il pouvait s'agir d'un naufragé. Bien que la mer fût calme et la température de l'eau voisine de 25°, il ne fallait pas traîner à porter secours à un navigateur en détresse. Son poste téléphonique sonna : Christophe, le toubib, terminait une consultation et serait là dans une poignée de minutes. Le point de détresse se trouvait à deux heures de route et le temps semblait trop long. Le ciel et la mer se confondaient, aussi blancs l'un que l'autre. La météo avait annoncé un train de dépressions. Il jeta un coup d'œil à son écran. La route était bonne et le *Mistral* fendait les creux de deux mètres sans trop de mouvement. Il se leva et observa le ciel. La nouvelle dépression ne se hâtait pas et permettrait d'atteindre le navire en détresse sans difficulté.

Le toubib venait d'entrer discrètement dans la passerelle, semblant flotter dans sa TPB¹⁵, plus sec que Matthieu, amoureux de Djibouti où il résidait entre deux missions et qui lui valait cette minceur propre aux habitants de la corne de l'Afrique. Il se dirigea droit sur Matthieu qui ne perdit pas de temps en palabres et commenta :

— Tu as dû entendre au général : l'hélico a repéré une fusée de détresse et pour le moment nous ne savons rien de ce qui se passe. Il est possible qu'il ne s'agisse que d'une avarie à bord d'un navire non équipé de VHF, ce qui s'avère courant dans le secteur.

- Ce n'est pas logique, commandant, un marin qui possède des fusées de détresse est probablement en possession d'une radio.
- À moins qu'il ne s'agisse d'un naufragé. Nous n'allons pas tarder à le savoir.
- Nous sommes le seul hôpital digne de ce nom à moins de 160 nautiques et s'il y a un blessé, chaque minute compte. J'ai demandé à mes infirmiers de rejoindre l'hôpital où Amandine fait préparer la salle de soins ainsi que le scanner, à toutes fins utiles.

Les observations de l'équipage de l'Alouette confirmèrent qu'un drame venait d'avoir lieu : « Il s'agit d'une embarcation d'une dizaine de mètres, probablement un ligneur car il y a des paniers et quelques poissons sur le pont. Sa timonerie est en partie incendiée et il tient encore bien la mer. D'après nos premières constatations, un homme est étendu près de son accès. Il nous a fait signe et est conscient bien que mal en point. Trois corps ensanglantés baignent dans le sang. Le bateau est visiblement criblé d'impacts de balles et se nomme *Soleil de Jade* ; il est immatriculé à São Tomé. »

Matthieu réfréna sa colère. C'est cependant d'une voix rageuse qu'il réagit.

- Bon sang ! Cette zone était pacifique et voilà que cette gangrène de piraterie gagne du terrain... Christophe, je crois que tu vas avoir du boulot... Chef de quart ! nous passons au stade « alerte piraterie ».

Le toubib n'exprimait jamais ses sentiments de manière ostentatoire. Il eut tout de même une légère crispation de la mâchoire qui trahit sa tension. Il commenta d'un ton neutre.

- Dès que nous aurons réalisé les premiers soins, nous devons sans doute évacuer le ou les blessés vers Libreville.
- Ta réputation de chirurgien de l'impossible serait-elle surfaite ? Douterais-tu de ton talent ?
- Pas le moins du monde. Je n'opère cependant qu'en cas de nécessité absolue. Un corps est une mécanique dont le créateur n'a pas donné toutes les clés. Je vais me connecter avec le Val-de-Grâce. Ils me guideront si une opération délicate doit-être effectuée.
- Toujours prudent, Christophe. En attendant, nous devons les récupérer à bord et tu feras tes petits miracles pendant que l'Alouette sera ravitaillée.

Le toubib décrocha le téléphone et entra en communication avec l'infirmière-chef :

— Amandine, tu vas être treuillée à bord d'un ligneur piraté afin de consolider les blessures de ceux qui sont encore vivants. Tu peux rejoindre immédiatement la salle de briefing Avia¹⁶. Je vais descendre et m'occuper de la préparation de la salle d'opération.

Lorsque le jeune chef de quart eut appelé aux postes de combat, rameuté les équipes du pont d'envol et les aéros¹⁷, sa voix trahissait le désir d'en découdre. Le garçon rappelait à Matthieu sa fougue d'enseigne de vaisseau. Loin de démobiliser l'équipage, les deux jours d'escale à Lomé avaient ravivé sa motivation. Tous rapportaient leurs gris-gris achetés au marché des féticheurs. Le sens de l'engagement n'excluait pas ces périodes de pause salutaire. Matthieu le mesurait pleinement en observant attentivement l'activité de la passerelle. Les mugs furent décrochés et l'odeur du café, remonté comme par enchantement des cuisines, acheva de réveiller les derniers neurones assoupis.

Les yeux du jeune quartier-maître concentré sur la barre brillaient et tout son visage souriait. Il y a parfois des moments tragiques qui soufflent la magie et Olivier, le second, surgit dans la passerelle. Lui aussi avait rechargé ses batteries et le navire alangui retrouvait son énergie.

— J'ai entendu que nous passions en alerte piraterie. Quelles sont les dernières nouvelles de l'Alouette ?

— Un ligneur criblé de balles ; des corps couchés sur le pont et un blessé conscient.

Cécile de Milly

Damien, l'ambassadeur de France au Gabon, était un homme d'une soixantaine d'années, au crâne légèrement dégarni et aux yeux vert très vif, bien qu'en partie cachés par des lunettes teintées cerclées de noir. Avec ses cheveux blancs, longs et ondulés, il personnifiait l'universitaire parisien riche de connaissances livresques, spécialiste en science politique, cultivé et d'aspect austère. Cependant, et contrairement aux apparences, Damien s'avérait un homme sensible et la perte de son attaché militaire l'avait ébranlé. Le vieil officier avait été retrouvé presque mort dans la jungle de la partie sud-ouest de l'île de Príncipe. Depuis, rapatrié en France dans un état critique, Robert n'avait pas repris connaissance et se mourait.

L'ambassadeur s'appuyait sur lui et perdre un tel pilier lui donnait le vertige. Le vivier contenait peu de militaires autant au fait des arcanes de la vie africaine, des rythmes indolents écrasés par la moiteur équatoriale, ainsi que des palabres éternelles et des attentes interminables. Former un novice pourrait demander beaucoup de temps et engendrer des erreurs majeures dans la communication avec des pays meurtris par un colonialisme violent et un néocolonialisme sournois qu'ils n'avaient pas encore totalement oublié.

L'officier envoyé par Paris possédait un solide dossier sans pour autant maîtriser la diplomatie. Son cursus linguistique le surprenait néanmoins par sa richesse : le lieutenant de vaisseau parlait l'anglais, le russe, l'italien, l'espagnol et le portugais. Il était tout de même perplexe face à ce que ses missions précédentes révélaient des capacités opérationnelles de Cécile de Milly ; saurait-elle se tenir à la bonne distance, assister, conseiller et ne pas plonger tête baissée dans l'action ?

Face à lui, la jeune femme blonde au visage énergique et au regard droit ne bronchait pas. Impeccable dans son uniforme blanc, elle se concentrait visiblement sur sa prise de notes et Damien prenait plaisir à raconter : « São Tomé et Príncipe est un pays lointain dont les îles restent à l'écart de l'agitation des pays du continent noir. Son président : Evaristo Carvalho est un homme d'expérience qui se rapproche de la France par pragmatisme puisque la majorité des pays qui bordent le golfe est francophone. Après des années de dictature, la vie y semble paisible bien que les récentes

découvertes pétrolières aient entraîné un début de criminalité. » La jeune officier plonge son regard dans le sien et intervint :

- Le golfe de Guinée ne me semble pas si calme que ça. D'après le dossier de la DRM¹⁸, les actes de piraterie, de pêche illégale, de surpêche et de trafics en tous genres sont en nette progression.
- C'est exact pour les parages du Nigéria, capitaine, cependant je persiste et signe : les îles chocolat¹⁹ restent des parenthèses de rêve ; un mélange de passé colonial et d'un soupçon de modernisme tenant compte du patrimoine culturel de toutes les ethnies présentes aux côtés des occidentaux. Cette richesse humaine se compose principalement d'Angolares, de Bubis, de Fang, de Cap-Verdiens et de métis ; leur langue consensuelle, le créole, mêle une bonne part de portugais avec des idiomes riches de couleurs, de sons et d'images.
- N'est-ce pas aussi dans cette région que les Portugais ont commencé le commerce des esclaves ?
- Entre autres. São Tomé et le Cap Vert leur servaient de plaque tournante pour la traite des noirs échangés par des potentats locaux contre des babioles et des armes déclassées. Les esclaves emplissaient ensuite les cales des navires en route vers l'Amérique du Sud.
- L'Amérique du Sud ?
- Lors des conquêtes espagnoles et portugaises, les conquistadores semèrent la mort par l'épée avant de propager des maladies inconnues comme la syphilis, qui a décimé les Indiens. Mettre en valeur le Nouveau Monde nécessitait de trouver une main d'œuvre robuste habituée à un climat proche de celui qui règne ici.
- Et comment leurs... descendants, voient-ils ce passé ?
- Cela dépend de la manière dont la décolonisation s'est opérée et de la repentance de ceux qui se sont enrichis par ce commerce barbare.
- Faut-il pour autant abuser de la repentance ? Les générations actuelles ne sont pas responsables des actes auxquels elles n'ont pas participé.
- C'est vrai et, à part quelques extrémistes, ce passé est trop lointain pour qu'il ravive les tensions avec d'anciennes puissances coloniales. Pour ce qui nous concerne aujourd'hui, le gouvernement de São Tomé gère son pays avec prudence. Un brin d'amitié avec les Portugais par-ci, un brin avec les Français par là... et pas de désir de raviver les tensions après les années difficiles de dictature.
- Des richesses ?

- Très peu. Quelques vieilles plantations de cacao et de café, tombées la plupart dans l'oubli même si, depuis quelques années, de jeunes entrepreneurs régénèrent les domaines agricoles. Ses eaux recèleraient cependant une belle réserve de pétrole et cette information a éveillé l'attention des grandes compagnies pétrolières. Nos amis chinois semblent même s'y intéresser.
- Le fameux collier de perles de l'Empire du Milieu va-t-il s'enrichir d'une nouvelle base à São Tomé ?
- Pas dans l'immédiat... Les Chinois s'avèrent encore trop peu nombreux pour constituer une véritable menace tout en s'infiltrant dans le tissu économique des deux îles. Là où je peux vous rejoindre, c'est que partout où ils s'installent ils savent poser les jalons de ce que j'ose parfois appeler un futur pillage économique des pays qui les accueillent.
- Le commandant a déclaré dans son dernier rapport qu'il enquêtait sur la possibilité d'implantation d'un groupe de clandestins, peut-être des migrants, sans plus de précision sur sa localisation.
- Il ne m'en a pas fait part et j'ignore ce qu'il a en tête. Lorsqu'il a été secouru par les employés du gouverneur de Príncipe, il délirait et tenait des propos incompréhensibles, vomissait souvent et son état était vraiment inquiétant. Le Val-de-Grâce a diagnostiqué un cancer généralisé et une leucémie galopante consécutifs à une exposition prolongée à une radioactivité puissante. Robert ne nous racontera jamais ce qu'il a découvert et le guide qui l'accompagnait a disparu sans laisser de trace.

La sonnerie du téléphone interrompit la conversation. Il décrocha et mit la main sur le micro.

- Excusez-moi, capitaine... Son regard, porté sur le numéro qui s'affichait, exprima la surprise. Son visage s'éclaira et c'est d'une voix enjouée qu'il répondit.
- Oui !... Bonjour, Jean-Yves... Comment ?... De la piraterie au sud-est de Príncipe, tu en es certain ?... Ce n'est pourtant pas une zone réputée dangereuse... Je me trouve justement en entretien avec elle... Sans doute... Un instant...

Damien fixa intensément Cécile tout en consultant sa boîte mail, et son air bon enfant disparut lorsqu'il s'adressa à nouveau au ministre.

- Nos relations avec Evaristo sont excellentes et je comprends sa détresse

car il n'a aucun moyen de s'y opposer... Transmets à l'Élysée que je m'en occupe... Bonne soirée à toi.

Lorsqu'il raccrocha, Damien resta un moment silencieux avant de reprendre d'une voix plus lasse, tout en tapant un message sur son clavier d'ordinateur : « Le ministre m'informe qu'un pêcheur a été attaqué par des pirates au sud-ouest de Príncipe. Le *Mistral* se trouve sur zone et vient de récupérer un blessé ainsi que trois morts par balles.

- Au sud-ouest de Príncipe ? Voilà qui devient intéressant. C'est comment la côte de ce côté-là ?
- Impénétrable. Des pics de lave solidifiés qui pointent comme des dents monstrueuses et crèvent une jungle que Robert se plait à explorer durant ses congés.
- Il est possible d'explorer la jungle toute proche alors pourquoi cette attirance ?
- Celle de Príncipe est moins dangereuse et il disait qu'il cherchait où passer sa retraite.
- Son dossier indique qu'il s'est porté volontaire pour Libreville il y a sept ans. Vous a-t-il dit pourquoi ?
- Non. Je sais comme vous qu'il a quitté son poste à Tunis un an après la révolution de la dignité dont il ne parlait jamais.
- Sa famille était d'origine tunisienne et la DRM a enquêté sur son implication possible dans le processus de cette révolution sans rien découvrir d'anormal.
- Employé modèle du quai d'Orsay... un goût immodéré du secret issu d'une carrière active à la DGSE²⁰ interrompue officiellement en 2009, après quatre années passées au Kosovo. Se retrouver à Tunis quelques mois avant que le pays ne bascule dans la liberté brouillonne d'après Ben Ali exclut tout de même qu'il ait été envoyé là par hasard.
- Qu'est-ce qui l'attirait ou plutôt comment passait-il son temps en dehors de son travail à l'ambassade ?
- Je ne suis jamais allé chez lui. Il vivait seul, ne recevait jamais et menait une vie privée très discrète.
- J'ai pu voir des photos de son appartement prises par la police scientifique la semaine dernière. Cela ressemble à un musée archéologique.
- Cela m'a aussi frappé. Les experts ont analysé ses ordinateurs, fouillé de fond en comble son bureau et épluché tous ses documents sans rien

remarquer d'anormal. Je me souviens cependant de cet attrait pour les petits objets anciens. Parfois il en ramenait de ses explorations de l'arrière-pays. Pour lui, l'Afrique recèle encore bien des zones d'ombre.

- Et en marge de ces mystères historiques, aurait-il mis les pieds dans une fourmilière plus contemporaine ?
- Vous êtes une femme d'action et vous concluez trop vite. Franchissez chaque étape en ménageant vos effets. Modérez-vous et laissez décanter les informations ; c'est indispensable en diplomatie et je suppose que prendre le temps de la réflexion ne peut que s'avérer payant lorsque vous vous retrouvez au cœur de l'action.
- Avant le combat sans aucun doute. Durant celui-ci, mon esprit laisse l'instinct prendre le dessus et ce sont mes réflexes qui me sauvent.
- Je vous avoue mon ignorance de la guerre et voici venir le temps des loups.
- Comme vous l'évoquiez tout à l'heure.
- Exactement !
- Une sonnerie discrète attira son attention.
- Ah, le mail d'Evaristo...

L'ambassadeur le lut rapidement, plissa le front et rédigea un rapide mémo qu'il transmit à Paris dans la foulée, avant de lancer l'imprimante.

- Je ne vais pas vous commenter les mails venant du ministre des Affaires étrangères et du président de São Tomé. Vous constaterez cependant que ce dernier nous demande d'intervenir, si nécessaire par la force et y compris dans ses eaux territoriales, pour mettre fin à toutes les activités illicites dont l'acte de piraterie n'est peut-être finalement que la petite partie émergée.
- C'est-à-dire ?
- En plus de l'acte de piraterie, le tanker qui assure régulièrement le ravitaillement des îles en combustible a disparu et son AIS²¹ est muet.
- Rien ne dit qu'il soit piraté. Il peut avoir essuyé une tempête et rencontrer des problèmes techniques. Nous avons un Falcon à Dakar et ses capacités vont-être mises en œuvre pour le retrouver. Le *Mistral* est aussi rompu à ce genre de situation.

Un autre mail s'afficha sur l'écran de Damien. Il le parcourut rapidement et sourit.

- Vous étiez missionnée pour enquêter sur ce qui est arrivé à Robert et

l'état-major des armées m'informe que vous voici à présent en charge de renseigner le COS²² sur ces problèmes de piraterie. Quant au *Mistral*, il sort de la mission Corymbe afin de vous épauler. Le *Ventôse* prend le relais.

- M'épauler ? Je ne suis que lieutenant de vaisseau, Excellence.
- La fonction prime le grade, capitaine, et votre présence ici ne passe pas inaperçue, tant au Quai d'Orsay qu'au sein de l'Hexagone.
- Nous nous intéressons au commandant et ce qui nous tombe dessus c'est une affaire de piraterie. Je ne suis pas là pour ça, Excellence.
- Peut-être, cependant vous voici embarquée avec moi dans une diplomatie musclée, capitaine.
- La diplomatie irait-elle jusqu'à demander l'aide des Américains ? Ils ont un P8 Poséidon²³ sur zone. C'est à ne pas négliger.
- Pour l'instant, et compte tenu de leur intérêt pour l'avenir pétrolier de São Tomé, l'État français vous demande de ne pas les mettre trop vite dans le coup.
- Nous sommes alliés et ils ne rechignent pas à donner un coup de main.
- Je n'en doute pas ; pourtant je vous le répète : cette demande concerne la France et elle seule. Vous entrez dans le domaine équivoque de la diplomatie et ne devez pas laisser le renard libre entrer dans le poulailler libre.
- Ce qui signifie ?
- Que faire rentrer un pays fort et libre dans un pays faible et libre ne peut qu'entraîner l'asservissement du pays faible.
- La raison du plus fort est toujours la meilleure.
- Pas toujours, rappelez-vous David et Goliath. Trêve de philosophie diplomatique, voici les messages qui concernent cette affaire.

L'ambassadeur les imprima et les tendit à Cécile.

- Paris accepte d'apporter son aide. L'agression de ce pêcheur a eu lieu à proximité des Tinhosas qui sont voisines de Príncipe et le *Mistral* va relâcher dans la baie de Santo Antonio qui en est la ville principale. Vous partirez dès demain matin pour le rejoindre et pour ma part, je vais rencontrer le président Carvalho à São Tomé. Je vous demanderais de me tenir informé de toute entrée prématurée dans l'action afin que je puisse en mesurer les conséquences et vous en donner le feu vert diplomatique.
- Cela semble une évidence.

— De vous à moi, vous vous en sentez véritablement capable ?

Cécile venait de prendre connaissance des ordres parisiens et lui sourit.

— J'ai déjà eu affaire à de la piraterie dans l'océan Indien et, en cas de doute, je peux vous appeler.

— C'est impératif.

— Je récupère le satellitaire crypté du commandant ?

— Certainement pas. Il vient d'être envoyé à Paris pour expertise car les médecins soupçonnent une contamination par des poussières radioactives. Je me demande dans quel guêpier il a bien pu se fourrer ?

— Ne venez-vous pas de me dire que je conclusais trop vite ?

— Moi ?

Le téléphone sonna à nouveau. Damien regarda son écran et sourit lorsqu'il décrocha.

— Les nouvelles vont plus vite que la musique, Charles... Elle va vous rejoindre dans quelques minutes... L'EA 470²⁴ peut-il assurer son transit avec son Fennec²⁵ ?... Non, je ne peux l'accompagner sur Príncipe car je dois me rendre à São Tomé pour rencontrer Evaristo Carvalho... Voilà qui confirme mes impressions...

Lorsqu'il raccrocha, le regard de Damien reflétait la perplexité.

— Le colonel dit que Paris s'attendait à des problèmes de ce type et que cela explique votre présence ici. D'autre part il vous attend afin que vous entriez ensemble en vidéoconférence avec le COS.

— Personne ne m'en avait informée. Lorsque j'ai été reçue à l'état-major, leur choix venait de mes connaissances des langues utiles dans la région et de ma disponibilité au sein de la DRM. Je n'ai aucune information inédite, Excellence.

— Seriez-vous assez naïve pour imaginer que vous choisir serait juste une question de disponibilité ?

— Je confesse que cette question m'est venue également alors que mon parrain affirmait ne pas être intervenu dans cette mutation.

— Je connais très bien l'amiral, ses intuitions et son côté « vieux renard » sachant anticiper les conflits. Malgré son dépassement d'âge, il n'est pas resté conseiller militaire du Président pour rien et au PC Jupiter²⁶ il y a la voix de la DGSE. Allez, quoi qu'il en soit vous bousculez tous les codes et le colonel Charles souhaite vous rencontrer afin de vous mettre au parfum du soutien opérationnel qu'il peut vous fournir dans

l'exercice de votre mission. Il vous fournira un équipement satellitaire du COMELEF²⁷. En principe, vous auriez dû participer à un stage d'aguerrissement en milieu équatorial au sein du CAOME²⁸ mais ce n'est plus le moment.

- J'arrive d'Irlande où le climat est aussi humide tout en étant moins vaporeux, et la forêt du Connemara reste cantonnée à quelques pouces du sol... Je ne devrais donc pas avoir de difficulté à pénétrer la jungle du sud de l'île de Príncipe.
- Très drôle ! Je vais aller rassurer le président Carvalho. Charles a reçu l'ordre de vous épauler et il le fera sans sourciller, même s'il est aussi étonné que moi de la confiance dont l'état-major vous crédite. Pour être franc, je pensais voir débouler une équipe de la DGSE, pas une jeune femme de votre genre. Cependant, à vous voir je présume qu'ils ne font pas tout à fait fausse route alors vous y mettrez tout votre tact féminin et pas de grabuge intempestif !
- Bien, Excellence.

Le gouverneur

Santos possédait un tempérament positif et généreux renforcé d'une joie de vivre communicative. Sa grande carcasse voûtée par les années se reposait dans un fauteuil sous l'abri de la véranda.

La violence d'une rafale courba les palmiers à huile et les bananiers, balayant violemment la roça, mouillant son visage creusé de longues rides, sa barbe parfaitement taillée et ses cheveux blancs réunis en queue de cheval. La pluie trempa également le « Diario de Noticias²⁹ », seul lien d'informations qu'il conservait avec le Portugal, son pays d'origine, tant la télévision et la radio l'insupportaient avec leurs flots de paroles inutiles et de musiques bruyantes couvrant d'un écran de fumée les réalités sociales, politiques et économiques d'une Afrique dépecée par les grandes puissances de tous les continents.

Il gronda gentiment le dieu des vents, soupira, se leva et, s'appuyant sur sa canne de cèdre au pommeau d'argent, se rendit dans le salon où le Bouddha d'ivoire rayonnait, l'appelant à la méditation matinale avant d'ouvrir son cabinet de consultation. À 98 ans, il continuait à exercer la médecine dans cette île de Príncipe où son savoir était apprécié par une population pauvre, incapable de payer ses consultations autrement que par le troc d'une poule, d'une douzaine d'œufs, de quelques poissons, d'un peu de riz, de quelques menus travaux ou même d'un simple sourire. Qu'importait, sa longue vie ressemblait à un roman dont la fin ne lui serait connue que lorsqu'il en aborderait le seuil, et ce n'était pas pour aujourd'hui.

La première partie de son existence avait été celle d'un jeune garçon lisboète insouciant auquel tout réussissait, riche d'expériences amoureuses et d'une boulimie de connaissances que son esprit de synthèse et son désir d'humanité avaient conduit à l'exercice de la médecine ; la suivante, dans une Europe envahie par la Seconde Guerre mondiale, s'avéra totalement différente, baignée d'inquiétude et de drames familiaux qui avaient obligé la famille à émigrer vers les îles de ce golfe de Guinée où elle s'était fondue dans la communauté des colons, maîtres de cet archipel, avant de militer pour leur indépendance ; enfin, une dernière période, sereine et active, dans cette exploitation agricole isolée de Príncipe et le bonheur du petit

dispensaire qu'il finançait pendant que Florbela, son épouse, s'occupait de gérer les plantations de bananes, café et cacao, tout en assurant le secrétariat médical du cabinet. *Florbela... l'amour de sa vie rencontrée par hasard alors qu'il cherchait à contourner le Pic Príncipe sans succès. Au moment de rebrousser chemin, elle lui était apparue, venue de nulle part. Il avait été surpris et subjugué par sa beauté. Fine et fière, ses longs cheveux noirs ondulés formaient l'écrin d'un visage au teint clair, aux yeux gris vert pétillant de malice et dont le sourire radieux disait l'amour de la vie. Il se souvenait de chaque détail, de sa robe tissée de couleurs chatoyantes, de son collier d'or qui brillait sous le soleil, de ses sandales et de sa besace de cuir et puis de sa voix coulant comme l'eau d'un doux ruisseau.*

— Seriez-vous perdu, señor ?

— Non, je vous cherchais.

Pourquoi avait-il osé prononcer ces paroles, lui, si timide avec les femmes ? Et pourquoi lui avait-elle répondu :

— Moi aussi. Accepteriez-vous que nous fassions ensemble la route de la vie ?

— C'est mon désir le plus cher.

— Alors, venez et partageons nos joies comme nos peines.

Florbela avait pris sa main et tous deux ne s'étaient plus jamais quittés. Sa science de la nature l'étonnait ; sa délicatesse et son autorité naturelle en avaient fait une gestionnaire sage et attentive au bonheur des employés agricoles qui la chérissaient. Bientôt elle rejoindrait l'esprit de ses parents, ainsi qu'elle le disait parfois comme pour s'assurer qu'il la comprenait : « Là-bas, dans le sanctuaire de mon peuple, là où tu ne peux venir mais d'où je veillerai sur toi. » Il avait bien essayé d'en savoir plus mais elle se contentait de sourire, donnant à son visage à présent ridé et fatigué un instant de jeunesse.

Santos cultivait quant à lui de solides et anciennes amitiés avec les autorités politiques de São Tomé ; des femmes et des hommes qu'il avait vus grandir et qui appréciaient son rôle de vieux sage au caractère incorruptible et à l'immense générosité. Santos aimait les habitants de cette île au climat rythmé par les saisons sèches et les pluies, toujours humide et chaud tout en étant rafraîchi par des vents doux. Il interrompit sa méditation, se fit un café et retourna rêvasser dans son fauteuil, retrouvant ses souvenirs d'enfance : *l'été et les abeilles bourdonnant sur les parterres*

de fleurs sauvages ; les grappes de raisin dans les rangs des vignes aux feuilles déjà colorées des ocres de l'automne ; les olives dont l'huile odorante et amère lui donnait le vertige ; ses pas s'enfonçant dans le tapis blanc des neiges d'un début d'hiver précoce ; les chants de Noël entonnés dans la chapelle antédiluvienne dédiée autant à Marie qu'aux fées des époques plus lointaines avec lesquelles sa grand-mère parlait alors... le printemps et l'éclosion des feuilles tendres, des émois de jeunesse et de l'amour qu'il faisait bon partager dans la grange, à l'abri du regard des adultes... Les quatre saisons du Portugal, les soirées dans la « Parreirinha da Alfama », petite « casa do fado » de son oncle Argentino, perdue au fond de l'Espírito Santo, une ruelle en cul-de-sac de ce quartier populaire au Bairro Alto. Dans les îles, la nostalgie s'était imposée, rompant avec la tragédie du fado d'Amalia Rodrigues, nostalgie d'un homme en exil, constamment rappelée par le rythme musical de la morna et chanté divinement par Cesaria Evora depuis le Cap-Vert, un pays plus pauvre que São Tomé, créant ainsi le Sodade, sentiment mélancolique de l'exil :

*Quem mostra' bo esse caminho longe?
Quem mostra' bo esse caminho longe?
Esse caminho pra São Tomé*

*Sodade sodade
Sodade dessa minha terra, São Nicolau³⁰*

Le Portugal lui manquait parfois sans qu'il regrette de vivre dans cette île confetti émergeant d'une chaîne géante de volcans. Il appréciait ce bout de rocher, petite poussière verte ponctuant l'océan noir de l'immense golfe de Guinée aux nuages enflammés par le reflet des torchères des puits de pétrole qui alimentaient la bougeotte des sociétés modernes...

Le minuscule pays de São Tomé ne tentait pas de se lancer dans un capitalisme méprisant qui sous-tendait aujourd'hui tous les rapports économiques et sociaux du monde. Les deux îles préféraient la douceur d'une vie sans violence face aux hoquets des délinquances inévitables qu'entraînaient les écarts entre riches et pauvres. Le bonheur de vivre, l'insouciance et l'indolence santoméennes entendaient tenir tête à la soif inextinguible de richesse et à la frénésie crescendo du XXI^{ème} siècle.

Mais les peuples peuvent-ils véritablement choisir leur destin ? Santos savait que l'or noir se raréfiait, aiguisant plus encore les crocs des sociétés pétrolières alors que des réserves semblaient reposer dans la zone économique exclusive de São Tomé. Les vautours du pétrole viendraient tôt ou tard pervertir les rapports humains de l'île, balayer la poésie de l'Auto da Floripes et effacer le lunguyé, la langue locale qui, pourtant, marquaient de leurs empreintes plus de cinq siècles de spectacles, d'histoire et de rapports humains. La tragédie colorée, dont les acteurs masqués s'affrontent dans des combats épiques entre Chrétiens et Maures sous le règne de Charlemagne, rappelait sous ses allures désuètes et ses costumes chamarrés et anachroniques une actualité brûlante embrasant le Sahel.

Santos sentait la puissance de la forêt dont la lisière touchait le toit de la véranda et environnait la grande maison multiséculaire dont les murs de pierres auraient pu raconter bien des drames. Il respira à pleins poumons l'air chargé des odeurs d'humus, de fruits mûrs et de sel. Son espace de liberté résisterait-il à la poussée du siècle ? Sa main caressa le bois usé de la rambarde et sourit aux esprits de cette demeure prête à laisser la jungle la submerger au moindre soupçon d'abandon.

L'odeur de la forêt détrempée imprégnait ses vêtements, s'immisçait jusque dans les plats qu'il rehaussait d'épices et dans le vin de palme qu'il consommait sans trop de modération.

Lisboa restait la capitale lointaine d'un pays ayant renié son père. Sa fille Amalia y vivait, commercialisant les produits de la roça. Il aurait pu y aller, loger dans le bel appartement donnant sur le Douro, retrouver ses souvenirs d'enfant et se réconcilier avec la ville. Pourtant il mourrait sans la revoir tant il lui en voulait de son indifférence lorsque ses parents avaient été forcés à l'exil. Il tira un cigarillo de l'étui glissé dans sa poche de chemise et l'alluma, rompant un instant la pénombre par la lueur soufrée de l'allumette.

L'odeur prenante et douce du tabac lui rappela sa rencontre avec Che Guevara faisant escale à Príncipe alors qu'il se rendait secrètement au Congo. *Loin de l'image mythique du héros cubain au béret légendaire sur de longs cheveux bouclés et à la barbe noire emmêlée d'où émergeait un cigare, il s'était trouvé face à un homme aux cheveux courts et au visage rasé, presque élégant dans un costume bon marché de Moscou. Ses petites lunettes rondes lui donnaient même un faux air de Trotski. Le leader*

révolutionnaire, qui débarquait d'un cargo mouillant en baie de Santo Antonio, semblait indécis et souffrait de violents maux de tête consécutifs à un mal de mer que le tabac ne pouvait guérir. Il ne pouvait arriver malade dans un Congo où Patrice Lumumba, opérant un rapprochement avec l'URSS, avait été éliminé par son rival Mobutu soutenu par la CIA. Le pays, en proie à une guerre civile permanente et brouillonne ne lui semblait pas assez sûr et le Che attendit d'avoir repris quelques forces chez le médecin de cette île paisible avant de songer à repartir. Santos ne comprenait pas le désir révolutionnaire d'aller combattre dans un pays lointain, sans aucune conscience de ce que pouvait engendrer à court et à long terme des guerres civiles fomentées par une autre guerre, froide celle-ci, opposant les Russes et leurs alliés marxistes aux Américains et aux puissances néocoloniales. La CIA finira par gagner, avait-il osé dire à ce confrère ayant abandonné le serment d'Hippocrate. Loin de se mettre en colère, le Che avait hoché la tête gravement et répliqué : « C'est possible ; cependant la messe n'est pas dite et si la révolution mondiale échoue, ce ne sera pas de mon fait. »

L'évocation de cette rencontre le fit sourire. Guevara, pour le remercier de ses soins, lui avait offert une boîte de cigares, en plus des dollars pourtant considérés par les marxistes comme malodorants et Santos, qui ne fumait pas à cette époque, finit par en allumer un tout en regardant depuis sa karriobé³¹ le jeune homme monter allègrement la coupée du cargo soviétique. Le soir même, le « commandante » parti, Santos avait vomi tripes et boyaux. Mais le mal était fait et le tabac devint la part maudite de sa liberté d'homme. Aujourd'hui, cela faisait 54 ans qu'il fumait et il ne ressentait aucun symptôme d'un quelconque cancer du poumon.

La sonnerie du téléphone le tira de sa rêverie. Ce qu'il entendit le fit blêmir. Une sale affaire de piraterie venait de se produire dans le sud-ouest de Príncipe. Amado en était la victime. Un navire de guerre français, croisant non loin, avait pu le secourir mais il y avait trois morts, dont sa femme et son fils.

Le président était ému, Santos plus encore en songeant à la détresse d'Amado. Les marins français cherchaient à repérer le navire pirate et Evaristo émettait l'idée de demander officiellement leur aide afin de mettre fin à tous les trafics ainsi qu'à la pêche illicite qui détruisait sans scrupule les ressources halieutiques du pays. La situation dégénérerait rapidement et

rien ne semblait arrêter ces délinquants probablement en quête d'une base pour asseoir leur domination sur São Tomé. Santos rongea son frein. Il savait la difficulté qu'avait le Président pour guider son pays dans les méandres internationaux truffés de chausse-trappes. Il exprima son opinion avec amertume :

- Evaristo, il y a longtemps que j'ai préconisé la constitution d'un corps de garde-côtes équipés de patrouilleurs rapides et bien armés pour défendre notre liberté. Nous dépendons des ONG comme « Greenpeace » ou « Sea Shepherd » pour embarquer des soldats afin de contrôler les flottilles de bateaux poubelles qui ratissent nos fonds. Nous allons bientôt toucher un premier navire, un peu vieux sans être périmé, qui sera l'amorce de notre indépendance vis-à-vis des marines occidentales, russes ou chinoises. J'ai entendu dire que nous venons de perdre le *Cabral*, notre ravitailleur en fuels et essences, indispensable à la survie du pays.
- La France propose d'intervenir en soutien de notre pays.
- La France ? J'aurais préféré le Portugal qui a une dette vis-à-vis de nous.
- Moi aussi, mais ils traînent les pieds. Savoir les Français à l'œuvre ne peut que les vexer et les inciter à accélérer leur aide.
- Leur patrouilleur ne nous sera livré que dans six à huit mois et tu as raison, les Français sont capables de museler les trafiquants comme les flottes de pêche illégales. Et la contrepartie ?
- Ils ne demandent rien.
- C'est rare et tout à leur honneur. Comment se traduira leur aide ?
- Ils proposent que leur porte-hélicoptères *Mistral* fasse escale dans la baie de Santo Antonio et étudie avec nous la meilleure façon de mettre fin à la piraterie. Ils retrouveront sans doute aussi le *Cabral* et en attendant vont nous livrer le carburant qui risque de manquer dans les jours qui viennent. Dois-je accepter ?
- Je serais tenté de te dire « Oui ». C'est cependant à toi qu'incombe la décision.

Santos se souvenait d'avoir croisé un de ces navires lors d'une traversée vers le Gabon. Comme d'habitude, Evaristo ne pressait pas la conversation, sachant la valeur du temps et devant regarder par la fenêtre de son palais tout en réfléchissant. Il avait besoin de ce contact visuel avec son île pour prendre ses décisions les plus graves. Combien de fois n'avaient-ils pas tous deux parcouru le marché tout en échangeant sur un dossier à boucler ? Les sourires des Santoméens qu'ils croisaient ravissaient Evaristo et accepter un

verre de jus de mangue offert dans un gobelet de bois par une vieille dame valait plus pour lui que du champagne présenté dans une coupe de cristal par un serveur en gants blancs lors d'une réception internationale.

— Voici ma décision : je vais rappeler leur ambassadeur à Libreville et leur en donner l'autorisation. Je te délègue les pleins pouvoirs pour suivre ce dossier.

— Je recevrai les officiers du navire. Ce sera pour moi l'occasion d'améliorer mon français et je te représenterai auprès d'eux pour le bien de notre pays.

— Merci, Santos, et que Dieu nous garde.

Lorsqu'il raccrocha, Santos laissa libre cours à son émotion. Sa voix n'avait pas tremblé alors que son cœur saignait en pensant à Amado, Zinga et Bola. Les Français connaissaient les moindres recoins du golfe de Guinée. Avec leur concours, São Tomé pourrait reprendre le contrôle de son économie de la mer. Il n'était que temps de le faire, avant que tout ne leur échappe.

Fernando et Ismaël

La fenêtre donnant sur la véranda ne possédait pas de battants et Fernando entendait Yin, sa jeune compagne chinoise, s'agiter sur le drap froissé et trempé de sueur, dans le petit matin de cette fin de la grande saison des pluies. Le *Cabral* venait d'entrer en contact avec Ismaël. Le carburant des soutes du navire, au départ destiné à São Tomé, ravitaillerait les flottilles de pêche chinoises et en paiement, Ismaël recevrait un stock de captagon³² provenant de l'Inde et destiné à ses amis de Boko Haram³³. Même converti à l'Islam et radicalisé, Fernando s'effrayait de ce trafic car ce groupe sanguinaire puissant semblait pisté par les occidentaux et ne pouvait être fréquentable à longue échéance. Faire deux, trois affaires avec lui et se replier devrait être la règle de sécurité, ce que n'entendait pas Ismaël qui attendait la saison sèche pour développer son camp d'entraînement djihadiste dans le but d'étendre les combats à la zone équatoriale jusque-là épargnée.

Fernando aimait Príncipe, le pays de son enfance avant qu'il ne le quitte pour développer son art sculptural à New York, capitale des arts contemporains. Ce retour aux sources, il le devait à sa rencontre avec Ismaël lors d'une exposition au Qatar. De leur discussion avait germé l'idée de changer le centre de gravité des approvisionnements des GAT³⁴ opérant au Sahel et au Nigéria. Príncipe vivait en marge du maelstrom continental, à l'écart des routes maritimes fréquentées par les gros pétroliers et nulle force locale ne viendrait se frotter à sa milice trop puissamment armée. Santo Antonio ne disposait en effet que de quelques soldats oisifs sans entraînement et d'une police dépourvue de moyens. Santos, son père, ne connaissait sans doute pas l'existence de ce comptoir multiséculaire qu'adolescent il avait redécouvert. Personne ne s'aventurait dans cette zone de l'île dont la côte recelait mille pièges et dont la jungle demeurerait impraticable tant les moustiques y sévissaient. À l'écart du monde, Porto Inferno se révélait une base idéale.

Non loin de lui, à peine visible derrière le rideau de pluie, le petit fleuve côtier paressait entre les palétuviers de la mangrove, boueuse et inquiétante, seul lien avec l'intérieur des terres tant la montagne aux pics basaltiques en barrait naturellement l'accès depuis l'autre partie de l'île, plus accueillante

et peuplée au fil des siècles de colons portugais, d'esclaves puis de travailleurs forcés, le tout formant une population bigarrée, métissée, joyeuse et insouciante depuis l'indépendance du pays. Le bruit d'un moteur interrompit le chant des oiseaux et les cris des singes. Inquiets, ceux-ci se tassaient. Fernando vit l'ombre du bateau qui accostait. Il rentra dans la maison où il fit du café ; ce qui embauma la cuisine et le fit frissonner de plaisir. C'est le moment que choisit Ismaël pour surgir de la nuit, trempé comme « une soupe », pour lui rappeler les « obligations » du jour.

- Un pêcheur local s'est approché trop près du *Cabral*. Je l'ai éliminé et fait incendier son bateau... À l'heure actuelle il doit avoir coulé avec les cadavres.
- Je n'aime pas cette sauvagerie alors que nous pourrions facilement acheter leur silence et sans doute leur vendre du carburant ?
- Un verre d'alcool de palme et ils parlent sans s'en rendre compte. Je ne peux laisser des témoins en liberté.
- Tu ne les connais pas. Moi, enfant, je les ai côtoyés et je n'imaginais pas en arriver là.
- C'est ça le djihad, Fernando.
- Je me suis converti à l'Islam pour aller vers Allah, pas pour décimer ses brebis.
- C'est nous qui faisons le sale boulot. Je ne te demande pas de le faire toi-même.
- D'accord, cependant essaye d'épargner mes compatriotes. Où en es-tu pour le *Cabral* ?
- Il navigue à une trentaine de nautiques de Tinhosa Grande entouré d'une première flottille de pêcheurs chinois qu'il ravitaille. Nous en aurons d'autres demain matin.
- C'est parfait, Ismaël. Je reviens un instant sur ces disparitions de pêcheurs... En y réfléchissant, elles risquent de mettre la puce à l'oreille des autorités.
- Des autorités, ici ? Lesquelles ?
- Je ne parle pas de mon père et de ses deux policiers. Ceux qui m'inquiètent ce sont les Américains.
- Ils ne possèdent aucune force assez proche pour nous déranger et quand bien même leurs satellites observeraient-ils l'activité de chalutiers chinois, cela n'aurait rien d'une nouveauté et il semble évident qu'ils s'en foutent.

- Je connais mes amis yankees. La découverte de possibles réserves de pétrole ne peut que réveiller leur appétit et leur rapacité vient de l'argent facile à gagner... Ils raisonnent avec les dollars et comme toi ils en veulent toujours plus.
- Moi ? L'argent que je récolte me permet d'alimenter nos groupes armés, que ce soit au Nigéria, au Burkina, au Mali, dans le sud de l'Algérie et de la Libye. N'oublie pas que je te laisse puiser dans la caisse pour que tu puisses retourner vivre grassement à Manhattan au milieu de ces jeunes bourgeois imbibés de whisky et de cocaïne.
- J'en conviens comme tu dois te rappeler que j'ai toujours aidé discrètement la cause djihadiste à New York. Je pousse aussi les jeunes à la consommation de ces drogues qui les détruisent et je convertis les oisifs en mal d'idéaux. N'oublie pas non plus que j'ai recruté des employés de la NSA³⁵ qui sont aujourd'hui des informateurs efficaces.
- Oui, pardonne-moi de douter. C'est aussi grâce à toi que nous nous implantons dans ce refuge qui nous place bien en dehors des zones surveillées.
- C'est une autre de mes contributions à ce djihad que tu sembles placer au-dessus de tout... Quand doit se faire l'échange ?
- Le *Damanzaihao* fera son plein cette nuit et j'en profiterai pour réaliser le transfert de sa cargaison.
- Du captagon pour nos combattants et de la poudre blanche pour les nez occidentaux... Pourquoi ce transfert de nuit ?
- Les Chinois se méfient des écologistes de « Sea Shepherd » qui croisent dans le golfe.
- Le *Damanzaihao* est un navire-usine, tout ce qu'il y a de plus légal.
- Légal ?... C'est un bien grand mot, Fernando. Allez ! occupe-toi de ta chinoise et laisse-moi agir à ma façon.
- Tu m'exaspères, Ismaël, et je n'ai pas envie de finir avec une balle dans la tête.
- Ça, c'est de la parano. Il n'y a personne pour te la coller dans le ciboulot.
- Tu t'en fous de la vie et tant mieux pour toi. Pour moi c'est différent ; je veux vivre et créer.
- Créer des œuvres d'art, c'est contraire à l'Islam. Je ferme aussi les yeux sur les tenues de Yin qui déambule souvent presque nue devant mes

hommes. Ma mollesse me vaudra le purgatoire avant d'entrer au Paradis où m'attendent les 72 vierges d'Allah...

- Tu délirés, Ismaël, convertir est une chose, détruire en est une autre et c'est Allah qui a créé les mécréants pour nous éprouver. C'est son œuvre que tu piétines ainsi. Moi, je l'honore en sublimant les femmes par les sculptures et Yin a un corps de toute beauté.

Ismaël se servit un café et soupira.

- Arrêtons de nous prendre la tête, Fernando. Tu es mon ami et tu fais comme tu veux. Je ne peux pas te dire mieux.

Fernando ne savait pas relâcher la pression.

- Je n'aime pas non plus ce trafic de jeunes filles que nous devons faire passer aux Russes pour alimenter les réseaux de prostitution.

Le djihadiste ravala la violence des mots qu'il sentait sur le bout de sa langue et répliqua d'un ton calme mais ferme.

- Pourquoi crois-tu que je vende ces gamines ? C'est avec leurs sexes que je paie les armes et les munitions qu'ils nous livrent. D'ailleurs le *Dniepr* s'annonce pour demain soir et je vais donner des ordres pour que les filles aillent se baigner et se préparer.
- Les marins russes vont les user avant qu'elles ne déambulent dans les bois glacés autour de Moscou.

Ismaël éclata de rire.

- Non, ces choses-là ne s'usent pas. Crois-moi, je les ai toutes essayées et mes hommes aussi. Elles ne sont plus vierges tout en restant de premier choix.

Ismaël jubilait et Fernando enviait sa liberté brouillonne et violente. Le jeune arabe avait avalé son café ; avec sa barbe parfaitement taillée et sans sa tenue paramilitaire, il ferait sans mal la Une d'un grand magazine de mode new-yorkais en mal de mixité sociale. Fernando se servit une autre tasse de café qu'il sortit boire sous la véranda. La pluie avait redoublé, rideau opaque, infranchissable, dans lequel Ismaël disparaissait déjà.

L'argent ne manquait pas et Fernando songea à son atelier de Manhattan dans lequel il retournerait bientôt faire rayonner sa renommée de sculpteur. Manhattan et ses tours détruites par d'autres fous d'Allah... Manhattan et l'aboutissement de son art... la gloire ou la mort.

Fernando pensa à son père dont la probité et la ferveur catholique lui restaient en travers de la gorge. La corruption faisait partie des traditions des gouvernements fantoches de la vieille Afrique et l'Islam, réveillé par les combats contre Israël, reprenait la lutte contre les « croisés » après des siècles de silence. Il se plaça quelques grammes de poudre blanche dans le creux de son pouce et, bouchant une de ses narines, il sniffa la drogue qui lui détruisait le cerveau et l'entraînait dans un paradis artificiel. Au travers de la fenêtre ouverte, derrière le voile blanc des rideaux qui flottaient dans le vent, le corps sublime de Yin l'attirait irrémédiablement vers un autre abîme insondable... Sa virtuosité en amour ne lui laissait cependant aucune illusion ; ce bonheur charnel, il le devait à la Chine, dirigée par un parti qui n'avait de communiste que le nom et éliminait sans état d'âme ceux qui lui résistaient.

Le survivant

Amado écouta son cœur et sut qu'il était le seul survivant de l'attaque violente ayant frappé sa famille et son meilleur ami. Le plafond jaune de la chambre, dans laquelle il était étendu sur un lit médicalisé, l'avait d'abord surpris avant qu'il ne retrouve ses esprits. La mer n'avait aucun secret pour lui et le lent roulis trahissait qu'il se trouvait à bord d'un navire médicalement mille fois mieux équipé que le dispensaire de l'île. En tournant doucement la tête, il découvrit une jeune femme vêtue de bleu ciel, la tête coiffée d'un étrange bonnet et chaussée de chaussons légers de même couleur, occupée à préparer des pansements. Elle le regarda en souriant et lui parla sans qu'il comprenne sa langue. Amado débita ce qui s'était passé avec verve. La fille s'approcha, lui posa une main gantée sur la bouche et chuchota quelque chose. Dès qu'il se tut, elle se dirigea vers un téléphone mural qu'elle décrocha. Quelques mots et minutes plus tard, un homme vêtu d'une blouse et coiffé du même étrange bonnet, s'assit près de lui.

- Je sais que tu parles le créole et je suppose que tu comprends le portugais que m'a appris ma grand-mère. Tes blessures sont graves sans que ton pronostic vital soit engagé. Seule une balle coincée tout près d'une artère qui s'appelle l'aorte pourrait te tuer. Le toubib est en conférence avec Paris à ton sujet et il va probablement tenter de te l'extraire. Je m'appelle Alexandre et je suis le bosco³⁶ du *Mistral*, un gros bâtiment de guerre de la Marine française. Tu dois d'être là à notre hélicoptère qui a repéré ta fusée de détresse.
- Des Français !? Nous parlons parfois de vous le soir en grillant nos poissons sur la plage. Plus que votre manière d'avoir colonisé brutalement l'Afrique, c'est la poésie de Jacques Prévert et de Louis Aragon que nous aimons.
- C'est vrai, la France n'a pas toujours su respecter les peuples de ce continent. Pourtant aujourd'hui nous tentons de les aider à sauvegarder leur indépendance.
- Le chemin est long vers la liberté et il suffit d'un simple grain de sable pour nous faire revenir des siècles en arrière.
- La liberté doit être protégée. Mon pays reste défenseur des droits de l'homme et aujourd'hui c'est notre rôle en tant que militaires de

continuer à les faire respecter lorsqu'il les estime menacés. Tu lis donc le français ?

— Non, j'ai appris quelques-uns de leurs poèmes en portugais et mon grand-père m'en récite aussi parfois ; car lui parle le français.

— Tu es de Príncipe ?

— Oui. Je m'appelle Amado et je réside sur la Praia Seca.

— Où est-ce ?

— Sur la côte sud-est de l'île.

— Et tu vas pêcher si loin de chez toi ?

— Je pêche là où il reste encore du poisson.

— D'accord, Amado. Ce que tu pourras me dire des pirates nous permettra peut-être de les traquer et de les éliminer. Raconte si tu le peux et sans t'énerver, ce qui t'est arrivé.

Amado se sentit rassuré de trouver quelqu'un qui pouvait le comprendre. Il lui fit part de l'attaque sans omettre le moindre détail de la brutalité des pirates ni de la voix de l'homme qui dirigeait le groupe et jurait en arabe. Il s'arrêta lorsque sa tête lui sembla sur le point d'exploser et découvrit alors le pansement qui enserrait son crâne.

— Ne t'inquiète pas Amado, un bout de ton oreille gauche a été arraché par une balle ainsi qu'une partie de ton cuir chevelu et c'est ce qui t'a sauvé ; comme tu avais du sang partout et que c'est spectaculaire, les pirates ont négligé de t'achever.

— Ma femme, mon fils, et Pedro sont morts, n'est-ce pas ?

— Oui.

Le bosco avait détourné les yeux et son visage trahissait son émotion. Amado pleura en silence avant de retrouver son calme.

— Merci de votre aide, bien que je ne sois pas certain de vouloir vivre à présent que ma famille a disparu.

— Tu n'as personne d'autre ?

— Si, ma fille Yoli, elle a 4 ans et nous l'avions laissée à sa grand-mère.

— Alors, la vie est là et la tienne a toujours du sens. Ceux qui vous ont attaqués doivent travailler pour un groupe dont le but principal n'est certainement pas d'extorquer de l'argent à des pauvres. Qu'est-ce que tu aurais pu voir qu'il ne fallait pas ?

— Nous avons d'abord croisé des chalutiers chinois pêchant illégalement autour des Pedras Tinhosas ; puis j'ai aperçu un tanker, pas un gros, un

petit comme celui qui nous livre le carburant à Santo Antonio. Les autres ne viennent jamais si près de nos côtes.

— Et que faisait-il alors, ce tanker ?

— Il ravitaillait les Chinois.

— Nous avons localisé la semaine dernière deux autres navires faisant route vers São Tomé : un gros chalutier russe du nom de *Dniepr* et le *Damanzaihao* un navire-usine chinois. Ce ne serait pas l'un d'eux ?

— Non, je sais faire la différence entre un tanker et un chalutier.

La fatigue se faisait sentir pour Amado qui ferma les yeux. Il était un homme de paix, un marin dans l'âme. Ses aïeux - Portugais ? Africains ? Carthaginois peut-être ? - avaient créé des comptoirs le long des côtes africaines dans un lointain passé. Originaire d'un peuple animiste, la foi de ce métis embrassait les millénaires et flirtait avec les principes bibliques sans pouvoir décider à quel port elle s'amarrait. Ses ancêtres communiquaient toujours avec lui lors du rituel très secret de *Jumbi*, à peine évoqué et seulement après de multiples précautions, dans les conversations privées. Les Portugais n'en avaient jamais rien su et Amado vivait en harmonie avec ces esprits dédaignés par le présent et bientôt anéantis par le futur. L'île de Príncipe où il vivait en était le seul et dernier sanctuaire, loin de l'agitation relative de São Tomé que le gouvernement ouvrait malgré lui aux grandes puissances mondiales. Les dollars, les euros, les yens, yuans, roubles et dobras avaient remplacé les idoles et les statues religieuses ; le triste son des espèces sonnantes comme celui du froissement des billets couvraient celui des rituels murmurés et les sages paroles de ses ancêtres.

Amado sentit son corps s'alléger et aussitôt il vit dans un songe le visage de son père, mort depuis plus de dix ans ; celui-ci le mit en garde :

— Le malheur vient de la mer et brouille la paix de la mangrove qui serpente jusqu'à la vallée interdite. Tu devras la protéger et aussi venger nos morts.

— Ce siècle fouille partout et voit tout depuis l'espace. Notre sanctuaire est menacé et pourtant il ne doit pas livrer ses secrets à ceux qui ne parlent pas la langue de l'Esprit.

— Oui, Amado, même si ceux qui l'ont trouvé n'en sont jamais revenus.

— Alors, que dois-je faire ?

— Suis ton instinct et marche dans la vie en écoutant l'Esprit.

OceanofPDF.com

Príncipe

Le Fennec survolait à basse altitude les eaux du golfe du Biafra séparant le Gabon de Príncipe, aussi grises que le ciel alors que la température extérieure dépassait les 30°. Après la moiteur lourde de l'étuve continentale, Cécile appréciait la climatisation de l'appareil qui filait vers le nord-nord-ouest.

- Excusez-moi, lieutenant, nous n'allons pas directement sur Príncipe ?
- Non, nous allons d'abord observer la situation autour du terminal Celba.
- Qui se trouve ?
- À une vingtaine de nautiques de la Guinée Équatoriale.
- Hors de leurs eaux territoriales.
- Peut-être bien que oui, peut-être bien que non...
- Ce qui signifie ?
- Que la Guinée se fiche de nos 12 nautiques réglementaires. Le terminal leur appartient et ils entendent faire respecter leur autorité sur cette zone contestée par le Gabon.
- C'est loin ?
- 60 nautiques, nous y serons dans une trentaine de minutes. Nous survolerons d'abord Corisco, qui a été l'égale de Gorée pour le trafic d'esclaves. Il y a un aéroport international inutilisé et l'île est là aussi revendiquée par le Gabon.
- La Guinée semble puissante dans le golfe.
- Elle a les moyens de se faire respecter, capitaine, et l'arbre aux palabres n'a pas encore rendu son verdict.
- De la piraterie ?
- Jamais trop près de la Guinée Équatoriale dont les militaires ne s'embarrassent pas de scrupules. Les quelques tentatives de piraterie dans leur zone d'influence ont avorté dans le sang...
- Pourquoi passer là ?
- Juste pour observer ce qui se passe et faire quelques clichés « touristiques ».
- Officiellement ?
- Oui. Pour les autorités, nous assurons ainsi une surveillance très visible qui, jusque-là, a dissuadé les pirates potentiels de s'attaquer à cette partie de la côte. Avec les Guinéens c'est donnant donnant. Ils nous laissent

survoler leur territoire, acceptent notre École navale régionale et apprécient que nous assurions la surveillance du sud, ce qui leur permet de concentrer leur marine autour de Malabo, face à un Nigéria turbulent et dangereux pour leur sécurité.

L'hélicoptère survolait les eaux territoriales guinéennes. Le lieutenant renseigna la tour de contrôle sur leur destination et demanda l'autorisation de faire le tour de l'île, ce qui fut accepté. Ils firent quelques dizaines de clichés au téléobjectif de tout ce qui apparaissait au milieu de la dense végétation... Les maisons y étaient rares, les bateaux aussi et seules de longues pirogues manœuvrées par des noirs fendaient la surface des eaux. Les belles plages de sable fin ne portaient aucune empreinte humaine.

- Il n'y a pas grand monde sur cette île, lieutenant ?
- Et pourtant, ce fut l'île de l'amour tant les femmes noires étaient belles. Aujourd'hui, il n'y a que des métis, ce qui prouve que ce commerce-là marchait aussi très bien.
- Vous semblez la connaître et l'aiguilleur du ciel vous a appelé par votre prénom. Vous y êtes déjà allé ?
- Oui. Pour voir si les femmes sont toujours aussi belles.
- Et alors ?
- Plus que jamais. Si je dois quitter l'armée de l'air, je me marierai et m'installerai à Corisco où je vivrai d'amour, d'eau fraîche et de sorties en ULM.
- J'espère que vous m'inviterez à la noce.
- Je pensais justement vous demander en mariage, c'est le plus sûr moyen de ne pas oublier de vous adresser un faire-part.
- J'y réfléchirai...
- Génial. Et qu'allez-vous faire à Príncipe, ma mie ?
- La même chose que vous : du tourisme. Il paraît que les hommes sont beaux comme des Dieux et, si je dois quitter la Marine, je me marierai et m'installerai à Príncipe.
- Je crois que la chance vient de me quitter. Pas facile pour un lieutenant de tomber amoureux d'une capitaine avec un casque sur la tête et de le hurler dans un micro.

La bonne humeur régna durant tout le vol. Une heure plus tard, l'île de Príncipe se dessina sur l'horizon. Contrairement à Corisco, sa côte recelait peu de plages de sable et le relief en était tourmenté. De gros pics de basalte sombre émergeaient d'une jungle détrempée, luisante sous l'éclat du soleil.

Seuls quelques rares nuages s'accrochaient encore sur ces montagnes de lave, durcie depuis des millénaires. Cécile ne put réfréner une admiration pourtant tempérée par cet inquiétant relief, fruit d'une activité volcanique intense.

- Quelle splendeur ! dire que j'ignorais son existence autrement que comme un point sur une carte. Vous pouvez en faire le tour ?
- Vous verrez ça avec nos collègues de l'aéro. Pour le moment, nous sommes à l'heure sur le timing et je distingue le *Mistral* à trois heures.
- Il est au mouillage.
- Affirmatif ! Je le contacte pour confirmer notre identification et nous nous poserons sur l'aérodrome.
- Vous n'appontez pas ?
- Je ne suis pas habilité à le faire, même si c'est une manœuvre simple en apparence.
- Le *Mistral* a sorti un Futura, accosté à ce qui est le seul quai de ce pseudo port miniature.
- Je suppose que c'est celui de la nounou qui doit vous attendre sur le tarmac.
- C'est ce qui est prévu.

Les communications avec le PHA³⁷ et la tour de contrôle interrompirent la conversation. Cécile admira la petite ville de Santo Antonio, tournée vers sa baie. Une route servait de digue et un fleuve longeait la ville avant de se jeter dans l'Atlantique. Quelques embarcations se balançaient mollement près du quai désert. Elle imagina les caravelles portugaises découvrant ce havre de paix après des semaines de navigation. De l'eau douce et du bois à profusion ; l'absence totale d'habitants ; rien qui puisse venir troubler l'installation d'une poignée de colons. La cité possédait le charme désuet d'une petite ville de province exempte d'immeubles. La démesure des métropoles du continent frappait les voyageurs découvrant l'Afrique. Ici, rien de tout cela ; quelques rares voitures, motos et vélos, des rues à peine asphaltées se terminant en pistes de terre brune, des maisons basses colorées et une église pimpante au clocher surmonté d'une girouette et curieusement d'un coq... Ces terres de bout du monde méritaient d'être laissées en paix. L'aérodrome, séparé de la ville par la savane ne comportait qu'une seule longue piste. Le lieutenant posa le Fennec près du bâtiment principal surmonté de sa tour bardée d'antennes.

- C'est la première fois que nous assistons à un acte de piraterie dans cette zone, capitaine. Qu'est-ce qu'ils cherchent ? Il n'y a pas de trafic assez important et aucune plate-forme pétrolière...
- Vous vous posez la même question que moi, lieutenant : qu'est-ce qu'ils font là ?

Tout en retrouvant l'humidité et la chaleur, Cécile et l'équipage du Fennec furent pris en charge par un sous-officier santoméen en treillis qui contrôla leur identité, salua et les guida vers la sortie. Une jeep antédiluvienne attendait. Un civil s'adossait à elle en fumant un cigarillo tout en bavardant avec un major de la Marine en TPB. Cécile se dirigea vers eux tout en détaillant le vieil homme appuyé plus que de raison sur une canne, le dos légèrement voûté. Avec son visage hâlé et ridé comme un vieux parchemin, ses cheveux longs et blancs coiffés d'un panama usé par les décennies, sa chemisette ocre jaune recouvrant un pantalon noir impeccable et chaussé de bottines de toile beige, il aurait pu arriver tout droit d'un coup d'État mené par Bob Denard, le mercenaire légendaire du néocolonialisme français. Le major lui laissa l'honneur de la saluer le premier.

- Capitão de Milly ?
- Si ! Doutor Santos Mendes ?
- O próprio.

Cécile ne s'attendait pas à découvrir un homme d'un âge canonique tout en ayant des yeux bleu-nuit particulièrement vifs. Santos, éduqué par des parents de la haute bourgeoisie lisboète, prit délicatement la main de Cécile et s'inclina en un baisemain qui lui arracha une très légère grimace de douleur. Elle sourit de tant de courtoisie tout en l'aidant à se redresser. Quittant la langue portugaise, le vieil homme poursuivit en français :

- Je suis le gouverneur de l'île et le président m'a demandé de le représenter. Je pense que vous êtes pressée de rejoindre votre navire qui vient d'arriver.
- C'est de mon devoir, Monsieur le Gouverneur. Je dois cependant vous transmettre les salutations de mon ambassadeur.
- Nous entretenons des liens amicaux et je ne doute pas de votre désir d'en faire autant, capitão. Pour plus de commodité, appelez-moi simplement docteur.
- C'est mon souhait le plus cher, docteur.

- Pour le déjeuner vous serez mon hôte ainsi que le commandant du *Mistral* et votre médecin. C'est un honneur d'accueillir des officiers de Marine français en charge d'aider mon pays et, lorsque vous exprimerez le souhait de résider à terre, je vous offrirai avec plaisir l'hospitalité de ma roça.
- Votre roça ?
- Mon domaine agricole.
- Je vous en remercie. La piraterie cause trop de dégâts dans le fond du golfe sans qu'elle ne s'étende à un pays aussi hospitalier que le vôtre.
- Nous vivons dans une insouciance désarmée qui fait de nous des proies faciles. Votre présence, celle de votre bâtiment et de votre aviation arrivent à point nommé alors que les moyens militaires promis depuis des lustres par le Portugal tardent à se concrétiser.

Un employé noir aux cheveux argentés posa le sac de Cécile à l'arrière de la Jeep et prit place sur le siège du conducteur. Le sous-officier santoméen aida le docteur à s'asseoir sur le siège arrière. Cécile salua le major, prit congé de l'équipage de l'hélicoptère et grimpa à côté du docteur qui ôta son chapeau.

- Cette voiture est moins vieille que moi, ma chère enfant, pourtant, elle a parfois des rhumatismes alors que je résiste bien mieux qu'elle à l'humidité de l'île.
- Et d'où vous vient de parler le français avec tant de facilité ?
- Mon père était consul du Portugal à Bordeaux puis à Vichy durant la Seconde Guerre mondiale et il avait tenu à ce que je passe par les bancs de l'école de médecine de Montpellier. J'y suis resté lorsqu'il a été rappelé par Salazar suite à son refus d'appliquer une directive ordonnant de ne plus délivrer de visa aux juifs fuyant les nazis... J'ai aussi eu l'occasion d'en améliorer la connaissance lors de différents congrès de médecine tropicale. Votre pays, du fait de ses colonies, était en pointe dans ce domaine et tout particulièrement au sein de la Marine. Notre petit monde restait en contact jusqu'à ce que le dernier de mes amis ne décède l'an dernier. Je suis le seul survivant d'une époque archaïque aux yeux des jeunes médecins d'aujourd'hui.

Le conducteur circulait avec une excessive prudence, évitant soigneusement les ornières et nids de poule de la route, encore trempée des dernières pluies. Le paysage se fondait dans la brume qui peinait à se dissiper et il faisait chaud. Cécile découvrait la réalité de l'île et les rues

paisibles de Santo-Antonio dans lesquelles les enfants jouaient sans se préoccuper de leur passage.

— Vous travaillez encore, docteur ?

— Voudriez-vous dire que je suis trop vieux pour le faire ?

— Je... oui, pardonnez-moi de le dire mais vous semblez octogénaire.

Il rit avant de lui offrir un merveilleux sourire.

— Chère enfant, j'ai 98 ans et j'exercerai jusqu'à ce que je ne me rappelle plus la maladie d'un de mes patients. Je travaille dans mon dispensaire de Porto Real qui survit autant que ses malades tant il manque de beaucoup de choses. À ma demande, le gouvernement a octroyé des bourses d'études et quatre jeunes garçons et filles ont profité d'une bonne formation d'infirmiers chez nos amis angolais. Notre équipe est solide et votre médecin fera avec moi la visite des installations médicales. J'apprécie particulièrement la proposition de celui-ci de me laisser du matériel et des médicaments.

— Quel est vraiment votre rôle par rapport au gouvernement de São Tomé ?

— Je suis ami du président et gouverneur de cette île. Pourquoi cette question ?

— Parce que vous êtes Portugais et que ce pays est indépendant.

— Vous n'étiez pas née lorsqu'il a acquis son indépendance. Moi, je venais à peine d'enterrer mon père et j'ai hésité à partir. Tous les colons ont été rapatriés à Lisbonne mais comme personne ne m'a jeté dehors j'ai continué à soigner les ouvriers de la roça. Aujourd'hui j'ai la double nationalité santoméenne et portugaise.

— L'ambassadeur l'ignorait.

— Nous n'en avons jamais parlé.

— Le commandant Robert vous avait-il rendu visite lors de ses déplacements sur l'île ?

— Je l'ai reçu chaque fois qu'il désirait séjourner ici. Comment se remet-il de son étrange maladie ?

— Il est même peut-être mort à l'heure actuelle.

— Mort ? C'était donc si grave que ça ?

— Une leucémie foudroyante probablement consécutive à une trop longue exposition à des radiations.

— De la radioactivité dans notre île ?... Deviendrais-je assez sénile au point de ne pas l'avoir compris.

— Vous n'y aviez jamais été confronté ?

- Non, cependant je commence à comprendre pourquoi une légende évoque une vallée interdite.
- Vous voulez dire que quelque part il y aurait un lieu connu pour entraîner la mort par radioactivité ?
- Les anciens transformaient chaque danger inconnu en tabou et l'interdit se transmettait au moyen d'une légende.
- Un peu comme la foi lorsque les fidèles ne savaient pas lire.
- Tout à fait. Quelle infortune et quelle tristesse ! Nous échangeons beaucoup sur l'avenir du pays et nous fumons ensemble le soir, en regardant la forêt depuis la véranda. Parfois, le commandant se rendait au pied du Pic Príncipe, là où il pensait que se situait cette vallée.
- Qui colportait la légende ?
- Les Angolares.
- Comme à São Tomé ?
- Les Angolares sont les descendants d'esclaves rescapés du naufrage d'un navire négrier. Pour échapper à la traite, ils se sont réfugiés dans une partie peu accessible de São Tomé d'où ils ont été chassés par mes compatriotes portugais. Ces hommes et femmes venaient d'Angola, d'où leur nom, et leur constitution robuste fait qu'ils ont pu s'installer dans la jungle et vivre de la pêche. Ici, un petit groupe d'Angolares a migré depuis São Tomé et s'est installé dans le sud de l'île. Mon petit-fils Amado est métissé. Il fait aussi partie de cette communauté par la famille de sa femme.
- Le sud de votre île recèle bien des mystères. Le commandant vous en parlait ?
- Il évoquait peu ses recherches et restait discret sur ses découvertes.
- Pensez-vous qu'il aurait trouvé quelque chose qu'il ne devait pas voir ?
- Qu'entendez-vous par là ?
- Un lieu d'où les pirates pourraient attendre leur proie.
- La zone qu'il explorait se situe sur les contreforts de la montagne. À part les marins portugais ayant pris possession de l'île au 16^{ème} siècle, peu de gens s'y risquent tant elle est infestée de moustiques plus voraces que partout ailleurs, vecteurs implacables entre autres du paludisme et de la fièvre jaune.
- Plus personne n'y habite ?
- Non.
- Le commandant y allait souvent ?

- Pas assez à son goût. Ces terres oubliées s'avéraient pour lui un terrain d'aventure et de recherche sans grand danger.
- Sauf les moustiques, les cobras noirs... et aujourd'hui la radioactivité d'une vallée oubliée. Comment est-elle décrite dans votre légende ?
- L'esprit des ancêtres imprègne celui des descendants d'esclaves et même d'autres habitants de Príncipe comme les catholiques dont je fais partie. C'est le reliquat d'une très ancienne coutume tribale qui veut que rien ne se fasse sans leur consentement. La plupart du temps ceux qui les interrogent se rendent en pèlerinage à la lisière de la jungle et s'endorment dans l'attente de communiquer avec l'un de ces grands anciens. On dit que parfois, dans des moments de grande détresse, un esprit vient à votre secours et commence toujours par cette phrase : « Toi qui as la sagesse de rester hors de la vallée, je suis venu pour te parler car tu n'es pas entré dans ma demeure. » Le pèlerin doit répondre : « Je ne pénètre pas là où réside l'Esprit car c'est un sacrilège. Mon âme tourmentée est aussi sèche que le bois mort et serait alors dévorée par les flammes de l'enfer... »
- Ça devient intéressant. Le seul problème c'est que le commandant n'en a rien révélé.
- Mais en est sorti vivant bien que « dévoré par les flammes de l'enfer ». Cela rend crédibles des sornettes qui me faisaient sourire. Mes employés ne s'aventureraient dans cette partie de l'île sous aucun prétexte.
- Il n'y a pas d'accès par la montagne ?
- Aucun, et je vous parle en connaissance de cause car j'avais essayé lorsque ma forme physique me le permettait.
- Pourtant il y allait ?
- Robert a été plus pugnace que moi et José, le père de Zinga, l'accompagnait.
- Zinga ?
- La femme d'Amado, paix à son âme.
- José, c'est le guide disparu dans la jungle ?
- Oui. C'était un guérisseur qui me concurrençait dans les soins grâce aux plantes qu'il récoltait là-bas. Le commandant et lui partageaient leurs connaissances. Robert expliquait l'histoire et José lui enseignait la science des étoiles et des ondes de la terre.
- José connaissait donc très bien la forêt.
- Je le soupçonne même d'avoir pénétré la vallée interdite.

- Lui non plus ne pourra divulguer son itinéraire.
- Il reste une seule possibilité si jamais nous devons un jour oser entrer dans cet enfer.
- Qui est ?
- D'essayer par la mer. Amado a souvent dit qu'il doit y avoir des mouillages mais il n'a jamais essayé d'aborder cette côte.
- Une passe pour des barques de pêche ne permet pas nécessairement un accès pour un tanker.
- Non. Fernando l'aurait remarquée lors de ses explorations de la côte.
- Qui est Fernando ?
- Mon fils.
- Je pourrais lui parler ?
- Peut-être. Il réside à New York et nous sommes fâchés. Je ne possède même pas son numéro de téléphone.
- Qu'est-ce qu'il fait aux États-Unis ?
- Je suppose qu'il est toujours sculpteur.
- Un artiste, je le trouverai.

Opération « Soleil de jade »

Santos les avait déposés sur le quai et Cécile descendit les échelons de fer, aidée par un marin qui lui fit adroitement gagner une place sur le boudin bâbord avant de réceptionner son sac et d'aider le major à les rejoindre. Le bosco glissa et tomba à l'eau, ce qui fit hurler de rire les deux marins de l'embarcation. Heureusement, la mer était chaude et l'incident ne troubla pas le petit homme brun et trapu qui refusa les mains tendues en grognant comme un vieil ours. Quelques minutes plus tard, ils se dirigeaient vers le *Mistral*. Cécile s'amusait de voir le bosco trempé rester aussi digne que s'il était en tenue de cérémonie. Rien ne semblait devoir le troubler. Elle osa :

— Alors, major, comment est-elle ?

— Bonne. Toutefois je vous déconseille d'essayer.

— Mon maillot rayé s'avère une copie de ceux de la Belle Époque et j'espère en effet pouvoir m'en servir sans que ce soit digne d'un Buster Keaton.

Le bosco essuya ses yeux des larmes engendrées par le sel.

— Je suis ce que l'on nomme à bord un « chat noir » sans que ce soit au détriment de l'équipage. Depuis bientôt sept ans, chaque fois que je change de bâtiment il y a des gags...

— C'est paradoxal pour un bosco. Vous me bluffez pourtant en ne montrant aucun agacement à la suite de cette baignade improvisée.

— Au début, je me mettais en colère, j'insultais ceux qui en riaient et j'en suis même parfois venu aux mains ; à présent j'en ai pris mon parti et je constate que cela met de l'ambiance.

Le major se montrait d'un abord agréable malgré son air bourru et ses grognements lorsque ses camarades s'étaient moqués de lui.

— Et si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à me demander, capitaine.

— Je vous en sais grée, major.

Ils contournèrent le bâtiment dont la porte du radier était baissée sur la mer. L'eau ne pénétrait pas profondément dans le navire immobile. Lorsque le patron³⁸ de l'embarcation l'aligna sur l'entrée béante, il le lança à faible vitesse et releva le moteur. Le canot glissa sur la porte et continua sa course en douceur avant de stopper sur le plancher comme sur une plage de sable.

Cécile n'avait pas manqué de saluer le pavillon et sauta sur le sol de bois lorsque l'énorme porte se referma lentement.

— Je n'avais jamais embarqué de cette manière mais c'est judicieux.

— Plus simple et rapide que de remplir les ballasts mais ça ne vaut que pour nous car nous ne pourrions pas le faire avec l'EDAR³⁹ ou les CTM⁴⁰.

Le major proposa de partager ensemble le verre de l'amitié au carré des OMS⁴¹ afin de souhaiter la bienvenue au capitaine de Milly. Le commandant venant à leur rencontre tempéra son ardeur.

— Pas si vite, major, et bienvenue à bord, capitaine. Les bruits de coursives qui vous précèdent disent que contrairement à notre « chat noir » vous embarquez de l'action.

— Mes respects, commandant. Moi je lève les bêtes à grandes oreilles⁴² pour nos chasseurs alors que le bosco supporte un chat.

Bien qu'il fasse l'effort de garder son sérieux, Matthieu ne pouvait empêcher son visage de trahir son amusement. C'est cependant d'une voix neutre qu'il commenta l'allure inhabituelle du bosco dont la TPB dégoulinait encore.

— Je constate que vous avez anticipé sur votre permission d'escale en vous baignant dans le port. Pensez-vous que l'eau soit suffisamment propre pour mériter un pavillon bleu ?

— Je demanderai au toubib de réaliser une analyse de pollution tout en certifiant, pour l'avoir goûtée, qu'elle est plus chaude que ma piscine tout en n'étant pas aussi limpide, commandant ; par contre le gouverneur m'a dit qu'il y avait sur l'île de belles plages bien plus propices à la baignade.

— C'est un bon point pour vous que de vous jeter à l'eau afin de préserver la santé de l'équipage. Lorsque vous serez changé, prenez note que nous serons cinq à devoir quitter le bord à 11h30 et que nous ne serons que deux à rentrer en fin d'après-midi, moi et le capitaine. Prévoyez un Futura à poste au quai de Santo Antonio à partir de 16 heures.

— Bien, commandant.

— Et puis, je suis désolé de vous décevoir mais vous devrez attendre un peu avant d'accueillir le capitaine dans votre carré. Nous avons un briefing d'état-major dans une trentaine de minutes. Le temps de l'installer et le travail commencera.

Dans les coursives et les échappées, ils furent salués sans obséquiosité et les sourires n'étaient pas feints. Cécile découvrait l'autorité naturelle de Matthieu, jeune commandant qu'à l'évidence les hommes appréciaient ; pas de crispation sur les visages, pas de regards en coin. L'alchimie de l'esprit d'équipage est le résultat du management impulsé par le caractère et la subtilité de son pacha.

Il laissa Cécile aux bons soins d'Agnès, une femme élégante malgré la rusticité de sa TPB. Ses cheveux blonds et ondulés accentuaient la douceur de son visage. Elle avait une voix chantante tout en ayant une pointe de fermeté qui devait pouvoir s'affirmer dans les inévitables situations d'autorité qu'une responsable RH ne manquait pas de rencontrer dans l'exercice de son commandement.

- Je suis heureuse d'avoir obtenu ce poste à bord du *Mistral*. La gestion à terre commençait à me peser.
- C'est ton premier embarquement, Agnès ?
- Non. Lorsque mon mari et moi avons décidé de fonder une famille, il a continué à embarquer et moi j'ai posé le sac à terre afin d'assurer l'éducation des enfants. La mer, je la voyais en marchant sur le quai Cronstadt alors que j'arpentais les coursives en béton de la Prémar⁴³ de Toulon. Depuis que les enfants sont autonomes, c'est à son tour de s'occuper de la famille. Je pense beaucoup à eux tous et ils savent que j'apprécie ce sentiment de liberté en vivant ma passion de la mer. Et toi, Cécile ?
- Moi, je passe de mission en mission depuis que j'ai embarqué au sein de la DRM. C'est exaltant et plein de surprises.
- Les forces spéciales ce n'est pas mon rayon. Je préfère pouvoir développer mon côté social sans pour autant être prise pour une gourde.
- Et le commandant m'a expliqué que tu vas aussi distribuer des fournitures scolaires sur l'île.
- Oui, la population de cette minuscule république n'est pas riche et, ce qui chez nous semble évident, ce dont nous n'avons pas conscience en prenant un stylo dans un tiroir, en jetant des feuilles de papier à peine noircies, en abandonnant un cahier dans un coin de bureau, c'est qu'ici de tels objets usuels et surtout banals sont de véritables trésors.
- J'avais oublié qu'en Afrique il y a un abyme entre les plus riches et les plus pauvres. Ce n'est pourtant pas un sentiment de misère qui émane de la première impression en débarquant sur Príncipe. C'est pauvre tout en

étant joyeux, un peu comme le dépouillement de mon oncle lorsqu'il vit en clôture dans sa cellule monastique.

- C'est aussi mon sentiment. Nous avons fait une belle escale à Lomé où j'ai déjà remis du matériel dans une école pour handicapés. La joie de vivre n'a rien à voir avec la richesse et l'abondance, elle s'épanouit dans la solidarité et le bonheur d'être ensemble. Les rires de ces enfants non-voyants ou devant se déplacer au moyen de fauteuils bricolés m'ont beaucoup touchée. Ils n'ont pas eu besoin d'un ordre pour chanter, nous embrasser, nous prendre par la main et nous montrer leurs travaux. En fait, ils m'ont plus donné que ce qu'ils ont reçu. C'était une belle leçon... tu veux un thé ?
- Volontiers. Le commandant m'a dit que nous avons un briefing dans vingt minutes. Nous aurons le loisir de parler plus longuement ensuite.
- Je ne sais pas car tu vas avoir beaucoup de travail avec cette mission et je ne vous accompagnerai pas chez le gouverneur, je vais aller déjeuner dans l'école que celui-ci m'a désignée. Profite de la douche pendant que je prépare le thé. Tu me retrouveras dans mon bureau.

Cécile ne se le fit pas répéter deux fois. Elle rangea rapidement ses affaires et se rafraîchit sous la douche avant d'enfiler sa TPB et de retrouver Agnès. Les deux femmes échangèrent encore sur la vie dans les îles du golfe de Guinée et le contraste saisissant qu'elles offraient avec les mégapoles surpeuplées du continent. Elles arrivèrent pourtant les premières en salle de briefing. Un second-maître terminait de vérifier ses diapos avec Gabriel, le COMOPS du *Mistral*.

- Bonjour, Cécile. Les bruits de coursives qui te précèdent disent que tu es un maelstrom sous un masque de blonde... à te voir, je n'en crois rien.
- Pourtant, tu n'en as pas fini avec la blonde.
- Une blonde intelligente c'est antinomique, non ?
- Si j'en crois ce que j'entends, un COMOPS intelligent aussi.
- Oui, à bord d'autres bâtiments cela peut être vrai mais pas à bord du *Mistral*.
- Tu veux un miroir pour te contempler, Narcisse ?
- Non, je me sais déjà beau et intelligent.
- Très bien, alors le plateau Afrique a-t-il des réponses à mes questions ?
- Je ne sais pas si ce que j'ai reçu répond à tes questions. Il y a d'abord beaucoup d'images pour les enfants sages...

L'entrée du commandant, accompagné de son état-major, mit fin à leur discussion. Lorsque Cécile se fut présentée, Matthieu fit un point sur les circonstances de la découverte de l'acte de piraterie constaté au sud-ouest de Príncipe et le toubib intervint pour donner des précisions sur l'état de santé de son patient.

— Amado est un homme robuste qui m'a surpris par sa capacité à retrouver ses forces. Je l'ai opéré sans difficulté tant son corps semblait « coopérer ». Rien de vital n'a été touché et l'anesthésie est déjà pour lui un lointain souvenir. D'après son témoignage, ces pirates ne s'intéressent aux pêcheurs que lorsqu'ils risquent de parler de ce qu'ils ont remarqué.

Cécile fut immédiatement intéressée.

— Et qu'aurait-il remarqué ?

— Des mouvements insolites de chalutiers chinois non loin des îles Tinhosas... et, au milieu d'eux, celle d'un plus gros navire, un tanker qui pourrait bien être le *Cabral*.

— Intéressant. Quel calibre ont utilisé les pirates ?

— Du 5,56 Otan.

— Le calibre 7,62 est plus répandu sur le continent africain.

Gabriel approuva :

— La plupart des groupes capturés possèdent de vieilles kalachnikovs dont la précision à longue distance est assez nulle. Là, nous sommes face à des gens utilisant soit des M16 américains, soit des kalachnikovs russes de type 101 ou 102... soit même notre Famas. Il faudrait pouvoir analyser les rayures sur la balle pour le déterminer.

— Tu as fait passer des macros à Brest ?

— Oui. Ils répondront dans la journée.

— Du matériel moderne et performant ; nous n'avons pas affaire à de petits joueurs.

— Qui savent aussi repérer la moindre embarcation et l'intercepter. J'en profite pour embrayer sur ce que tu dois avoir en tête lorsque tu as demandé au COM⁴⁴ de te fournir des images satellitaires de l'ensemble des côtes sud de l'île ainsi que des Tinhosas. Tu cherches une base pour tes clients, Cécile ?

— C'est exact. Je suppose en effet qu'ils ont besoin d'un point fixe pour opérer. La position du bateau de pêche le placerait à proximité des

Tinhosas.

— C'est une hypothèse plausible. Voici les photos.

Gabriel fit projeter lentement une première fois les vues précises du littoral sud de Príncipe et des îles Tinhosas, que Cécile examina avec attention tout en prenant des notes sur son carnet de travail.

— Les Tinhosas sont trop pelées pour cacher quoi que ce soit. Par contre, tu peux revenir sur la quatrième image ?

La jungle plongeait presque dans la mer dont les gerbes blanches trahissaient une ligne redoutable de rochers sur lesquels des vagues se brisaient... Une étroite et courte plage apparaissait cependant, ainsi qu'une coulée de boue s'étalant jusqu'au large en se délayant progressivement.

— Il y a là un petit fleuve et je constate une mangrove. Par ailleurs, la ligne de brisants semble plus espacée.

— Bien observé, Cécile.

Gabriel pointa la flèche laser sur le secteur de la photographie.

— Nous ne distinguons aucune construction et toute cette zone est fermée par une barrière montagneuse comme le montrent les photos suivantes prises par des plaisanciers accostant à Príncipe par le sud-ouest.

Les vues se succédèrent, confirmant les propos de Gabriel. Le voilier avait longé la côte en restant à une distance prudente des brisants. Les cartes portugaises ne donnaient que des relevés incomplets, peu à même de permettre d'approcher suffisamment près de la côte.

— Comme tu le vois, Cécile, l'accès par la mer ne s'avère pas des plus faciles. Si pirates il y a, ils ne peuvent-être que des autochtones ayant une véritable connaissance des hauts fonds et des passes.

— Il y a cette crique grise à peu de distance du fleuve, séparée de lui par ce promontoire rocheux.

— Elle est à... 4267 m de celui-ci et, si j'en juge par l'écume, son accès demanderait un bon repérage. De plus, si nous pouvons l'atteindre avec un CTM ou l'EDAR, rien ne dit que la jungle sera praticable.

— Des nageurs de combat pourraient contourner le promontoire et s'infiltrer par le fleuve.

— C'est envisageable. Tu vois, la définition de ces photos est faible et pourtant je remarque que les falaises côtières montrent de larges failles. Cette île est volcanique et les ravins perpendiculaires à la mer doivent compliquer une progression le long du littoral. Le plateau Afrique du

COM de Brest nous démontre son efficacité avec ces images et le Falcon sera bientôt disponible sur zone. Il nous fera un bon repérage discret à distance. Il faudrait peut-être aussi pouvoir opérer une première reconnaissance par l'Alouette...

- Certainement pas. Ce serait risquer de mettre la puce à l'oreille d'éventuels pirates si notre hypothèse terrestre est avérée. Lors de la téléconférence d'hier à Libreville, je me suis vue confier le commandement du renseignement et de la reconnaissance. Un groupe de reco devrait quitter Hyères cette nuit. Peux-tu transmettre au COS que nous avons besoin d'un homme parlant le portugais au sein de l'équipe de renseignement et que celui-ci soit apte à une pénétration par la mer ?
- Le portugais ?
- Oui, un commando sourd à ce qui se dit dans son environnement est en danger.
- Ce sera fait dans les minutes qui suivront ce briefing et le COS attend certainement plus d'informations pour déterminer les forces spéciales à mettre en œuvre.
- Les renseignements c'est mon boulot. J'espère seulement que les pirates s'expriment en portugais ou une langue internationale, ce qui simplifiera la compréhension de leurs conversations téléphoniques et radio.
- Tu ne peux être tout le temps sur le pont et notre bosco parle le portugais. Il peut assurer dans l'immédiat.
- Ah, non ! Un chat noir risque de générer des parasites en grattant ses puces et en courant après la souris de l'ordinateur.
- Il est volontaire pour veiller les ondes... et un chat ne dort souvent que d'un œil.
- Bien, j'espère que nous trouverons vite cette base avant que les pirates ne commettent d'autres attaques.
- Ce qui m'intrigue, Cécile, c'est la drôle d'histoire du commandant que tu remplaces. C'est peut-être une simple coïncidence mais tout de même, ces deux affaires sont bien trop proches pour qu'il n'y ait aucune relation entre elles.
- Tu as des informations pour sa... maladie ?
- Le toubib a appelé le Val-de-Grâce. Sa mort n'est qu'une question d'heures et les soupçons d'un empoisonnement radioactif semblent se préciser.
- Le thé radioactif de Litvinenko ou d'Arafat ?

- Ce serait effectivement une absorption massive de polonium et de radium. Mais pourquoi aurait-il été empoisonné et par qui ?
- C'est du James Bond cette histoire. Une hypothèse plus plausible serait de la radioactivité naturelle.
- Ce qui voudrait dire qu'il aurait séjourné assez longtemps dans un lieu fortement contaminé et peut-être dans cette base supposée.
- En lien avec des pirates manipulant des matières radioactives ? Je ne le pense pas et toi, Matthieu ?

Celui-ci avait écouté attentivement l'échange entre Gabriel et Cécile.

- Je crois que tu as raison. Laissons pour le moment l'affaire du commandant de côté. Nous avons le *Cabral* à retrouver et devons vérifier s'il est bien piraté car nous n'en avons pas plus la confirmation par son armateur que par son assureur. Pour la base des pirates, nous avons deux possibilités : l'une à terre, et pourquoi pas à l'embouchure du fleuve, l'autre depuis un bateau mère que nous devons alors repérer au milieu de ces dizaines de chalutiers chinois qui pillent les ressources de São Tomé.
- Pourquoi avoir piraté le *Cabral* ? En le faisant, ils attirent notre attention sur leurs activités.
- Les deux affaires ne sont pas nécessairement liées. Ce qui a suscité la demande des autorités de l'île, c'est l'attaque du pêcheur. Le *Cabral*, c'est peut-être l'opportunité de ravitailler les Chinois et autres navires peu scrupuleux sur la provenance du fuel. Pour le repérage de la côte, l'hélico peut rester dans la bulle de silence des éventuels pirates, suffisamment loin et en altitude moyenne. Qu'est-ce qu'en pense notre COMA-VIA⁴⁵ ?

Didier se gratta la barbe avant de répondre.

- La visibilité est meilleure au petit jour lorsque le vent qui descend des montagnes est un peu plus fort que l'alizé, ce qui favoriserait notre discrétion. Cependant l'Alouette est assez bruyante et je doute que nous puissions vraiment passer inaperçus alors que les vols sont rares dans ces parages. De plus elle n'est pas armée et trop vulnérable.
- C'est la sagesse qui parle. Merci, Didier. Nous restons pour le moment bien visibles au mouillage et Agnès va distribuer du matériel scolaire pendant que notre toubib effectuera une analyse de l'air et de l'eau dans la partie accessible du sud-est de Príncipe. Son équipe médicale réalisera

aussi des vaccinations et consultations. Nous sommes dorénavant officiellement en mission scientifique et humanitaire. Pour les pirates nous attendrons ton groupe de reco qui s'infiltrera discrètement avec son ECUME⁴⁶. D'autres choses, Cécile ?

- Oui, Matthieu : les photos satellites datent de quand ?
- L'année dernière lorsque le PHM⁴⁷ *LV Le Hénaff* pistait le bateau de « Sea Shepherd » signalé en bordure des côtes de Príncipe et ayant coupé son AIS. Le prochain passage utile du satellite se fera à 17h45.
- Ce sera parfait. Et quand en aurons-nous leurs analyses ?
- Le COM les attend pour 20 heures. Nous avons rendez-vous avec le gouverneur et ce sera l'occasion de le questionner sur l'accès au sud-ouest de l'île par la terre.
- Je connais son sentiment à ce sujet : les colons portugais qui ont essayé de s'y implanter n'ont pas résisté aux moustiques et nous pouvons constater que son accès est plutôt difficile par la mer tant il y a de brisants.
- Et par la montagne ?
- Le commandant Robert doit avoir trouvé un passage.
- Aujourd'hui il ne parle plus.
- Il nous reste trente minutes avant de rejoindre la terre. Tenue blanche pour tous ceux qui débarquent. Cet après-midi il y aura des rotations pour les permissionnaires. Olivier sera présent et leur rappellera qu'aucun marin ne doit sortir seul.
- Si je peux me permettre, Matthieu ?
- Bien sûr.
- Il serait bon que le Falcon de Dakar effectue des reconnaissances autour des Tinhosas dès qu'il pourra être détourné de son job actuel.
- Je m'en charge.
- Une dernière chose, le COS m'a demandé un nom pour cette opération et j'ai proposé « Soleil de Jade », du nom du ligneur piraté, ce qu'il a accepté.

La Morna

En mettant pied à terre à Santo Antonio, Matthieu apprécia la douceur du climat de l'île et les odeurs fraîches de terre mouillée, d'épices et de fruits sucrés. Le PHA *Mistral*, avec sa climatisation et sa ventilation, empêchait de vraiment percevoir la réalité de la saison des pluies touchant à sa fin. En arrivant dans cette baie, après le « Terminé pour la manœuvre barre et machines », il s'était attardé sur le pont d'envol dans le jour naissant et avait respiré les odeurs de cette terre épicée. De loin, aux jumelles, il avait longtemps observé le jeu de la brume s'accrochant aux pentes des montagnes et là, il pouvait la toucher en frôlant de sa main les palmiers bordant les rues. Le soleil blanc, filtré, franchissait une légère couche de nuages d'altitude, irisant la ville sous une lumière argentée. Après des semaines à être balayée par les grains, les couleurs des maisons détrempées attendaient une nouvelle couche de peinture pour redonner de l'allégresse à la ville. Des enfants, vêtus de tee-shirts et shorts colorés et usés, le plus souvent pieds nus ou parfois chaussés de tennis, couraient après un ballon de plastique jaune au milieu des rues, à peine troublés par le passage de quelques mobylettes pétaradantes et d'hommes à vélo dont les chemises grandes ouvertes flottaient au vent. Ils croisèrent un minibus d'un autre temps à bord duquel une foule bigarrée s'entassait en retenant les portières lorsque les nids de poules déformaient sa carrosserie mille fois rafistolée. La jeep se faufilait dans les rues brillantes de pluie, évitant non sans peine de renverser quelques piétons nonchalants encore étourdis par ce réveil de la nature.

Les femmes en tenues chamarrées, noires de peaux ou métissées, s'interpelaient depuis le pas de leurs portes dans un langage criard et chantant. Elles avaient sorti des bancs, tabourets et chaises et profitaient de ces premiers rayons chaleureux faisant fumer leurs seuils. Les bassines sur la tête, d'autres se rendaient au fleuve pour laver leur linge. La bonne humeur s'épanouissait comme les corolles des fleurs, libre, insouciante et nonchalante. Comme ce pays respirait la douceur et la joie de vivre ! Il se sentait loin des immenses métropoles du continent africain, sales et grouillantes d'une pauvreté mêlée de violence latente.

La ville possédait un charme suranné typiquement portugais, une sorte d'image arrêtée dans un siècle fleurant encore une indépendance nouvellement acquise grâce à la révolution des œillets, de ce 25 avril 1974, exemple inédit d'un coup d'État militaire offrant au peuple la démocratie au lieu de l'enfermer dans une dictature succédant à une autre dictature. Combien de temps ce petit pays résisterait-il encore à la pression d'une économie mondiale assoiffée de matières premières ? Les fourmis affamées, dévorant tout sur leur passage, détruiraient sans état d'âme cette terre si belle, changeraient ce bonheur paisible, pauvre et bon enfant en une misère sordide où l'argent serait la nouvelle valeur déshumanisante.

La jeep quitta très vite les rues empierrées pour s'engager sur une route de terre creusée d'ornières profondes et boueuses. Les passagers du véhicule oscillaient et sautaient au rythme des nids de poules franchis pourtant assez lentement pour ne pas risquer un jet de cette boue rouge pouvant éclabousser et tacher durablement leurs tenues blanches resplendissantes. Sur leur passage, les îliens se retournaient et contemplaient en riant ces marins étrangers, cessant quelques instants leur cueillette ou leur marche et les saluant d'un signe de la main ou d'un appel joyeux.

Les hommes récoltaient déjà les fèves de cacao dont les plantations en broussailles débridées se mêlaient aux caféiers ; ici et là émergeaient les hauts troncs des palmiers à huile et des bananiers couvraient les plantes basses de leur ombre salubre. Pour un peu, Matthieu se serait cru dans un vieux film colonialiste. À ses côtés, Cécile et le toubib se taisaient aussi, les regards attirés par le caractère grandiose du paysage et par cette vie bouillonnante d'où ne semblait émaner aucune violence. Comme ils se sentaient loin des campagnes vides de nos pays industrialisés et des regards, souvent méfiants, voire hostiles, portés sur l'étranger accusé de tous les maux par une société imprégnée de jalousie et de convoitise.

Ils passèrent devant une étrange demeure dont le style rappelait les châteaux médiévaux. Une croix rouge peinte à même une antique porte de bois indiquait un centre de soins dont l'activité ne dénotait aucune urgence ni fièvre. Christophe avait souri devant le calme impressionnant entourant l'immense demeure alors qu'une jeune femme en sortait, arborant sur son crâne un magnifique bandage.

— Je suppose que dans ces îles perdues il vaut mieux ne pas être blessé ou

gravement malade.

Son commentaire éveilla une vague crainte dans l'esprit du commandant.

- Au pire nous pourrions effectuer une EVASAN⁴⁸, même si nos moyens aériens restent limités.
- Mon hôpital devrait suffire.
- À ce propos, quand vas-tu débarquer notre blessé ?
- Ce sera possible de le faire cet après-midi, cependant j'examinerai les moyens locaux et les rendrai aptes à ses soins postopératoires avant de prendre cette décision.
- C'est si rapide que ça ?
- Son métabolisme est étonnant : ses cellules se régénèrent 20 fois plus vite que la normale. Si elles s'avéraient malignes, je dirais qu'il développe un cancer foudroyant.
- Comme celui du commandant Robert ?
- Non, le Val-de-Grâce vient de m'alerter, pour le commandant c'est le résultat d'un gaz radioactif qu'il aurait inhalé. Ses poumons en étaient envahis et l'ensemble de son système digestif aussi... J'ai alerté le COS sur le danger potentiel d'une exposition de nos commandos. Ils auront des dosimètres individuels.
- Ça me semble, en effet, plus prudent.
- D'ailleurs, si quelqu'un doit se rendre dans la jungle, je lui conseillerai d'en emporter un.
- Crois-tu que la radioactivité soit à l'origine de cette évolution d'Amado ?
- Je ne suis pas spécialiste de cette question mais je dois dire que la corrélation entre les deux cas ne serait pas totalement fortuite. L'exposition maîtrisée à du rayonnement peut en effet influencer sur le métabolisme d'un individu.
- Maîtrisée ? Tu voudrais dire que quelqu'un sur cette île sait utiliser la radioactivité à des fins médicales ?
- C'est juste une réflexion personnelle. Seulement, lorsque je vois le dispensaire que nous venons de dépasser, il doit à peine pouvoir soigner des blessures de travail sans gravité. Il peut dispenser de bons soins élémentaires s'il a suffisamment de médicaments essentiels. C'est plus sur les possibilités de diagnostic et la capacité des urgences que je vais me polariser durant notre mission humanitaire...
- Nous possédons à bord le meilleur hôpital du golfe de Guinée, un

médecin chirurgien urgentiste rompu à toutes les situations et les infirmiers les plus compétents de la Marine.

— N'en jette plus, la cour est pleine et mes mollets risquent de se sentir à l'étroit dans mon pantalon pourtant trop grand !

La jeep pénétra dans l'enceinte de la roça du gouverneur, adossée à l'orée de la forêt tropicale. La grande et magnifique demeure de bois aux longues et profondes vérandas semblait se réveiller. Les fenêtres bâillaient et un coq, sans doute surpris et ragaillardé par le soleil, chantait fièrement, entouré de son harem de poules caquetantes. La grande cour, encore encombrée par des branchettes et des feuilles de toutes natures, rappelait qu'une violente tempête avait traversé le golfe quelques jours auparavant. Des ouvriers nettoyaient celle-ci et les jardiniers s'affairaient à remettre de l'ordre dans les plates-bandes fleuries.

Santos, élégamment vêtu d'un antique costume trois-pièces gris anthracite ouvert sur une chemise imprimée de fleurs multicolores, supervisait le travail et se tourna vers eux lorsque le véhicule stoppa en bas du perron. Le vieux médecin portait des bottines noires et se tenait sur la pelouse dont l'herbe haute mouillait le bas de son pantalon. Il claudiqua légèrement vers eux, appuyé sur sa canne, et les salua joyeusement.

— Quel plaisir de vous recevoir. Soyez les bienvenus mes amis français. Ce qui m'appartient est à votre disposition durant votre escale à Príncipe.

Le commandant descendit le premier de la voiture, sans faire grand cas de la terre qui déjà maculait ses chaussures blanches.

— Bonjour, Monsieur le Gouverneur. Je suis Matthieu, le commandant du *Mistral*. Je vous présente Christophe, notre médecin-chef, un as de la chirurgie qui vient d'extraire une balle du corps d'Amado, le patron-pêcheur du *Soleil de Jade*. Nous mesurons notre chance de pouvoir servir votre pays afin de tenter d'en éradiquer la piraterie.

— Le drame du *Soleil de Jade* touche directement ma famille et j'irai demain honorer nos morts dans leur village. Ici, le deuil n'est pas sombre car les esprits des ancêtres veillent sur les vivants et je ne veux garder d'eux que cette image positive... D'après ce que nous avons constaté, votre jeune capitano et moi, ces banditos opèreraient sans doute depuis la côte sud-ouest qui est pratiquement inaccessible. Nous en parlerons en déjeunant mais je voudrais tout d'abord excuser

Florbela, ma femme, qui est alitée depuis quelques jours et ne peut se joindre à nous.

Le toubib réagit d'instinct :

- Puis-je mettre mon hôpital à votre disposition ?
- Non, docteur, la médecine ne peut rien contre la vieillesse et l'usure. Vous savez, le privilège de mon grand âge c'est de perdre ceux avec lesquels j'ai grandi, été heureux, amoureux, passionné ; ceux avec lesquels j'ai tout partagé lorsque le monde s'écroulait sous mes pieds ; ceux qui ne m'ont jamais tourné le dos dans la détresse... Même mes ennemis disparaissent et les jeunes ne peuvent comprendre le monde dans lequel j'ai vécu. Ma femme adorait Zinga et Bola. Elle refuse aujourd'hui de continuer à vivre et part en paix pour les rejoindre. Notre science ne pourrait que déranger son désir de le faire.
- J'en suis désolé.
- Naître, vivre et mourir sont des étapes de notre parcours terrestre à tous. Le destin placé sur notre chemin décide des joies et des embûches, du bonheur et du malheur. Dieu nous observe et je doute qu'il soit toujours satisfait de nos actes. Il l'attend et nous ne sommes pas malheureux de la voir partir pour ce dernier voyage, juste un peu tristes de ne plus l'entendre rire comme autrefois de tout et de rien. Mais assez d'apitoiements. Comment va notre blessé, docteur ?

Christophe apprécia que le gouverneur l'interroge sur ce point.

- Il se porte mieux que moi si je venais de subir la même opération. Sa faculté de récupération est impressionnante et il débarquera ce soir.
- C'est une très bonne nouvelle et mon dispensaire prendra le relais, docteur. Et vous capitão, avez-vous progressé dans vos hypothèses ?
- Nous en avons longuement parlé à bord du *Mistral* et nous travaillons sur deux options pour le repaire des pirates : un bateau mère en plus de cette base à terre que nous avons évoquée, docteur.
- Très bien, capitão. Entrons afin que vous preniez des rafraîchissements avant le déjeuner.

Ils découvrirent la sobre mais délicate décoration de meubles, tableaux, miroirs et objets usuels anciens. Les couleurs et les souvenirs d'un lointain passé trahissaient la nostalgie du Portugal que tout rappelait. Un chant mélodieux et plaintif au rythme chaloupé et tendre venait d'un renforcement au fond de l'immense salle de réception ouvrant largement

sur la forêt. La voix fraîche et harmonieuse d'une femme ne pouvait que chasser la tristesse tout en rappelant que l'exil avait marqué la vie de bien des habitants de ces îles du bout du monde. Elle se mêlait au son d'une guitare en un fado tendre et sensuel. Christophe connaissait bien le Portugal dont il appréciait l'âme et l'accueil des Lisboètes à chacune de ses escales dans le port magnifique de l'estuaire du Tage. Il évoqua alors « l'electrico », ce vieux tramway qui escaladait gaillardement les sept collines de la ville dans un vacarme de ferraille s'entrechoquant et les couinements suraigus de l'acier lorsqu'il prenait les courbes serrées des voies. Santos buvait ses paroles comme du petit lait, appréciant ce jeune confrère qui parlait si bien de sa ville natale. La musique et le chant cessèrent et Christophe récita quelques vers :

*Ô mer salée, dans ton sel
Combien de larmes du Portugal !
Pour te franchir, combien de mères pleurèrent,
Combien de fils prièrent sans succès !
Combien de fiancées ne purent se marier
Pour que tu fusses nôtre, ô mer !...⁴⁹*

Le gouverneur sembla alors devenir l'un de ces marins formés par l'école de Sagres⁵⁰ ; l'un de ces pilotes avides de connaissances nouvelles, de terres inconnues, d'attente de cette eau douce qui régénérerait les corps brûlés par le feu du soleil et le sel de la mer... Cécile découvrait Santos sous les traits d'un capitaine foulant les sables blancs, porteur d'un immense pavillon et offrant ces nouvelles contrées à son épouse restée dans l'attente du retour des nefs fragiles parties pour des conquêtes éphémères à l'échelle du temps. Sa voix, transmutée par le poème s'éleva soudain, rauque, puissante, enfiévrée par les images qu'il tirait du plus profond de son âme. Santos revivait les millénaires d'un peuple de marins...

*Cela en valait-il la peine ?
Si l'âme est pleine, tout en vaut la peine.
Qui veut passer le Bojador,
Doit passer la douleur d'abord.
Dieu à la mer donna le péril et l'abîme,
Mais il en fit le miroir du ciel.⁵¹*

Tout en récitant, le vieil homme promenait son regard sur un grand tableau occupant tout un mur et montrant un fleuve parcouru par des voiliers, un rivage de sable doré protégé par des brisants où des familles attendaient elles aussi sans doute la barque d'un pêcheur avec, au loin, de l'autre côté du fleuve, une ville estompée par la chaleur de l'été... Lorsqu'il eut refermé le rideau de la scène imaginaire, Santos exprimait encore une émotion violente qui donnait à son visage comme cette exaltation irradiant les grands mystiques. Christophe n'aurait osé penser faire autant plaisir au gouverneur qui lui fit une accolade avant de le remercier de connaître ainsi Fernando Passoa, le plus grand poète portugais. Leur amitié fut scellée lorsque Christophe hocha la tête gravement tout en appréciant le tableau.

— C'est Lisbonne et le Tage, n'est-ce pas ?

— Oui, je retrouve mon pays dans le sang salé de son peuple exprimé par la poésie de Passoa et ce tableau d'Alfredo Keil⁵². La morna touche tous ceux qui vivent en exil, même s'ils aiment passionnément comme moi cette terre de Príncipe, son dépouillement et la grâce d'une vie pauvre et joyeuse. Je n'envie pas ceux dont les âmes ont été lessivées par le progrès et qui souffrent l'enfer d'un monde ultralibéral détruisant leur personnalité. Ici, je donne le jour à des enfants, j'efface les blessures des corps et je soigne les maux qui jalonnent les vies sans toutefois éteindre en moi le désir secret de retourner à Lisbonne pour y être enseveli.

La table, dressée comme pour un banquet, s'avérait somptueuse. Les assiettes semblaient sortir tout droit d'un mur d'azulejos, ressortant sur le blanc immaculé d'une nappe de dentelle posée sur un fond noir, et les verres de cristal étincelaient en renvoyant la lumière des candélabres portant de multiples bougies dont les flammes dansaient sous l'effet d'un doux courant d'air. Matthieu avança dans la pièce et découvrit une frêle jeune femme blonde d'une trentaine d'années qui jouait un air mélancolique sur une magnifique guitare Coimbra. Ses cheveux longs et bouclés formaient une frange épaisse sur son visage baissé sur l'instrument. Elle releva la tête et allait reprendre son chant lorsque le gouverneur l'interrompit :

— Ma chère enfant, vous nous avez charmés et je vous en remercie. Pour l'heure, je vous présente nos hôtes. Tout d'abord le capitaine de vaisseau Matthieu, commandant du *Mistral*, amarré dans la rade ; ensuite le

docteur Christophe qui a opéré Amado avec succès et le capitão Cécile, adjointe de l'attaché militaire de l'ambassadeur de France au Gabon.

La jeune femme vêtue d'une robe longue rouge et noire posa sa guitare avec précaution, se leva, écarta sa frange, leur sourit et s'inclina gracieusement. Le gouverneur continua :

- Cette merveilleuse chanteuse n'est autre que Katia, ma petite fille qui a repris la tradition du Fado alors qu'elle vient de terminer des études de médecine. La musique et la chanson ont envahi ses rêves, ses nuits mais aussi ses jours. Je pense que vous, Christophe, mon estimable confrère de la marine française, connaissez certainement bien mieux que moi les pentes de Lisbonne puisque je n'y suis jamais retourné depuis 1944.
- Vous me flattez, je ne suis qu'un voyageur qui ne fréquente aucun des restaurants de Fado envahis de touristes. Mes pas me conduisent toujours dans des ruelles désertes et j'entre au hasard dans un café lorsque j'entends chanter un Fado qui parle vraiment à mon cœur de marin.
- C'est tout à votre honneur, Christophe, car le tourisme de masse détruit ce qu'il prétend faire découvrir de plus beau en le rendant insipide à force de dilution mercantile et d'effacement de l'âme.

Les yeux gris-vert de Katia brillaient d'un éclat sauvage et son beau visage au menton volontaire, sculpté par un artiste de la vie, évoquait une lointaine déesse. Ses lèvres rouges s'ouvraient sur une dentition de louve dont la force semblait à même de déchiqueter ses adversaires. Cécile la jugea cependant timide tout en étant redoutable et se souvint des deux strophes tristes de sa chanson qu'elle murmura :

*Quando as pedras do caminho
Vão chorando de mansinho
Por te ver já de partida
E a cidade estende os braços,
Com saudade dos teus passos,
Ao fundo de uma avenida
Fica tudo tão diferente,
Para o tempo e de repente,
Toda a cidade é só minha
Presa na margem do rio,*

*Sou como um barco vazio,
Rumo ao futuro, sozinha.*⁵³

Katia détaillait les galons dorés de Cécile et fit une moue exprimant un compliment avant de commenter :

— Vous avez de l'oreille et une excellente mémoire. Moi, je suis toujours partagée entre mon amour du Fado et mon travail de médecin.

— Médecin et chanteuse ? Incroyable !

— Je soigne les corps et les âmes ; deux passions qui me permettent de rendre vie à mes patients. Comment traduiriez-vous ce poème, capitão ?

Katia lui tendit une feuille sur laquelle les paroles de la chanson étaient écrites à la main. Cécile prit le temps de déchiffrer le poème avant de répondre.

— Ce qu'il dit dans ma langue c'est :

*Quand les pierres du chemin
Versent doucement des larmes
De te voir déjà partir
Et que la ville avec nostalgie
Tends les bras vers toi qui t'en vas
Au bout de l'avenue,
Tout devient si différent,
Soudain et pour longtemps,
La ville n'est plus la mienne,
Prise entre les rives du fleuve,
Je suis comme une barque vide,
Qui s'en va seule vers son destin.*

— Et son titre est « À Cidade Saudade »

— « La cité en mon âme ».

— Tout à fait. Ce Fado est aussi beau en français et j'espère que mon chant d'amour ne vous a pas troublée, capitão.

— J'en ai apprécié l'harmonie autant que la force du thème qui disent si bien nos peines lorsque l'être cher part pour un voyage, qu'il soit de courte durée ou pour l'éternité.

— Comme vous exprimez bien ce qui ronge le cœur. Mon amant m'a

quittée lorsque j'ai exprimé le désir de venir ici. Auriez-vous aussi souffert d'un chagrin d'amour ?

— Je... Oui. Celui que j'ai aimé vit loin d'ici, dans le Chouf du Liban.

— Et en a épousé une autre, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

Cécile réalisa qu'elle venait ainsi d'exprimer tout haut ce qui la hantait encore. Elle rougit et se tut. Katia l'embrassa et la prit par l'épaule.

— Pardon pour mon indiscretion, Cécile, si je peux me permettre de vous appeler ainsi. Nous allons trinquer à votre vie.

Elle la précéda jusqu'à la table où un serveur leur versa un verre de vin de palme. Le gouverneur porta un toast à la réussite de leur mission et Katia fit tinter le verre de Cécile :

— Que Dieu, qui veille sur ce pauvre pays où règne le « leve leve », vous aide à trouver cet amour qui est l'essentiel de la vie.

— Merci, Katia. Lorsque je me souviendrai des paroles de votre chanson, je verrai votre beau visage grave. Mais qu'est-ce que le « leve leve » ?

— Je sens au son de votre voix que je vous ai froissée et pourtant vous souriez. Comment vous dire ? Oubliez la tristesse, prenez la vie du bon côté, ne vous prenez pas au sérieux, riez de vos malheurs et pratiquez l'autodérision qui seule nous sauve de la mort à petit feu des jours maussades. C'est cela le « leve leve ».

Cécile caressa la guitare d'une excellente facture.

— Elle est belle, douce et sensuelle. Puis-je ?

— Faites, Cécile.

La jeune officier s'assit sur le tabouret tressé et joua une longue introduction avant de parler.

— Chez nous, en France, un Arménien qui savait ce qu'est l'exil avait créé cette chanson qui, curieusement, dit aussi qu'il est loin de Lisbonne. Je vous la chante en français :

*Ma ville en bord de mer tu t'accroches à mes basques
Quand je dois m'en aller vers d'autres horizons
J'ai, en ta compagnie, fait un peu trop de frasques
Le moment est venu de payer l'addition.
Terre de mes amours de jeunesse immature
À vingt ans je croyais que tout m'était permis*

*Je ne fus pas toujours blanc bleu en aventures
Quand on est jeune et fou, on veut brûler ses nuits.*

Le vin de palme, laiteux, pétillant, légèrement sucré, fort tout en étant rafraîchissant, lui faisant tourner la tête. Dehors, Matthieu, Christophe et le gouverneur se taisaient, goûtant la douceur du climat tout en l'écoutant chanter. Katia applaudit et s'exclama :

— Oficial e músico marítimo ? Inacreditável !⁵⁴

— Nous sommes deux sœurs par-delà les mers. Je suis musicienne et, bien qu'officier de Marine, la poésie a toujours bercé mon enfance.

Un instant, Cécile crut pouvoir oublier son uniforme. En rythmant la chanson d'Aznavor comme un Fado, la jeune officier amarrait Lisbonne dans cette île du bout du monde. Elle continua :

*Lisboa je pars
Sans but, au loin et au hasard
De port en port, de gare en gare
Pour effacer les cris stridents de ma mémoire
Et tenter un nouveau départ,
Je pars.*

Dans la pénombre du couloir, une vieille femme écoutait, tenant une petite fille par la main et n'osant approcher. Elle fit signe à Katia qui comprit et l'interrompit avant qu'elle n'entame le couplet suivant.

— Venez, Cécile, je crois que Madalena souhaite vous présenter Yoli, la fille d'Amado.

— Yoli, quel beau prénom.

— Il vient d'Angola par ses ancêtres.

Cécile embrassa la petite fille au teint sombre, aux grands yeux noirs écarquillés et coiffée de petites tresses serrées à la manière africaine. Madalena, une femme âgée au visage doux, aux cheveux gris et aux yeux gris-vert comme ceux de Katia, serra Cécile dans ses bras et lui dit quelque chose qu'elle ne comprit pas. Katia traduisit :

— Elle vous remercie de ramener Amado et elle dit aussi que le commandant lui a laissé quelque chose de précieux.

— Comment !...

Katia parla à Madalena et hocha la tête en signe d'approbation.

— Elle dit que lorsque la mort approche, les esprits des ancêtres parlent à ceux qui savent écouter. Le commandant dialoguait avec ceux de sa famille et ne voulait pas que ce qu'il comprenait de nos coutumes et du passé de notre île soit divulgué. Pour elle, tu es un ange blanc qui peut le comprendre.

— J'ai compris au fil de mes missions que ce qui est invisible doit le rester.

Katia traduisit et Madalena lui sourit en lui prenant sa main gauche dont elle caressa lentement les lignes qui racontent le destin. Elle ferma les yeux puis les rouvrit, contempla la paume ouverte tout en murmurant des paroles inintelligibles et en touchant délicatement les points sensibles marquant les événements majeurs devant survenir dans le futur. Soudain, elle pâlit lorsqu'elle croisa la dernière ligne brisée et referma brutalement la main de Cécile avant de se signer trois fois.

— Elle dit que ton âme est bonne et que tu rencontreras un homme avec lequel tu auras deux enfants. Le premier sera une fille qui composera de la musique comme tu le fais. Le second sera un garçon. Il partira loin de toi vivre ses aventures à l'écart de la société des hommes. Et, Oh mon Dieu !... Puisse-t-elle se tromper... Que le démon te tuera et t'entraînera dans les enfers... Visiblement ce qu'elle a vu lui a fait très peur, Cécile.

— L'avenir est écrit dans les lignes de la main. C'est une science tellement ancienne que personne ne sait d'où elle vient. Remercie-la et dis-lui que je saurai me souvenir de ce qu'elle a prédit. Le démon a déjà croisé la route de mes ancêtres et nous n'en avons pas terminé avec lui. S'il revient, je me battrai et je gagnerai.

Madalena la regarda intensément. Dans ses yeux étrangement clairs se lisaient les étoiles. Cécile se remémora le combat de son père et sa victoire contre les ténèbres. Se pourrait-il que quelque chose soit encore enfoui dans le tréfonds de son âme ? Elle embrassa Yoli et Madalena décrocha de son cou le lacet de cuir retenant un visage de verre légèrement coloré qui émettait une fluorescence jaune-vert, avant de le passer autour de celui de Cécile.

Le gouverneur venait vers eux et Katia se tourna vers lui.

— Madalena voulait remercier les Français d'avoir sauvé Amado et leur présenter sa fille Yoli.

Santos jeta un rapide coup d'œil au pendentif, bien visible sur la poitrine de Cécile et resta un moment dubitatif. Sans faire de commentaire sur le bijou, il s'adressa à Madalena en lunguyé, la langue locale.

— C'est bien, Madalena. Vous avez fait toutes les deux beaucoup de chemin pour venir ici. Katia va vous installer dans une chambre et vous trouverez à la cuisine de quoi vous restaurer. Maintenant, laissez-nous car je dois honorer les Français qui vont nous libérer de ceux qui dérangent ton peuple.

Le téléphone de Cécile émit une petite vibration. Elle s'écarta du groupe et lut le message de Gabriel qui s'affichait sur l'écran : « La piste d'une base terrestre pourrait bien se confirmer. Nos amis portugais viennent de faire passer au plateau Afrique une sorte de cadastre daté de 1832. Il relève les plantations de l'île. Je viens de le recevoir et, même s'il n'y a rien d'apparent aujourd'hui, il y avait une roça à l'embouchure du petit fleuve. Le COS a confirmé l'envoi d'un groupe de renseignement et de reconnaissance de chez Hubert⁵⁵ qui sera parachuté cette nuit depuis un A400M⁵⁶. La TF Sabre⁵⁷ est en alerte. Les autres groupes de combat débarqueront demain après-midi en provenance de Ouaga⁵⁸ à bord d'un Caracal⁵⁹. » Elle transmit l'information au commandant dont les yeux se mirent à briller.

— C'est une excellente nouvelle. Monsieur le Gouverneur, existe-t-il un village sur la côte sud-ouest ?

— Non. Les quelques fous qui ont essayé de s'y installer dans les siècles passés ont été digérés par la jungle... corps et biens.

— Vraiment ?

— Le climat de cette partie de l'île est trop difficile. Les pluies s'y déversent largement car les montagnes bloquent les nuages et, si là où nous sommes il est aisé de vivre, là-bas c'est impossible sans une robuste condition physique et une résistance tenace aux maladies tropicales propagées par les moustiques.

— Le rivage est-il si inhospitalier ?

— Il y a de rares petites criques protégées par des brisants et peu de navires se risquent dans leurs parages.

— Amado le faisait-il ?

— Je le suppose, même si, comme les pilotes antiques, il ne divulgue rien de son savoir. Sa science de la mer est inégalee.

Christophe imaginait l'homme cherchant sa route dans une mer dangereuse, relevant ses amers, cherchant la passe pour aborder sur une plage et s'y reposer en grillant des sardines. En observant les habitants de l'île, il avait constaté que les noirs en formaient la plus forte communauté, ce qui confirmait les informations des guides touristiques. Après des siècles d'esclavage, les Cap-Verdiens et les Angolais, embauchés en travailleurs « libres » par les derniers colons portugais s'étaient retrouvés majoritaires. Le métissage gagnait cependant du terrain au fur et à mesure que les barrières ethniques tombaient. Était-ce le cas d'Amado ?

— De quelle origine est-il ?

— Je m'attendais à ce qu'un médecin me pose cette question. Amado descend par son père des premiers marins ayant abordé l'île en 1471.

— Il ne correspond pourtant pas à l'image que l'on peut se faire d'un Portugais.

— Bien observé, docteur. Je présume que ses gènes contiennent en effet la mémoire de l'un des pilotes maures recrutés sur la côte marocaine pour guider les navires de Sa Majesté.

— C'est votre petit-fils d'après ce que m'a dit notre capitão ?

— Par ma fille, Amalia qui m'a donné aussi le bonheur de voir grandir Katia.

— Mon grand-père exagère. J'étais surtout une chipie qui ne lui laissait pas de répit. J'ai gribouillé ses livres de médecine avant de comprendre qu'ils seraient mes compagnons de route.

— Et tu es là pour redonner de la vie à cette roça vieillissante.

— Je ne sais pas si je pourrai rester ou si j'irai me spécialiser à mon tour dans les maladies tropicales.

— C'est ton destin que tu dois suivre et s'il te conduit ailleurs, il ne m'appartiendra pas de te le reprocher.

— Pour le moment nous sommes ensemble et je dois retrouver José car sans honorer son esprit, Madalena dit qu'il est impossible de libérer son âme.

— Ce sont des croyances populaires, Katia, et tu sais bien que la jungle ne rendra pas José.

— Elle compte sur moi, grand-père.

— Et je ne peux lutter contre ta volonté mais sache que pas un homme n'osera t'accompagner.

Katia plissa les yeux dont la couleur sembla un instant changer. Cécile voyait en elle une louve prête à tout risquer pour sa meute. Le défi qu'elle lançait à la peur montrait son désir de se battre jusqu'au bout pour ceux qu'elle aimait, quitte à tout perdre, y compris la vie. Santos céda le premier et baissa les yeux. Une force indomptable possédait la jeune femme. Cécile ressentait comme elle le désir de ne pas laisser la lâcheté l'envahir.

- Votre grand-père n'a pas tort, Katia, le combat ne peut être mené en solitaire tant il comporte de dangers. Le commandant a été brûlé par des radiations naturelles d'une puissance inconnue jusque-là et... José s'est sans doute dissout dans le végétal avant de rejoindre l'esprit de ses ancêtres.
- Je sais tout cela, Cécile, et, si personne n'ose franchir le col qui conduit dans cette région interdite, je le ferai seule... quoi qu'il m'en coûte.

Rémission

Capa boucla son sac. À peine commencée, et alors qu'il s'apprêtait à monter sur le Vercors pour une semaine de randonnée hivernale, sa permission avortait. Dans quelques heures, il s'envolerait pour une mission qui demandait un interprète maîtrisant parfaitement le portugais, ce qui n'était pas si fréquent dans les commandos. Élevé par sa grand-mère maternelle, Capa lui devait de belles vacances en Algarve. Être commando Marine n'était pas sa vocation première. Ce fut d'abord une passion pour les philosophies d'Extrême-Orient qui le poussa à les étudier durant trois ans en Chine et au Tibet. Imprégné d'un syncrétisme tenant du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme, il s'était résigné à rentrer en Provence afin d'aider Isabel, sa mère, désespérée par la mort de son mari lors d'un carambolage sur l'autoroute entre Marseille et Aubagne.

Après une année de purgatoire dans un restaurant des Embiez, l'aventure revint pour Capa comme un boomerang. Saint-Ex, un de ses camarades de lycée, choisit de se marier dans la chapelle Notre-Dame de la Pépiole. L'édifice roman possédait-il un réel pouvoir sur le choix d'une vie ? Sans doute puisque Capa, qui croyait en Dieu sans se revendiquer d'une quelconque religion s'était intéressé à l'homélie du prêtre. Écoutant pour une fois attentivement ce que l'aumônier de Marine disait de la vie professionnelle de son ami, il découvrit que le garçon timide du fond de la classe rentrait d'une mission à haut risque en Afghanistan. Jamais Capa n'aurait pensé qu'il pût entrer dans les fusiliers marins, s'y distinguer par sa force de caractère et son endurance et réussir brillamment à décrocher le fameux béret vert des commandos Marine. En sortant de la messe, la décision de Capa fut de le rejoindre et aujourd'hui il ne le regrettait pas.

Conscient de ce que son engagement impliquait, il ne tuait qu'en connaissance de cause, avec discernement, pour protéger et sauver d'autres vies. Cette fois encore, il le ferait si nécessaire. Spécialiste des reconnaissances au sein de la section D du commando Hubert, il combattait dans l'ombre au contact de l'ennemi, ne devant sa vie qu'à la capacité de son groupe à se fondre dans le milieu ambiant et à l'esprit de corps de ses camarades de combat.

Il enfourcha sa moto, une bonne routière de 800 cm³ avec laquelle il aimait parcourir la France. Avant de prendre la route pour Saint-Mandrier, il devait impérativement retrouver sa mère, qui endossait depuis des semaines le gilet jaune de la contestation au péage de Bandol.

Il avait plu le matin et la route brillait sous la lueur du soleil filtrant à travers la fine pellicule de nuages. Bien équipé, discret, Capa ne ressentait aucune nécessité de frimer pour vivre. Il connaissait trop les dangers de son métier pour prendre des risques inutiles dans la vie quotidienne. Rester en vie lui permettait aussi de veiller sur ceux qu'il aimait.

Lorsqu'il arriva en vue du péage, il comprit que la confusion devait régner en remontant le long serpent de voitures jusqu'à un important contingent de gendarmes mobiles qui bloquait la circulation. La situation semblait tendue et Capa traversa le « no man's land » sous les regards des deux camps opposés. Isabel le serra dans ses bras.

— C'est bien que tu sois là. Je croyais que tu partais pour le Vercors ?

— Non, je n'irai pas sur le plateau et je ne vais pas pouvoir rester longtemps.

Il accepta un verre de jus de fruits et avala difficilement, conscient de ce qu'allait ressentir Isabel.

— Je repars en mission.

— Déjà !? Ils ne vont donc pas te laisser le temps de te reposer. Et où vas-tu donc risquer ta vie ?

— Je ne sais pas. J'ai bien une petite idée puisque je suis le seul de chez Hubert à parler couramment le portugais des rues.

— Ce qui veut dire ?

— Une ancienne colonie portugaise, peut-être dans le golfe de Guinée. Les prises d'otages s'y exercent en permanence, tous les trafics s'y croisent et la situation y est explosive.

— Sois prudent ! Je ne voudrais pas te perdre.

— Je ferai équipe avec Saint-Ex et je reste dans mon cœur de métier qui est de reconnaître, d'observer et de transmettre à la section de combat.

— Tu dis cela pour me rassurer. Tu vois, avant que tu ne reviennes en France, je me morfondais dans mon appartement et la vie me semblait devoir se terminer sans but ; sauf que tu as choisi de servir notre pays et je désespère toujours de devenir grand-mère. Quand prendras-tu une jolie petite femme ?

— J’y pense sérieusement. Ce n’est qu’une question de mois.

Isabel se mit à pleurer de joie et le serra dans ses bras.

— Tu ne peux pas savoir le bonheur que tu viens de me faire.

— Et grand-père, comment va-t-il ?

— Sa mémoire s’efface toujours plus vite et à présent il refuse de se nourrir. Ce n’est qu’une question de semaines. Va le voir et donne-lui quelques minutes de ta vie ; même s’il ne te reconnaît pas, il est possible que ta voix lui rappelle de beaux moments ; qui sait ce qui se passe à présent dans son cerveau,

— D’accord. J’y passe en partant.

Lorsqu’il quitta le péage, Capa prit la route de l’EHPAD où son grand-père terminait ses jours dans le brouillard de sa mémoire. Il se remémora les vacances passées avec lui au Portugal, les longues soirées à rire en mangeant des sardines grillées sur le seuil de la petite maison de pêcheur tournée vers l’Atlantique. Dans sa chambrette, tapissée de photographies rappelant toute une vie de soudeur aux chantiers navals de La Ciotat, le vieil homme se recroquevillait dans un fauteuil, le regard fixé sur les arbres agités par le vent d’autan. Capa s’assit près de lui.

— Papy, je pars en opération et je ne reviendrai peut-être pas assez vite pour t’accompagner dans tes derniers jours. Je sais que tu ne comprends plus ce que nous pouvons dire en bien ou en mal. Ton univers, c’est peut-être celui de notre refuge de Sagres, là où tu disais que Henry le navigateur, avait réuni les meilleurs géographes, pilotes et érudits de la mer ; là où Christophe Colomb s’était formé et informé sur les routes conduisant à cette côte lointaine et nouvelle avant de se vendre aux Espagnols. Tu te souviens de ces longues nuits à regarder ensemble les étoiles filantes, de ces chants des îles du Cap-Vert que nous écoutions, et de cette incroyable histoire d’une poignée de marins d’Afrique du Nord perdus dans une île oubliée ?

— Je me souviens de tout cela, mon garçon.

La voix enrouée de son grand-père fit sursauter le jeune homme.

— Tu te souviens ? Et tu me reconnais ?

— Il y a dans ma mémoire des ombres et des lumières qui me traversent. Une petite fenêtre vient de s’ouvrir. Je souffre de la maladie d’Alzheimer et dans un instant je retournerai m’enfermer dans mon autre monde. Ne gaspillons pas cette éclaircie. Prends ma boîte à tabac et fouille-la. Tu

trouveras au fond une toute petite amulette de verre. Emporte là avec toi là où tu vas aller demain.

Le grand-père ne fumait plus depuis des mois et pourtant sa boîte à tabac restait le dernier objet de toute sa vie. Capa en caressa le couvercle d'argent ciselé. L'odeur de tabac raviva ses souvenirs d'enfance. Lorsqu'il trouva l'objet, il remarqua que l'amulette en pâte de verre représentait un beau visage barbu, bouclé, teinté de bleu et qu'un anneau devait permettre de porter en collier.

— Je ne t'ai pas dit où je vais, Papy.

— Parce que tu n'en sais rien alors que moi lorsque je vole, je te vois fouler le sol de l'île d'où provient ce visage de verre coloré.

— Cette amulette vient de l'île de ces marins perdus ?

— Oui. C'est tout ce qu'il reste du seul homme revenu après des années d'errance. C'est le secret de ma vie. Je te le transmets avant de repartir me noyer dans la brume de mon âme. Elle te protégera. Et moi je n'en ai plus besoin. Ta mère attend que tu donnes à ton tour la vie. Va maintenant, mon petit soldat de l'ombre, car je sens que la fenêtre se referme. Emporte aussi cette tabatière... Le vieil homme s'agenouilla et se mit à prier : « Mon Dieu, merci de m'avoir donné de vivre ce beau moment et vous Marie, faites-moi entrer à présent dans l'antichambre du Paradis de notre Père... »

Capa embrassa son grand-père dont les yeux ne disaient déjà plus rien. La pluie se mêla à ses larmes lorsqu'il quitta l'EHPAD et jamais il ne roula si lentement vers Saint-Mandrier où son commandant l'attendait. L'amulette reposait dans le fond de la tabatière et les propos de son grand-père résonnaient encore. Que voulait-il dire ? Les délires d'une fin de vie se mêlaient à la réalité. Capa savait qu'il ne le reverrait pas vivant et il se promit de trouver l'amour de sa vie... s'il existait vraiment.

Le collier de perles chinois

La torpeur du début d'après-midi plongeait les occupants de la roça dans le sommeil. Yin venait de faire l'amour avec Ismaël alors que Fernando ronflait dans la chambre d'à côté et elle hésitait à rester allongée sous la moustiquaire. Elle n'aimait pas ces hommes, l'un brutal et sanguinaire, prêt à tout pour sa mouvance islamique, et l'autre prêt à tout pour gagner de quoi assurer son standing d'artiste new-yorkais. Obéissant aux ordres de sa hiérarchie, Yin servait son pays avec zèle, au mépris de sa liberté. Parmi ses formations, celle concernant la science érotique tenait une grande place et son jeune et beau corps musclé savait attirer les hommes. Officier du MSS⁶⁰, son rôle consistait à surveiller les activités liées au trafic d'armes et de munitions destinées aux Groupes Armés Terroristes agissant dans cette zone de l'Afrique et susceptibles d'appuyer à terme une prise de contrôle des états possédant de riches ressources naturelles indispensables à l'industrie de son pays.

Yin comprenait l'intérêt de son travail pour les autorités chinoises. L'énergie, les matières premières et les denrées alimentaires s'épuisaient face au pillage systématique de la terre au service d'une population en croissance rapide. Dans les décennies à venir, le contrôle de l'approvisionnement serait crucial et il importait d'avoir anticipé cette paupérisation des ressources terrestres. Prendre discrètement le contrôle des pays producteurs en utilisant des réseaux corrompus existants s'avérait une stratégie efficace. Parallèlement à cette pénétration profonde, des millions de ses concitoyens créaient des commerces et formaient de puissantes communautés d'expatriés rapportant des myriades d'informations et colonisant de manière rampante et tentaculaire les pays hôtes, assez innocents pour n'en voir que le bon côté immédiat. Leur présence, leur intégration et leur sens patriotique paieraient lorsque le moment serait venu de contrôler directement des pays inattentifs.

Pour le moment, Yin favorisait les trafics illicites de Fernando et Ismaël, tout en protégeant les flottilles de chalutiers engagées dans la pêche intensive des ressources halieutiques de ce golfe au profit de la Chine. La concurrence des Russes et la guerre économique avec les États-Unis formaient encore les principaux obstacles à cette politique, sans toutefois la

menacer suffisamment pour la rendre inopérante. Un jour viendrait aussi où son pays serait assez puissant pour les éliminer.

La jeune femme pensa à ses parents restés à Canton, à leur opposition lorsqu'elle commença ses études pour entrer dans les services de sécurité extérieurs. Petits commerçants de maigres denrées alimentaires attachés au quartier où ils avaient grandi, le monde extérieur à la Chine leur faisait peur et le parti communiste peut-être plus encore. Pour elle, la vieille cité avait représenté l'immobilisme. Elle rêvait de conquêtes, d'aventure, d'amour aussi et, si les deux premiers points l'exaltaient, sa vie sentimentale n'existait toujours pas. Son corps s'usait lentement sans que son cœur s'exalte. Comment dans ces conditions songer à fonder une famille ? L'amertume s'insinuait sournoisement en elle et la jeune femme, refoulant ses larmes et rassemblant toute sa volonté, se leva pour rédiger son rapport hebdomadaire à son supérieur de l'ambassade de Chine à São Tomé.

Malgré une rapide remise en ordre et l'installation d'un minimum de confort, la roça antédiluvienne suintait d'humidité et constituait un maigre rempart contre la jungle envahissante. Yin écrasa sur sa joue un moustique indésirable, se faufila jusqu'à la salle de bain, s'y enferma et, récupérant son matériel de communication, tapa fébrilement sur le clavier de l'ordinateur connecté au satellite militaire de son pays, en orbite stationnaire au-dessus du golfe. Au moment d'envoyer le rapport, un message attira son attention : « Le navire *Mistral*, porte-hélicoptères amphibie de la Marine française mouille dans la baie de Santo Antonio. Nos informations font état d'une escale humanitaire tant médicale que scolaire. Un hélicoptère s'est aussi posé à l'aérodrome de Santo Antonio où il a déposé un officier venant de Libreville et l'ambassadeur de France au Gabon est actuellement reçu par le Président de São Tomé. »

Yin accusa réception. Les Français s'intéresseraient-ils de près aux ressources pétrolières du pays ? Quoi qu'il en soit, il faudrait tenir compte de leur présence et inciter Ismaël à agir avec plus de discrétion afin de ne pas attirer leur attention. Mais comment l'avertir alors qu'elle n'était qu'une amante innocente ?

Le jeune djihadiste s'était laissé séduire sans peine et lui racontait par le détail les faits importants de ses journées et de ses nuits passées, le plus souvent en mer ou au Nigéria afin de gérer les trafics qui faisaient sa fortune. L'islamiste se servait du refuge de Fernando et de ses relations avec

les Russes. Un jour, elle suivrait le sculpteur à Manhattan afin de jeter ses filets dans les eaux de l'Hudson et de pénétrer dans les milieux branchés des bourgeois américains. La pluie avait cessé et Yin enfila une veste de treillis afin de se rendre au bord du fleuve. Il faisait doux, presque trop, et derrière elle, la jungle recelait bien des mystères insondables. Lorsqu'elle se pencha sur l'eau boueuse, elle ne vit rien que des petits tourbillons qui lui firent penser à un animal monstrueux se déplaçant lentement sous la surface... Un feulement la fit frissonner. Elle avait lu qu'il n'existait pas de grands fauves sur l'île et pourtant elle prit peur. Fernando disait que ce lieu portait le nom d'Inferno et que s'en éloigner exposait à un danger redoutable. Elle rentra précipitamment, se doucha et alla s'allonger près de Fernando, éveillant subrepticement ses désirs d'une main experte. Au moins prendre du bon temps et oublier cette jungle épaisse au sein de laquelle glissaient dans la nuit les redoutables cobras noirs.

OceanofPDF.com

La roça oubliée

Le repas, composé de riz et de poissons arrosés d'une sauce fruitée et épicée, se déroula dans une atmosphère conviviale et détendue. Santos usait habilement du français, mêlant ses souvenirs d'enfance à des réflexions sur le racisme et l'antisémitisme. Son statut et sa profonde immersion dans le tissu social de l'île, avec ses multiples ethnies se fondant sans heurts en une population « bon enfant », lui donnaient cette vision paisible d'un vivre ensemble que les édiles des villes françaises ne pouvaient imaginer, tant le langage politiquement correct faussait les rapports entre communautés. Cécile appréciait ses paroles directes et sans les mielleuses complaisances qu'elle entendait trop souvent. Santos aimait l'humanité sans discrimination :

- Personne sur Príncipe n'utilise son origine ethnique pour prêter à une critique un caractère raciste. Ici, qu'il soit blanc, métis ou noir, un chat est un chat et un imbécile ou un voyou ne peut se réfugier derrière sa couleur de peau...
- C'est différent en France, Monsieur le Gouverneur, et sans doute du fait d'un passé historique colonial mal effacé.
- Le colonialisme est le passé. Le présent ne doit pas revenir sans cesse sur les erreurs de celui-ci sans quoi il faut remonter jusqu'à la nuit des temps afin de racheter toutes les fautes de toutes les civilisations. Vous imaginez la cacophonie d'une telle repentance ? Qui aurait tort et qui aurait raison depuis que Caïn a tué Abel ?
- Vous ne connaissez pas du tout ce type de traumatisme ? Pourtant et avec tout le respect que je vous dois, São Tomé et Príncipe a souffert du colonialisme portugais.
- C'est sans doute une question de mentalité, capitão, pas un habitant de nos îles ne songerait à ériger l'aigreur, la violence et la haine en mode de vie.

Christophe paraissait à son aise. Lui, qui aimait une Djiboutienne, refusait aussi toute discrimination.

- C'est une belle leçon, docteur, sans doute à l'égal de la philosophie antique du *carpe diem*, une notion que la plupart de nos philosophes

actuels jugent désuète au nom de l'engagement politique et même conflictuel hors de nos frontières.

— Vous voulez dire le droit d'ingérence ?

— Oui.

— À vous entendre, cher confrère, je crois comprendre que certains de vos intellectuels, philosophes, journalistes et politiciens ont trop usé d'une sorte de sentimentalisme mêlé d'intérêts économiques et de visées électoralistes à court terme.

— Et ne croyez-vous pas que ceux qui aujourd'hui s'intéressent à vos réserves probables de pétrole ne vont pas utiliser les différences ethniques pour diviser votre peuple et prendre le contrôle de votre économie ?

— C'est une possibilité que nous surveillons avec attention car la manne engendrée par le pétrole ne peut hélas manquer de susciter la convoitise et raviver le vieux système des gouvernements fantoches si largement présents sur le continent africain.

Cécile retrouvait le bonheur d'écouter ces mots sans complaisance. Christophe connaissait le devoir de réserve d'un militaire sans songer une seconde à l'appliquer. Visiblement, pour lui, l'essentiel consistait à rester vrai. Pourtant, le débat devenait trop politique à son goût. Elle recentra la discussion :

— Les pirates viendraient ainsi en éclaireurs de ce chaos... renforceraient peu à peu leur pouvoir et prépareraient un conflit entre vos communautés pour mieux en profiter.

— C'est hélas très possible, capitão. Et vous, commandant, comment envisagez-vous votre mission qui est de nous débarrasser de ce poison ?

— Nous ne sommes que dans la phase de renseignement. Malgré ce que nous savons de la difficulté à aborder la côte sud-ouest, pensez-vous qu'il existe un lieu d'où les pirates pourraient opérer ?

— Le seul endroit serait la crique abritée des vents dominants où s'était installée la colonie avortée en 1501.

— Et qui se trouverait ?

— Quelque part sur la côte sud-ouest.

— Vous ne savez pas où ?

— Non. Les premiers colons à s'y être aventurés ont été absorbés par l'humidité et décimés par les moustiques. Il y aurait à proximité de celle-ci un petit fleuve qui se jetterait dans la mer et dont les eaux douces

auraient au départ permis de fonder un hameau. Ce détail vous permettra sans doute d'en retrouver le lieu car je présume que vous pouvez accéder à des vues satellitaires précises.

- Tout à fait.
- Vous savez, commandant, mon fils Fernando avait exploré cette côte en zodiac sans parvenir à l'aborder. Il pestait contre les pêcheurs angolares gardant jalousement le secret sur un lieu mythique dans l'imaginaire de l'île.
- Quel lieu secret ?
- La vallée interdite dont nous avons parlé tout à l'heure.
- Il est probable que le commandant Robert cherchait aussi à en percer le mystère.
- Oui. Comme mon fils, il aimait l'aventure.
- Votre fils vit toujours avec vous ?
- Non, et il réside probablement encore à New York, où il crée des sculptures inspirées de la nature la plus sauvage.
- C'est très à la mode et un must pour les artistes contemporains.
- Le paradoxe réside dans le fait que le marché occidental de l'art le dégoûtait. Lorsqu'il avait une trentaine d'années, il était même parti pour l'URSS où, disait-il, l'art était au service des travailleurs, ce qui correspondait aux orientations marxistes de notre gouvernement. Il a très vite effectué un virage à 180°.
- Je suppose que la chute du bloc communiste a sonné le glas de ses espérances.
- Il n'aura vu que trois ans de ce système et vécu sa liquéfaction sans toutefois renier ses idées révolutionnaires. Son comportement me semblait alors incompatible avec l'esprit de ce pays et nous nous sommes vigoureusement opposés. La révolution est un mythe plus qu'une réalité et comporte plus de tragédies que de bonheur.
- Pourrait-il y avoir un lien entre ces pirates et une idéologie révolutionnaire ?
- Une révolution armée ici ? Impossible, il n'y a que sur le continent que l'on trouve assez de fous pour croire à ces chimères.
- Le Nigéria n'est pas si loin et a une longue pratique des attaques et trafics en tous genres. Peut-être cherchent-ils à déplacer leur centre de gravité pour une raison que nous ignorons ?
- Si c'est le cas, il est urgent de nous attaquer aux prémices du mal avant

que celui-ci ne s'étende à l'ensemble de la population de nos îles et dégrade le « leve leve » qui fait notre douceur de vivre.

Le soleil jouait avec les nuages et une alternance d'ombre et de lumière rythmait les propos des convives comme autant d'espoir ou d'impuissance à gérer la situation. L'atmosphère évoquait la fin d'un monde au parfum d'Indochine recopié sur une île perdue à l'autre extrémité de la terre.

Le café dégageait un arôme incomparable, plus subtil que le meilleur des expressos italiens. Le silence gustatif plongeait Cécile dans ses réflexions. Le commandant Robert devait bien noter ses découvertes quelque part. Bien sûr, les experts de la police scientifique s'étaient immédiatement penchés sur ses ordinateurs et ses moyens de stockage. Cela, il avait dû le prédire et, en vieux routier des services secrets, trouver un autre moyen de les conserver. Une source radioactive puissante expliquait autant que les moustiques que les premiers conquérants de cette île vierge aient été décimés. Elle avait hâte de trouver ce document où elle imaginait découvrir autant de secrets que des banalités sans intérêt... Matthieu posa sa tasse.

— Divin ! C'est ce qui me vient à l'esprit après la dégustation de ce cru.

— Merci, commandant. Il est élevé et torréfié dans ma plantation et je me ferai une joie de vous en offrir assez pour inspirer flatter les papilles de vos marins lors de cette mission.

Traces

Gabriel venait de recevoir une série de photographies aériennes prises en 1947 par l'armée portugaise et un portulan sur lequel un point indiquait un village du nom de Porta do Inferno à l'embouchure du fleuve. Ainsi, les conquistadores considéraient que la jungle représentait l'enfer. Il passa beaucoup de temps à étudier les photographies sur lesquelles rien n'apparaissait de ce village. Seule exception à cette végétation envahissante : une petite zone adossée à la montagne, bien loin de la côte, tout en étant au début du fleuve dont la dépression apparaissait. Il y avait eu quelque chose, bien que ce soit trop loin de la mer pour abriter la base marine d'un GAT. Le seul moyen d'en être sûr serait de remonter le fleuve comme dans le film d'Herzog : « Aguirre ou la colère de Dieu », cette hallucinante tragédie vécue par un groupe de conquistadores que la jungle et que les eaux engloutissaient irrémédiablement. Gabriel se rendit à la salle de sport et prit plaisir à effectuer de longues séries de pompes avant de ramer tout en imaginant son embarcation peinant face au courant intrépide... Il se souvenait du visage ravagé de l'acteur coiffé d'un casque espagnol, de sa cuirasse trempée, rouillant peu à peu. L'aventure de cet homme se perdant dans les méandres d'un fleuve conduisant à l'Eldorado imaginé déjà comme une future légende, ses mangroves pleines de pièges, les eaux boueuses cachant des dangers redoutables. Comment s'appelait-il déjà ?... Klaus Kinski, oui ! Grandiose dans son rôle enfiévré, se dégradant lentement et entraînant ses compagnons d'infortune dans l'abîme de sa folie. La fièvre de l'or et la recherche de cette cité dont le nom se transmettait de bouche à oreille. Comme la jungle de cette partie de l'île devait ressembler à sa sœur d'outre-Atlantique !... Les deux continents s'étaient un jour séparés, taillés par la violence de ces terres encore neuves qui rêvaient elles aussi de conquêtes... Il se promet de revoir le film à son retour à Toulon. Les muscles rassasiés d'efforts, la sueur inondant son corps, il prit une douche froide et se sentit en harmonie : un esprit sain dans un corps sain.

Il était 17 heures lorsque le réseau de communication indiqua le retour de l'embarcation du commandant. Gabriel se rendit au radier avec le second afin de l'accueillir.

- Le toubib est resté à terre, commandant ?
- Il visite le dispensaire afin de cibler les besoins en matériel et médicaments. Agnès et son équipe le rejoindront et, lorsqu'ils seront sur le quai, nous enverrons une embarcation les récupérer.
- Du grain à moudre en ce qui concerne les pirates, capitaine ?

Cécile quitta son gilet de sauvetage avant de répondre.

- Beaucoup d'impossibles prononcés. Je soupçonne pourtant que parmi les criques évoquées par le gouverneur il en existe au moins une où des pirates ont pu s'installer. Lui-même ne dit pas nécessairement toute la vérité car son fils les aurait explorées.
- Tu attires le mystère, Cécile. Celui qui t'épousera ne va pas s'ennuyer.
- Ce n'est pas à l'ordre du jour et je désirerais au moins cinq enfants pour que nos soirées ne soient pas ennuyeuses.
- Des enfants ? Ces pleurnicheurs qui ne font même pas de sport ? Euh... très peu pour moi et... j'ai du nouveau. On en parle au carré, commandant, ou nous le faisons après le briefing quotidien ?
- Des vues à projeter ?
- Des photos anciennes et un portulan qu'il sera intéressant d'analyser ensemble.
- Alors, ce sera à l'issue du briefing quotidien de 18 heures. Nous dînerons à 20 heures puis nous nous retrouverons au Co lorsque tu auras la réception des images satellitaires.

Cécile intervint.

- Qui, je l'espère nous donneront aussi des nouvelles de nos « amis » chinois et du *Cabral*.
- Vous avez raison d'insister pour le *Cabral*. C'est aussi un objectif, capitaine.
- Pour autant, il se pourrait tout simplement que son armateur l'ait d'abord envoyé ravitailler les flottilles de pêche et qu'il empoche l'argent de l'assurance à la place des pirates.
- Ce n'est pas vraiment à exclure, même si c'est un peu machiavélique.
- Nous verrons lorsque nous l'aurons repéré. Dans l'immédiat je souhaiterais pouvoir me reposer un peu et rédiger un premier rapport.
- Faites, capitaine, et si vous n'êtes pas présente au briefing quotidien ce ne sera pas un crime puisque nous sommes en escale. Retrouvons-nous au carré à 19 heures.

Cécile ne se le fit pas répéter.

Elle fit un mail à l'ambassade de Libreville et à la DRM reprenant point par point le parcours supposé du commandant. Il parlait de la roça Porto Real pour ses explorations et Katia n'ignorait rien de ses recherches. Même en l'absence de précision, son intuition lui disait que c'est quelque part le long du fleuve et non loin du rivage que se trouvaient les pirates. Les photos et le portulan révèleraient peut-être enfin quelque chose ?

OceanofPDF.com

Objectif

Dans son bureau de Saint-Mandrier, dominant la grande bleue dont les tons prenaient leurs quartiers d'hiver, Stéphane, capitaine de vaisseau et commandant du commando Hubert, relisait la demande du COS. Deux types d'assauts pouvaient avoir lieu simultanément : l'un en reprise de contrôle d'un tanker piraté, l'autre à terre sur la côte sud-ouest de Príncipe. Deux groupes de combat autonomes de dix hommes seraient dégagés de la TF Sabre basée à Ouagadougou ; leur mission : prendre d'assaut et d'éliminer une base opérationnelle d'un Groupe Armé Terroriste commettant des actes de piraterie depuis Príncipe.

Les îles de São Tomé et de Príncipe ne lui étaient pas inconnues. Lors d'une mission Corymbe, la frégate à bord de laquelle il exerçait la fonction de second avait mouillé dans la baie de la capitale de ce petit pays, en marge des turbulences de l'Afrique continentale, sans se préoccuper d'autre chose que de la vie paisible de ses habitants. Qu'il existe un point d'ancrage d'un GAT aussi loin des plates-formes pétrolières et du trafic intense du fond du golfe semblait impossible. Pourquoi s'installer là ? Il consulta la carte détaillée de Príncipe qui accompagnait le long message de l'amiral. Le sud-ouest paraissait une bonne option, loin de toute habitation et dans un secteur impénétrable tant par la terre que par la mer. Si des petits malins s'y étaient installés, ils ne pouvaient ignorer les dangers de cette côte protégée par des brisants. Sans doute existait-il quelques passes dans cette ligne de défense. Pour le savoir et confirmer les premières hypothèses du *Mistral* et du COS, il était chargé de former un groupe de renseignement et de reconnaissance.

Le commando Hubert, baptisé « cousin Hub » par les autres commandos de la Marine, était un des experts de ce genre de mission. Pour autant, il s'agissait d'assurer l'étape la plus exigeante en termes de temps et de tension : précéder les groupes d'assaut ; récolter et transmettre un maximum de renseignements sur la configuration des lieux, le nombre d'hommes à neutraliser et les habitudes prises en matière de déplacements, armement, communications, trafics et gardes... La tâche ne le rebutait pas et il savait pouvoir compter sur un chef de groupe particulièrement sensible à l'action dans une région où le portugais restait la langue principale. Parallèlement à

ce travail de terrain, deux aéronefs : un Falcon 50 M et un ATL2 de la 24F recherchaient les traces du tanker ; et une première analyse des émissions hertziennes issue de cette côte déserte confirmait la présence d'une zone active aux abords d'un petit fleuve s'enfonçant dans la jungle. Celle d'un radar de navigation s'avérait plus mystérieuse. Cette base, sans se dévoiler outre mesure, leur donnait sa position. La *Cabral* mouillait-il camouflé par les palétuviers de la mangrove ? Rien n'était moins sûr car ses caractéristiques ne lui permettaient pas de se glisser facilement dans un fleuve de cette nature : 79 mètres de long, 15 de large, avec un tirant d'eau de 6 mètres et un tirant d'air de 15, cela nécessitait la création d'un bassin suffisamment vaste pour également lui permettre un évitage. Il devait s'agir d'un radar de surveillance côtière propre à rassurer les pirates en leur permettant de découvrir facilement une intrusion.

Les informations semblaient cependant plutôt maigres et l'armateur refusait de coopérer avec les autorités. Comment savoir si le navire se trouvait sous le contrôle d'hommes armés. L'assurance du tanker donnait cependant des précisions qui rendaient compréhensible l'attitude de l'armement puisqu'une demande de rançon venait de lui parvenir : 1 million de dollars pour rendre la liberté à l'équipage et laisser le tanker poursuivre ses activités. Faute de quoi, il serait incendié et la pollution de la zone serait majeure. L'assurance souhaitait payer afin que le navire ne lui coûte pas beaucoup plus cher que la rançon exigée.

Les autres données vérifiées et fiables concernaient une attaque d'un pêcheur près des îles Tinhosas, minuscule territoire déclaré comme zone protégée pour la faune et la flore par la communauté internationale. Il était probable que le *Cabral* naviguait dans ces parages et que les pirates pouvaient aussi opérer depuis un bateau mère. Il fallait donc mettre en place une force capable de réagir rapidement lorsque des éléments viendraient ou non étayer cette possibilité tout comme prévoir une reprise de vive force du *Cabral*. Bref il y avait du pain sur la planche si Paris maintenait son offre d'éradiquer un début de gangrène inoculée par une organisation fantôme dans ce petit territoire oublié au sein de la cacophonie du concert des nations.

Il sourit lorsque sept coups volontaires résonnèrent sur sa porte. Le premier maître et lui se connaissaient depuis plusieurs années et Stéphane appréciait ses capacités d'analyse et de combat.

Il aimait ses hommes, leur caractère fort et leur langage direct, leur prudence avant toute action et cette volonté farouche de défendre leur pays, forgée lors de leur formation et affûtée dans les Opérations Extérieures. Leurs valeurs en faisaient des combattants mesurés, responsables et sachant parfaitement discerner les points faibles de l'adversaire. L'habitude des combats n'en faisait pas des brutes aveugles et sanguinaires. Le respect de l'ennemi et leur connaissance de ses capacités réelles s'avéraient primordiales. Capa salua son commandant. Avec son teint buriné, son visage marqué, sa barbe et ses cheveux trop longs, grâce auxquels il se fondait parmi les civils, le premier maître ressemblait vraiment à un conquistador. Redoutable tireur et un des meilleurs combattants au corps à corps de sa promotion ; nageur expérimenté d'une endurance remarquable, il s'avérait également un chef apprécié, estimé de ses camarades. Ses galons des commandos avaient un véritable sens.

— Bonjour Capa, je suis désolé d'avoir dû interrompre ta permission de Noël. Le COS nous confie une mission pour laquelle nous avons besoin de ton expertise. Tu es le seul à parler couramment le portugais ; une langue nécessaire à cette Opex⁶¹ dans une zone naguère colonisée par Lisbonne et où croisent des flottilles de chalutiers chinois, russes et européens. Ta maîtrise sera primordiale lors d'un assaut éventuel.

Celui-ci sourit à cette entrée en matière de son pacha.

— Je comprends parfaitement, commandant.

— Ton groupe part rejoindre le *Mistral* qui mouille en baie de Santo Antonio, la ville principale de l'île de Príncipe ; ce sera le théâtre probable de cette opération avec la reprise de contrôle d'un navire à proximité de ses côtes.

Capa approuva de la tête. Ainsi, le grand-père avait vu juste. Une île oubliée de l'ancien empire portugais l'attendait.

— São Tomé et Príncipe, c'est un tout petit pays pauvre, commandant. Pourquoi nous mêler de cette affaire alors que la plupart des pays de la zone nous regardent encore comme des néocolonialistes ?

— Tu poses une bonne question, Capa. Le CEMA⁶² dit que Paris n'aurait pas lancé une Opex de son propre chef. Son président a officiellement demandé l'aide de la France pour éradiquer ce début de piraterie et cherche à récupérer un tanker qui devait le ravitailler, peut-être aux mains des mêmes pirates.

- Tu sembles douter, commandant.
- Il y a fort à parier que le tanker sera libéré et la seule certitude c'est qu'un pêcheur s'est fait canarder près d'un groupe d'îlots inhabités nommés Tinhosas.
- Nous sommes donc officiellement en mission pour eux ?
- Oui. C'est tout ce qu'il y a de plus légal ; pour autant vous serez sous couvert de l'action humanitaire du *Mistral* afin de ne pas éveiller de soupçons parmi les pirates qui peuvent avoir des informateurs à Santo Antonio.
- Nous serons juste un groupe ?
- Non, deux groupes de nos camarades se préparent chez Sabre. Ce sera à vous d'éclairer le COS sur la réalité de cette base pour le moment invisible.
- Et le tanker ? Nous le gardons tout de même comme objectif ?
- Oui. Le pêcheur l'a sans doute vu au milieu d'une flottille de chalutiers chinois et c'est ce qui lui a valu d'être attaqué. Sa femme, son fils et son équipier sont morts lors de cette attaque et nous devons éliminer les pirates.
- Tu veux dire que nous ne les lâcherons pas ?
- Tu m'as parfaitement compris. Nous ne devons pas laisser de pousse susceptible de germer à nouveau. Prisonniers ou tués, il nous les faut tous.
- J'imagine. Les camarades de Sabre nous rejoignent là-bas ?
- Exact, ils vont rallier à bord d'un Caracal de Ouagadougou et se poseront sur le pont du *Mistral* demain à 14h30 november⁶³.
- Et mon groupe ?
- Configuration raid-kayak. Vous partirez d'Hyères. Décollage à minuit zoulou⁶⁴ et tarpon sur zone à 06 heures zoulou.
- Bien pris. C'est quoi le coucou ?
- Un A400 M du Poitou qui doit atterrir à 16 heures sur la base d'Hyères.
- Qui sera notre commandant opérationnel sur zone ?
- Le lieutenant de vaisseau Cécile de Milly. Elle vient de la DRM. Pour le moment elle est officiellement adjointe à l'attaché militaire de l'ambassade à Libreville.
- Comment est-elle ?
- Une jeune femme de ton âge, aussi à l'aise dans les opérations tordues que dans les salons parisiens.

- Elle est passée par Lorient ? La DGSE ?
- Non. Elle a 34 ans et travaille en électron libre. Son parcours est atypique et sans aucune mesure avec la routine de la Marine. Toujours présente à des moments clés et stratégiques, elle attire les situations les plus étonnantes et les mystères de ce monde. J'ai parcouru son dossier et ses capacités de combat sont performantes. Elle a, pour tout arranger, la baraka et la confiance du président.
- Diable ! Quand tu disais salons parisiens je l'imaginais dansant dans une boîte de nuit et je ne visais pas si haut.
- Elle est la filleule de l'amiral Gabaret, le chef d'état-major du président.
- Ceci explique cela !
- Pas seulement. Je l'ai vue à l'œuvre à Djibouti ; elle a du cran, de la jugeote et un tempérament de feu.
- À t'écouter, j' imagine que tu veux me la placer ?
- Ce ne serait pas un mal pour toi.
- Tu parles comme ma mère qui se languit de me savoir toujours célibataire alors que je n'ai que 35 ans.
- Ça me rassure qu'elle dise comme moi. Alors tu devrais sérieusement y songer. En attendant que tu nous ramènes une jolie fille des îles, prends ce dossier, étudie-le et prépare ta mission qui comporte trois phases : renseignement en vue d'action, reconnaissance à fin d'action et assaut.

En prenant congé de son pacha, Capa imagina le physique de Cécile de Milly. Sans doute une femme qui voulait se sentir à l'égal des hommes. Il ne se voyait pas fréquenter les salons dorés de l'Élysée. Son univers, c'était la mer. Paris resterait toujours pour lui une ville grise et crasseuse. Ses visites de la capitale ne l'avaient pas captivé : le métro lui laissait l'horrible souvenir d'une marée humaine muette, renfermée sur elle-même et n'accordant pas un sourire aux sans-abris qui faisaient la manche ; le troupeau blasé des Parisiens respirait un air vicié, se pensait maître du monde, massacrait les plus beaux sites touristiques et polluait la province de son savoir standardisé.

Après avoir pris connaissance des premiers éléments recueillis par la DRM et fournis par le *Mistral* et les aéros, Capa rejoignit son groupe qui s'affairait déjà à préparer et contrôler le matériel. Un tarpon, c'est une technique qui nécessite un immense savoir-faire et un sang-froid à toute épreuve. Le saut aurait lieu de nuit et à basse altitude afin d'éviter la dispersion.

Les fusiliers marins du *Mistral* devaient, eux aussi, préparer le travail de récupération des commandos. Les Futura du bord attendraient, invisibles à l'œil nu. Sur les casques, les balises infrarouges permettraient aux FUS⁶⁵ de les repérer aisément. Malgré tout, le saut se faisait vers l'inconnu et un grain de sable ne pouvait jamais être exclu. Dans la bulle de 40 nautiques qui entourerait la « drop zone », personne n'avait le droit à l'erreur. Capa se servit un café et passa de l'un à l'autre de ses hommes concentrés sur chaque détail. Lorsqu'il les eut tous salués individuellement d'un mot et d'un sourire, il frappa dans ses mains et prit la parole :

- Les amis, malgré nos tenues de soirée nous ne sortons pas pour un bal masqué. Là où nous allons, il y a un groupe de pirates armés de fusils d'assaut de 5,56. Ces hommes surveillent leur zone de travail avec un radar de navigation et ont probablement une bonne répartition de sentinelles...
- Tu crois qu'ils s'attendent à nous voir débouler ?
- Non. Pour le moment nos petits camarades du *Mistral* sont officiellement et ostensiblement en mission humanitaire sur l'île de Príncipe. Nous serons toujours les invisibles et nous aurons à éclaircir le terrain afin que l'assaut soit impeccable.
- L'assaut c'est pour nous aussi ?
- Oui, avec deux groupes de la TF Sabre qui nous rejoindront à bord du PHA.
- Pourquoi nous, puisque ce sera depuis la terre ?
- Plutôt de la mer vers la terre, Saint-Ex. Mais tu as raison de poser la question. Il y aura probablement un deuxième objectif en mer : un tanker piraté et ça, c'est le cœur de notre job.
- OK. Ils ont des navires, les pirates ?
- D'après le pêcheur agressé, ils disposent d'une embarcation rapide et semi-rigide, peut-être pas aussi performante que nos ECUME mais efficace. Les autres renseignements sont peu nombreux ; des suppositions, des ondes et rien de visible. Nous en reparlerons lors du briefing.
- Le pacha nous a dit « tarpon cette nuit ». C'est loin ?
- Príncipe est la seconde grande île de la république de São Tomé. En gros nous en sommes à 4800 km.
- C130⁶⁶ ?
- A400M.

- Bel oiseau que nous n'avons pas encore tout à fait apprivoisé, Capa.
- Le saut latéral demande encore quelques aménagements mais par la tranche arrière il est opérationnel à 100 %.

Saint-Ex en avait terminé avec son Spy-Ranger⁶⁷ ; efficace en reconnaissance, le drone reviendrait à la verticale du lieu de l'action après le départ des groupes de combat, afin de déterminer si des hommes se terraient en attendant que l'orage soit passé.

En face de lui, Tintin vérifiait une fois de plus ses trois microdrones, des Black Hornet équipés de caméras thermiques et de capteurs sonores. Si nécessaire, ils iraient au plus proche des pirates sans que ceux-ci se doute ni de leur présence ni que ces colibris cachaient chacun en leurs entrailles de quoi les espionner sans se faire repérer.

Il soignait ses petits bijoux et en connaissait tous les caprices. Il leva un instant le nez et fit un petit signe de connivence à Capa.

- C'est quoi le milieu ambiant ?
- La zone incriminée se trouve au sud-ouest de l'île où c'est la jungle avec des pics de lave solidifiée qui pointent vers le ciel, des failles, crevasses et autres joyeusetés.
- De la faune ?
- Rien de méchant. Pas de fauves ni d'araignées monstrueuses. Juste se méfier des cobras noirs et des scolopendres.
- Les serpents je connais. Les abords marins ?
- C'est hérissé de brisants et les points d'accès sont peu nombreux.
- Ta mère, ça va ?
- Elle assure au mieux malgré l'Alzheimer de son père.
- Il en est où ?
- Il part doucement avec des rémissions qui lui font autant de bien que de mal. Lorsqu'il se rend compte de son état il veut mourir plus vite et je ne pense pas le revoir vivant.
- Tu aurais pu rester là et un autre aurait pris la mission.
- Non, Tintin, tu le connais et lui-même n'aimerait pas que je le voie mourir. Tu devais sortir avec ta femme et ce n'est pas mieux pour toi.
- Nous avons eu le temps d'avalier une ventrée de moules aux Sablettes.
- Bonnes ?
- Elles ne valent pas celles du Croisic mais sont acceptables pour la Méditerranée.

- Et Sandra ?
- Elle a eu les résultats du test...

Tintin s'interrompt et revissa un panneau de son drone. Capa insista :

- Et alors, tu l'accouches cette info ?
- Justement, elle est enceinte.
- Bonne nouvelle. C'est une fille ou un garçon ?
- C'est trop tôt pour le dire.
- Bien, si ta femme l'accepte, j'en serai volontiers le parrain.
- Pour moi c'est OK et tu as le temps de le lui demander.
- Bien pris, Tintin.

Veillée d'armes

Cécile et Matthieu profitaient de la soirée dans le carré du commandant. Après la tisane pour les uns et le café pour les autres, chacun était allé rejoindre sa chambre et ils restaient seuls à évoquer les lieux qu'ils connaissaient tous deux, que ce soit Djibouti et le Bab-el-Madeb, Naples et Beyrouth, la Norvège et ses glaciers plongeant dans les fjords... Leurs souvenirs se croisaient et le temps passait ainsi à retrouver des ambiances, des paysages et des villes ayant encore une âme. Gabriel veillait au CO dans l'attente des images satellites que la DRM devait d'abord traiter et analyser. Matthieu posa sa deuxième tasse de café de la soirée.

- J'avoue que je ne connais pas la vallée de Qadisha, pas plus que Bcharré et le musée de Gibran. Mon passage à Beyrouth fut moins mouvementé que le tien, même si je me souviens bien de ton embarquement à bord du *Dixmude* lorsque les commandos ont exfiltré les ressortissants que tu avais regroupés dans un monastère maronite.
- Nous attendions les hélicos qui devaient nous sortir de ce beau monastère de Qozhaya alors que nous étions piégés par les combats qui faisaient rage entre les sunnites de Front-al-Nosra et les chiïtes du Hezbollah, dans la plaine s'étendant entre le mont Liban et la mer.
- Je me souviens de ton oncle Bruno, moine du Mont Saint-Michel, de son homélie lors de la messe qu'il avait concélébrée avec notre aumônier, pour le repos de l'âme du second-maître de chez Jaubert, tué lors de cette opération.
- Mon oncle est rentré très marqué par les retrouvailles chaotiques avec un vieil ami rencontré dans le maquis du Vercors durant la Seconde Guerre mondiale.
- Lorsque nous vous avons reçus au carré, je me souviens de son émotion à l'évocation du destin tragique de ce maquisard devenu moine maronite après avoir été milicien chrétien.
- Cet homme expiait les crimes qu'il avait perpétrés dans les camps palestiniens lorsqu'il combattait pour les Forces libanaises et il vivait dans un ermitage au-dessus du monastère depuis la fin de la guerre civile.
- Toutes les factions de ce conflit ont plongé dans ces horreurs. Lors de la mission d'extraction de ton groupe, le secteur restait sous le contrôle des

Forces libanaises de Samir Gegea.

- Qui n’entendait pas lâcher un pouce de cette vallée sacrée pour la culture chrétienne libanaise. Je ne me souvenais pas de ta présence à bord du *Dixmude*.
- Tu avais d’autres chats à fouetter et j’étais scotché au CO en tant que COMOPS, comme Gabriel aujourd’hui, et à ce titre je suivais les opérations de près. J’espère ne pas connaître les mêmes difficultés ici.
- Les conditions ne sont pas les mêmes.
- Certes. Et en Irlande tu faisais quoi, Cécile ?
- Une enquête discrète au service de la présidence.
- L’Élysée ?
- Oui.
- Communicable ?
- Non. Il ne m’appartient pas de t’en parler, même si je sais que ce serait sans danger d’être divulgué.
- C’est bien, Cécile. Mon grade et le fait que je commande le *Mistral* ne me donnent pas le droit de savoir lorsque cela ne me concerne pas. Le CEMA a raison de te faire confiance.
- C’est la suite logique de mes précédentes missions.

Elle prit un biscuit et le trempa dans son thé. Matthieu ne se le tenait pas pour dit.

- Ce qui m’étonne c’est la promptitude à t’envoyer à Libreville et juste au bon moment alors que Robert n’avait rien détecté d’une organisation terroriste dans le secteur.
- Moi aussi, cela m’étonne. Il semble évident que quelqu’un assure la veille sur ce pays et qu’il se soit interrogé bien à propos sur des informations sans doute fragmentaires qu’il a su réunir et analyser.
- Ce quelqu’un fréquente certainement Jupiter. Je sais que l’amiral Gabaret est ton parrain et que tu es à présent son regard sur une zone au riche potentiel pétrolier et minéral.
- Minéral ?
- L’uranium pourrait bien être important dans le sous-sol de Príncipe.
- D’où l’état de santé du commandant Robert.
- Bien sûr. Je lis les revues de géopolitique tant françaises qu’américaines et russes... Elles ne font qu’évoquer cette possibilité d’un sous-sol riche de ces minéraux.
- Et les publications chinoises ?

— L'Empire du Milieu ne livre pas aussi facilement ses informations et je ne lis que celles qui sont en anglais car je suis ignare en mandarin.

Cécile sentit que les pièces du puzzle l'ayant amenée ici prenaient leur place. Restait à savoir qui menait le jeu. Elle reprenait du thé lorsque Gabriel les bipa. Il était près de minuit et les vues satellitaires venaient enfin de tomber. Ils descendirent immédiatement au CO où Olivier discutait déjà avec lui. La note accompagnant les clichés fournissait une mine d'informations. Olivier la lut à haute voix alors que Gabriel projetait les vues sur l'écran : « Les thermiques indiquent sans conteste la présence de vie. Une zone se distingue par une température élevée à l'embouchure du fleuve, sur sa rive droite à une centaine de mètres de la plage. D'autres points légèrement plus chauds que la température naturelle du sol et dissimulés sous les arbres ne livrent pas d'information précise sur leur nature. Visiblement ils sont en mouvement, comme le montre la différence entre la vue avant, la vue droite verticale et la vue arrière. Il s'agit sans doute d'hommes car les singes de l'île sont de petite taille. Quatre objets d'environ quatre mètres reposent sur la plage ; ce sont des canots de bois dont les moteurs sont encore assez chauds. La végétation est trop dense pour distinguer des traces d'habitations alentour, à part peut-être ces traits un peu trop droits qui trahissent sans doute des toitures. Le point chaud le long du fleuve me suggère un groupe électrogène de forte puissance. Ainsi, l'hypothèse d'une base de pirates se préciserait. La vue n°16 nous montre clairement une large passe au milieu des brisants, passe qui servira sans doute à nos commandos s'ils doivent s'y infiltrer. Les autres traces thermiques sont toutes situées de l'autre côté de la montagne et concernent des villages clairement identifiés. »

Cécile et Matthieu se regardèrent. Elle parla la première :

— L'exposé de Gabriel cet après-midi et les informations que nous avons recueillies chez le gouverneur concordent avec les observations par satellite. Il y a donc un campement présumé à l'emplacement d'une implantation coloniale du 16ème siècle, près de la plage et au bord du fleuve. Les embarcations au repos sur le sable montrent qu'il est peu probable que ce soient juste des pêcheurs. Ce que j'ai remarqué des barques à Santo Antonio c'est qu'elles ne sont que rarement motorisées, plutôt faiblement pour celles qui le sont, alors que là elles le sont toutes fortement.

Gabriel commenta à son tour :

- La position des petits points chauds nous indiquerait que des hommes vivent là et qu'un groupe électrogène les alimente en énergie. Leur problème est certainement de deux ordres : avoir de l'eau potable en quantité suffisante et là je doute que le fleuve soit assez pur ; ensuite il faut produire de l'électricité pour recharger des batteries, s'éclairer, alimenter un frigo, des ordinateurs etc.
- Nous sommes sans doute tous de cet avis.

Matthieu désigna les taches rouges à peine visibles au milieu de la jungle.

- Si nous prenons vraiment ces points comme étant des pirates ou des pêcheurs et compte tenu de la capacité des embarcations, il est possible qu'une douzaine d'autres hommes soient sous l'abri d'une habitation qui nous empêche de les distinguer.
- C'est possible, Matthieu. Nous avons une belle convergence pour affirmer qu'il y a une base possible des pirates en bord de mer. Je pense qu'il y a effectivement du monde dans ces parages, même si, comme tu le dis si bien, il suffit qu'ils soient sous abri pour que nous ne les repérions pas, ajouta Cécile.

Alors qu'ils allaient se coucher, un mail du plateau Afrique attira leur attention. Il s'agissait d'une carte sommaire de l'île avec un itinéraire surligné. D'après le permanent, il s'agissait d'un tracé réalisé par les Américains à partir des données fournies par un GPS de randonnée aux dates de l'exploration de cette zone par le commandant. La superposition de cet itinéraire avec la photographie satellite montrait clairement que celui-ci s'était dirigé jusqu'à quelques centaines de mètres de la plage en longeant probablement le fleuve. La concordance ne laissait aucun doute à Cécile.

- Tout se recoupe, Matthieu, je pense qu'il sera utile de suivre son itinéraire.
- La base des pirates coïnciderait donc bien avec les points chauds observés près de la plage. Seule une reconnaissance de terrain nous permettra de le confirmer.
- D'accord. Ce que je voulais dire c'est que le commandant Robert et son guide se sont apparemment aventurés trop près du camp supposé. Je suppose qu'ils ont été repérés et pris en chasse ou sous le feu de sentinelles... Cela expliquerait que lui seul s'en soit sorti en abandonnant son matériel et encore, quand je dis s'en soit sorti...

— Par la mer, et avec cette vue qui nous indique la passe, nous pourrions aussi utiliser l'EDAR pour les récupérer à l'entrée du fleuve à l'issue de l'assaut ainsi qu'embarquer d'éventuels prisonniers, blessés ou morts.

Un message du COS vint à point nommé appuyer leurs réflexions. Matthieu le décrypta et le commenta : « La reconnaissance par la mer est à privilégier, même si une progression par l'itinéraire du commandant Robert n'est pas non plus à exclure. Si le temps vous le permet, explorez aussi cette hypothèse. »

Cécile approuva :

— Dès que le groupe Hubert sera là, j'étudierai avec son chef le tempo nécessaire à ces deux types de Reco. Cependant, nos commandos sont annoncés avec une configuration « Raid kayak » pour une infiltration par la mer ; plus rapide que de devoir progresser lentement à travers la jungle. Nous vérifierons aussi la passe pour un plageage éventuel.

Gabriel sourit.

— Remarque que moi aussi j'opterais pour la mer, même si j'aime l'ambiance jungle que j'ai connue en Guyane. Plus sérieusement, l'idée de prendre ce camp en tenaille afin d'éviter toute fuite dans la jungle serait logique. Des fuyitifs n'auraient aucun mal à se fondre dans le végétal. Le seul inconvénient c'est qu'un groupe passera difficilement inaperçu en traversant Santo Antonio.

— Ça dépend à quelle heure et ils ne sont peut-être pas obligés de passer dans les zones habitées.

— Comme tu nous l'as judicieusement fait remarquer cet après-midi, Cécile, autour de la roça ce sont des zones plantées de caféiers, de cacaotiers et de poivriers. Se faufiler discrètement à travers ne doit pas être trop difficile.

— Tout à fait, Gabriel. Qu'en penses-tu Matthieu ?

— Demain à l'aube, les cousins Hub seront tarponnés : Nom de code Tortuga. Nous allons manœuvrer afin de permettre à l'EDAR de quitter le bord discrètement pour rallier la drop-zone avec le capitaine d'armes et ses fusiliers marins. Avant cela, il nous manque encore pas mal d'informations et le Patmar⁶⁸ fera cette nuit une reconnaissance thermique, infrarouge ainsi qu'une écoute et une analyse des fréquences enregistrées par le Falcon. Le *Cabral* a aussi été repéré à l'ouest des Tinhosas. Notre pêcheur ne s'était pas trompé, il ravitaille bel et bien les

chalutiers chinois en attendant le paiement de la rançon exigée par les pirates, ce qui n'est pas précisément à l'ordre du jour. Le Caracal appontera avec les deux autres groupes ponctionnés chez Sabre et tout va dépendre ensuite de la qualité de la reconnaissance de terrain, Cécile.

- Le renseignement est mon cœur de métier et j'espère que tous nos renseignements se recouperont pour que la force Sabre puisse agir dans la foulée. A-t-on la composition des commandos ?
- Oui, il y aura bien deux groupes de dix hommes de chez Jaubert⁶⁹. Ils pourront utiliser nos Futura pour la pénétration par la mer et le COS reste aussi en alerte pour la reprise du *Cabral* de vive force, bien que, contrairement à ce que vient de dire Matthieu, il soit probable que les pirates obtiennent très vite satisfaction.
- Gabriel est un esprit contrariant. Je me demande parfois s'il ne voudrait pas être Pacha à la place du Pacha. En attendant, Iznogoud⁷⁰, c'est ton commandant qui te parle : Nous ferions bien d'aller nous reposer afin d'être en forme pour la phase tarpon et la journée risque d'être longue.

Gabriel fredonna l'air de « La guerre des étoiles » et imita la voix d'un des personnages du film :

- Article premier : le commandant a toujours raison et que la force soit avec nous...
- La nuit porte conseil, renchérit Cécile tout en ne pouvant retenir un bâillement précurseur de sommeil.
- Je vois qu'il suffit d'en parler pour que le côté obscur de la force s'empare de l'idée. Alors, puisque j'ai toujours raison, reposez-vous et retrouvons-nous à 4h30 pour le petit-déjeuner.

Nuit de Chine

La nuit tombait déjà. Ismaël quitta son poncho trempé et entra dans la vieille roça dont le plancher craquait sous ses rangiers. Même si les gamines semblaient heureuses de quitter les lieux, la perspective de devoir prendre la mer leur faisait peur. Elles étaient si jeunes et si naïves, incapables d'imaginer ce qui les attendait à présent que les Russes allaient les vendre sur le marché de la prostitution. Vers huit heures du matin, il serait temps de les embarquer et de rallier le *Dniepr* en attente, AIS coupé, à près de 2 nautiques. L'océan restait calme et les barques ne peineraient pas à le rejoindre. La marchandise humaine valait que l'on prenne soin d'elle. Les brassières de sauvetage de bonne qualité les maintiendraient hors de l'eau en cas de problème. Leur couleur orangée phosphorescente, visible de loin, n'était cependant pas du goût d'Ismaël. Il en attendait d'autres, bleues marines celle-là, pour la prochaine livraison de février.

Yin et Fernando faisaient bruyamment l'amour et il sourit en se rappelant la virtuosité de la jeune Chinoise dans cet art érotique. Elle l'avait aussi pris comme amant et il ne regrettait pas ses passages nocturnes dans son lit lorsque le sculpteur dormait, épuisé et rassasié.

Il se fit des œufs au plat qu'il mangea à même la poêle, assis sur le fauteuil de la véranda alors que l'averse coulait à flots depuis le toit et formait ce rideau épais d'une pluie tiède favorisant les moustiques voraces de cette partie de l'île. Son écran total s'avérait efficace et il dîna en paix, son fusil d'assaut à portée de la main. Les réflexions de Fernando l'avaient fait réfléchir ; le radar de navigation récupéré sur l'un des chalutiers chinois fonctionnait à présent.

Il ne devait pourtant pas se laisser entraîner dans la paranoïa de Fernando. La zone restait vide de toute embarcation à des miles à la ronde et même le *Dniepr* n'apparaissait pas à l'écran malgré sa relative proximité. Dans un moment, lorsqu'il aurait bu son café dont il entendait la vapeur chanter, il ferait sa tournée des sentinelles, un soin qu'il ne déléguait à personne. Sa sévérité à l'égard de ceux qui ne prenaient pas la peine de veiller le faisait redouter de ses hommes. Ismaël les avait choisis un à un et formés soigneusement. Pourtant, la faiblesse de la chair et la proximité des jeunes filles en avaient fait déraiper plus d'un et il avait resserré les boulons.

Chacun d'eux se voyait récompensé d'une ou de plusieurs heures avec elles lorsque le travail avait été bien réalisé et au contraire se retrouvait sans cette possibilité en cas de mauvais esprit ou de désobéissance. Ainsi, la traite des filles rapportait à la fois beaucoup d'argent et entretenait la valeur de ses hommes.

Il resta de longues minutes à méditer sur le sens de son combat, paisiblement assis, avant de se servir son café et d'avaler un comprimé de captagon. La drogue le dopait et lui évitait de fumer une cigarette, chose interdite par l'Islam.

Un frémissement insolite dans les fourrés tout proches attira son attention. Il saisit son arme et la pointa dans cette direction où il savait qu'il n'avait pas d'homme de faction. Le mouvement s'accrut. Caché dans l'ombre de la véranda, Ismaël attendit patiemment après avoir armé doucement la culasse de son arme tout en caressant la détente. Qui pouvait ainsi se faufiler jusqu'ici ? Avait-il sous-estimé la police locale ? Un grognement le fit sursauter et il tira. Le coup de feu, assourdi par le bruit de la pluie fit cesser celui des deux amants de la chambre voisine. Ismaël posa son arme, tira son automatique de l'étui, sauta par-dessus la rambarde et, oubliant la pluie qui le trempait déjà, courut penché en avant vers le vieux poivrier touffu abandonné là par les colons des siècles passés. Lorsqu'il poussa les lianes et balaya le sol de sa torche électrique, il découvrit un cochon sauvage agonisant déjà. L'appel venu d'une sentinelle rompit encore le silence. Il répondit.

— Tout va bien, ce n'est qu'un sale cochon qui ne nourrira pas les infidèles.

La lumière de la chambre était allumée et Fernando cherchait à distinguer quelque chose sans se rendre compte que sa silhouette en contre-jour faisait de lui une cible parfaite. Ismaël s'avança vers lui.

— Tu vois, Fernando, tes réflexions m'ont mis les nerfs à bout. Jamais je n'aurais dû tirer ainsi. Avec un peu de malchance, cela aurait pu être Yin et elle serait morte à l'heure qu'il est.

— Tu n'es pas obligé de me culpabiliser et tu devrais plutôt en rendre responsables le café et le captagon que tu ingurgites en trop grande quantité.

— On voit que tu es un fils de médecin. Toi tes drogues sont plus dures et la cocaïne va te perdre plus sûrement qu'une balle perdue. Alors, s'il te

plaît, oublie un peu ta morale et va retrouver Yin qui attend que tu conclues tes assauts.

— Oui, tu as raison, Ismaël. L'amour c'est bien le meilleur de la vie. Tout va bien à part ce cochon ?

— Les choses suivent leur cours et j'ai fait installer ce matin un radar de navigation afin de repérer d'éventuels navires croisant trop près d'ici.

— Oh ! Je constate que tu deviens prudent et j'apprécie que tu aies tenu compte de mes observations.

— Je ne suis pas idiot au point de risquer d'être surpris dans mon sommeil. Tu peux baiser en paix, mon ami.

— Ne deviens pas vulgaire. Je ne baise pas mais je fais l'amour. Tu devrais rentrer et te sécher avant que la pluie n'ait raison de toi.

— Je ne la crains pas et je vais faire ma ronde. Bonne nuit, Fernando.

— Bonne nuit, Ismaël.

Le sculpteur retourna dans son lit et éteignit la lumière. Ismaël ne partit pas tout de suite, il écouta les gémissements de Yin et imagina la scène, ce qui le fit sourire. Enfin, Fernando rugit et ce fut terminé. Bientôt il dormirait et, lorsqu'il rentrerait de son inspection des sentinelles, Ismaël profiterait aussi du corps sublime de la jeune femme.

La jungle et la pluie l'avalèrent. Ismaël progressait silencieusement, prenant garde à ne pas déranger un nid de cobras noirs, seuls serpents dangereux de l'île. Un à un, il surprit les sentinelles dans leur faction. Tous, pourtant alertés par le coup de feu, ne le virent pas arriver et il rageait en rentrant dans la roça. S'il l'avait voulu, il les aurait tous égorgés sans difficulté. Demain, il devrait se rendre aussi à bord du *Dniepr* pour échanger les jeunes prostituées avec les armes et munitions nécessaires aux GAT du continent. Le trafic, bien huilé, assurait à ceux-ci un armement moderne et des approvisionnements adaptés à leurs besoins. La guerre contre les Occidentaux s'avérait difficile et plus longue que prévu. Ismaël pestait souvent contre ces Français dont les hommes possédaient une science des combats bien supérieure à celle de ses amis du Sahel. Lorsque cette phase des livraisons serait terminée, il faudrait qu'il réfléchisse à une meilleure organisation de cette base et au développement d'un espace de formation, plus à même de recevoir plus de jeunes combattants du djihad. La présence de pierres taillées le long du fleuve démontrait que les anciens colons s'étaient aventurés dans la jungle en utilisant son cours. Peut-être y avait-il plus haut une autre roça où il serait possible de transférer le centre

d'instruction ? La saison des pluies rendait cette exploration inopportune mais dès que la saison sèche serait enfin là, il enverrait un petit groupe de ses hommes explorer l'intérieur des terres.

Il enfourna son treillis dans le sèche-linge et prit une douche froide avant de se glisser sous la moustiquaire de son lit. Bientôt, le léger son de la porte s'ouvrant avec précaution lui fit retenir sa respiration... Il sentit sous sa main l'automatique et resta en apnée jusqu'à ce que le détecteur allume la lumière brièvement et qu'il distingue le magnifique corps nu de Yin tout près du voile translucide. Alors, il repoussa l'arme et attendit de sentir les formes douces de la jeune femme se couler contre les siennes. L'heure était venue de livrer un autre corps à corps.

Vol de nuit

Capa et ses camarades avaient vérifié soigneusement leurs équipements, chacun s'attardant longuement à rectifier ceux de son voisin. Rien ne devait-être laissé au hasard lors d'un saut de cette nature. Devant eux, l'ECUME reposait sur son socle de largage. Elle serait la première à entrer en contact avec les eaux du golfe de Guinée. Équipée en version « Raid Kayak », elle les approcherait au plus près de la bulle de silence nécessaire à la discrétion de l'approche d'une base supposée des pirates. Dans leurs tenues sombres, invisibles et silencieux, les hommes quitteraient ce bateau solide pour s'enfoncer dans la nuit, pagayant avec précaution vers l'objectif. La petite flottille de kayaks noirs rasant les flots formerait une force redoutable. Les images de la côte de l'île restaient imprimées dans sa mémoire. Jamais perdu, il devait son surnom de « Capa » à cette capacité innée de tomber pile sur les bonnes images. Sans chercher à égaler le grand reporter de guerre, Capa pratiquait la photographie de reconnaissance pour l'usage technique et non pour son esthétique. Pourtant, contre son gré, ses angles de vues apportaient en même temps une touche sensible d'où la beauté n'était pas exclue. Il avait fait sienne la remarque du Hongrois : « Si vos photos ne sont pas assez bonnes, c'est que vous n'êtes pas assez près ! » Son autre trait caractéristique résidait dans sa capacité à s'orienter partout. À longue distance il possédait l'instinct des oiseaux migrateurs et un plan mal gribouillé, à peine entrevu, suffisait à son GPS interne : une carte devenait un véritable relief, un trait de côte prenait vie sous la forme d'une plage, d'une ligne de brisants sur lesquels Capa imaginait le choc des vagues. Palmant sous la surface des eaux, il savait d'instinct où il se trouvait et son ami Saint-Ex disait qu'il était la réincarnation d'un nomade du désert guidant les caravanes. Aucune ville ne lui restait étrangère après quelques minutes à observer un plan qu'il n'ouvrait plus une fois fixé dans sa mémoire.

Le ronronnement de l'A400M l'engourdissait. Tous s'étaient assoupis et engrangeaient ainsi des forces qui seraient nécessaires lors de la mission. Les fauteuils faits de sangles tirées entre des montants d'aluminium, s'alignaient le long de la carlingue. Il tira l'amulette du col de son treillis et la caressa, tout en priant pour que son grand-père ne souffre pas et qu'il parte rejoindre ses ancêtres sereinement. L'étrange visage de pâte de verre

lui souriait. Ce petit portrait aux cheveux bouclés était le plus beau cadeau du vieil homme perdu dans un monde parallèle. La maladie d'Alzheimer restait un mystère sans guérison possible.

Capa pria pour sa mère, si proche et si fragile, cachant ses peurs sous un masque de rires et de chansons. Combien de fois l'avait-il entendue pleurer lorsque la fatigue et la solitude lui pesaient.

La vie ne faisait pas de cadeau et, pour une fois, Capa songea à son propre avenir. Se marier, avoir des enfants ? Son métier le lui permettrait-il ? Bien sûr la plupart des hommes de son groupe portaient une alliance, qu'ils laissaient sur la table de nuit avant de partir en mission, et ils emportaient dans leur cœur les images de leurs enfants ; les souvenirs des heurts lorsque ceux-ci bâclaient un devoir, jouaient trop avec leurs smartphones ou refusaient de manger autre chose que des pâtes et des frites. La difficulté pour lui c'était qu'il avait peur... Oui, donner sa vie n'était finalement pas un problème mais entraîner une famille dans le drame de la mort le retenait chaque fois qu'une femme l'approchait un peu trop. La mort ne l'effrayait pas, alors que l'amour l'épouvantait.

Lors des combats auxquels il avait participé pleinement, son seul souci concernait ses hommes sur lesquels il veillait comme un grand frère sur les plus petits. Leur entraînement et leur esprit fraternel en faisaient une arme plus redoutable encore qu'un char d'assaut, fût-il performant. Aucun d'eux ne combattait en solitaire, ils formaient un seul corps démultipliant leurs forces. Il reprit ses prières et demanda que tous rentrent vivants, rien d'autre ne comptait et la réussite de cette mission ne serait pleine et entière que lorsqu'il pourrait franchir le seuil de chaque maison, chaque appartement de ses compagnons avec un petit présent et de trinquer joyeusement à l'éternité de l'amitié, entouré de tous lors du banquet qu'il organiserait au retour.

Sa mère rêvait d'être entourée de petits enfants. Elle n'en pouvait plus de regarder le bonheur des autres et de ne faire de gâteaux que pour eux deux. Le commandant lui-même n'avait-il pas un peu forcé le trait en présentant celle qui dirigerait cette mission de reconnaissance et de renseignement avant de passer la main pour l'action d'assaut ? Dans quelques heures, il saurait si Cécile de Milly pouvait faire partie de son avenir. Il imaginait ses boucles blondes posées sur sa peau burinée, tannée par le vent d'harmattan soufflant sur le désert du Mali. Aurait-il le courage de franchir le pas ?

Capa n'osa pas prier pour qu'il en soit ainsi. Deux crocodiles pouvaient-ils engendrer une famille paisible dans le marigot d'une maison amarrée dans l'Anse Méjean au-dessus de la mer ? L'un et l'autre bravant les dangers des combats sur une terre assoiffée de sang ? Fonder une famille serait pourtant sortir de sa bulle personnelle et offrir à sa mère la perspective d'une retraite joyeuse et épanouie. Son cœur endurci sentait que ce serait aussi transmettre l'amour des autres et peupler la maison qu'il venait d'acheter en secret d'autre chose que de souvenirs. Cécile ou non, il se promit de ne plus réfréner les élans de son cœur. Dans une demi-conscience, il entrevit le sourire de Marie accueillant avec confiance l'annonce de sa maternité. Un parfum envahit son cerveau et Capa s'endormit, enfin apaisé.

La main posée sur son épaule le réveilla. Il ne lui fallut pas plus d'une demi-seconde pour se sentir parfaitement lucide.

— C'est l'heure, premier maître.

— Alors, vérifications et préparation pour le saut.

L'adjoint « cargo » sourit et lui tendit un gobelet de café. Le jeune aviateur n'avait pas dormi. Son visage, noirci par une barbe naissante, exprimait le plaisir de l'aventure et la fatigue propre à chaque mission. Capa le remercia et se détacha du siège.

— C'est ta première mission, caporal ?

— Oui et je suis fier que ce soit pour vous.

— Merci. Tu peux les réveiller et ils apprécieront comme moi le café chaud avant d'être happés par la nuit.

— Vous allez sauter en pleine mer. Je n'aimerais pas le faire car ce doit être dur ?

— Il n'y a que les inconscients qui imaginent que c'est facile. Tu sais, même si nous sommes habitués, rien n'est jamais pareil. Le vent, le froid, l'eau glacée ou tempérée, la houle de l'Atlantique ou les vagues cassantes de Méditerranée, le sable du désert ou les cailloux des pentes d'une montagne d'Afghanistan... Un saut c'est un mystère durant lequel la vie et la mort dansent ensemble avant que la mission soit réussie et que nous rentrions tous à la maison.

— Moi, je reste en sécurité loin au-dessus d'une île où vous allez vous battre.

- Chacun son rôle, caporal. C'est prêt pour l'ECUME ?
- J'ai tout revérifié et nous serons au point de largage dans... Il regarda sa montre dont les aiguilles brillaient... 24 minutes.
- Alors pas de temps à perdre, petit. Si tu veux bavarder, ce sera lors du banquet au retour de mission. Comment c'est ton nom ?
- Ludovic.
- Eh, bien, Ludovic, tu pourras appeler chez nous, te présenter et dire que Capa t'invite.
- Capa, comme le reporter de guerre ?
- C'est mon surnom en tant que chef de groupe.

Le jeune caporal rit doucement et alla libérer le troupeau. Entre barrissements, grognements et soupirs de cette grande famille d'ours, il y eut tout de même quelques sourires. Le café vite avalé, les hommes parachevèrent leur mise en place sous le contrôle de l'adjudant de largage. La rampe arrière s'ouvrit et celui-ci écoutait dans son casque les indications du commandant de bord. Enfin, il dit quelques mots et pour la première fois Capa entendit sa voix ferme et rauque :

- L'ECUME dans vingt secondes.

Capa regarda la nuit et pensa à sa mère. L'adjudant tira la sangle déclenchant la libération du plateau que le petit parachute entraîna d'un seul coup. L'ECUME s'enfonça dans la nuit avant que les trois immenses coroles ne s'ouvrent et que le plateau ne disparaisse, laissant le bateau se bercer seul vers la mer. L'appareil effectua un long virage et revint sur la drop zone. L'adjudant tapa sur l'épaule de Capa.

- Merde à vous tous.
- Merci, adjudant.

Un à un, les commandos furent happés par l'immensité noire. Le froid cingla le visage du premier maître. Il ajusta ses JVN⁷¹ et repéra ses hommes dont les sommets des casques portaient des minuscules balises infrarouges.

Il apprécia l'odeur de terre apportée par le vent. L'île se trouvait trop loin pour la distinguer. Il sentit le choc lorsqu'il toucha la mer et se dégagea très vite du parachute. Porté par le gilet il entendit les moteurs des canots des fusiliers marins de *Mistral* qui se hâtaient de repêcher ses gars. Enfin, ce fut son tour et il sentit les bras puissants le happer.

- Salut, Capa !
- Émile ! Sale plante verte, tu bourgeonnes à bord ?

- Je suis même le capitaine d'armes du *Mistral*.
- Ils n'ont peur de rien les matafs.
- Elle est bonne ?
- Qui, ta femme ?
- Imbécile moyen, tu mériterais que je te rejette à la baille. Je reformule pour éveiller le petit pois qui te sert de cerveau : l'eau est bonne ?
- Un peu trop salée et si tu y tiens je peux t'aider à plonger pour le vérifier.
- Merde ! Maître-nageur de piscine pour gamins. Ça fait vraiment plaisir de retrouver ta sale tronche.
- Moi aussi. Tu as récupéré tout mon petit monde ?
- Comme tu peux le voir, vous avez juste trempé le temps d'une infusion et non pour une marinade.
- Je ne savais pas que tu pouvais compter jusqu'à 10 sans te tromper.
- C'est rapport à mon nombre de doigts, si vous aviez été douze je ne garantissais pas. Tu embarques le dernier, foutu touriste grincheux et ton paquebot est en remorque. La croisière peut continuer.
- Je suis là pour l'animer et tu verras que ça va danser.

À bord du *Mistral*, réunis au CO, Gabriel, Matthieu et Cécile écoutaient le capitaine d'armes qui avait « oublié » de couper son micro. Cécile s'amusait du dialogue des deux hommes.

- Si je comprends bien, je crois que ça s'est bien passé ?
- Oui, le capitaine d'armes est un vieux routier. Il a quitté les commandos après une mauvaise chute qui lui a esquiné un pied. Comme tu l'entends, ils se connaissent.
- Dis-moi, Gabriel, Capa ce n'est pas seulement un nom de code pour le groupe c'est le nom de son chef ?
- Exact. Chacun d'eux porte un surnom qui évite de divulguer son identité. Tu hérites d'un excellent photographe qui à l'exemple de Franck Capa est une icône et il sait tirer le meilleur parti de ses hommes. J'ai déjà travaillé avec lui alors qu'il était encore second-maître lors de l'opération Harmattan. Ils ne t'ont pas refilé du second choix.
- Je me demande si cela existe au sein d'Hubert... Capa, c'est celui qui est mort en Indochine ?
- Oui, le 25 mai 1954. Mon grand-père dirigeait le convoi qui se dirigeait vers Thai Binh lorsqu'ils ont été pris dans une embuscade. Les hommes

se sont lancés à l'attaque à travers la rizière de Doai Thanh et Franck Capa au-devant d'eux, bien évidemment... et il a sauté sur une mine antipersonnel. Capa restera une légende dans la lignée de tous ces reporters morts sous les balles, les obus ou les bombes.

— Nous lui devons aussi les reportages sur la guerre d'Espagne et la Seconde Guerre mondiale.

Le pacha s'en mêla :

— Le monde embrasé lui chauffait les orteils. Celui d'Hubert est aussi une légende que Gabriel t'a vantée comme la fleur de sel de l'œillet du marais salant de son enfance.

— Joli, Matthieu ! Tu deviens poète au contact du capitaine et du toubib.

— La poésie exprime bien les états d'âme. Pour le moment nous attendons leur embarquement. Olivier a vérifié avec le commissaire le poste qu'ils vont occuper et fait aménager le planning de la salle de sport pour qu'ils puissent continuer à s'entraîner. Je suppose qu'il doit les attendre dans le radier.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. La voix du bosco résonna dans la diffusion : « EDAR embarqué et porte du radier bouclée. Vous pouvez faire route, commandant ».

— Reçu, bosco. Chef de quart, nous allons faire des ronds dans l'eau sur zone jusqu'à l'appontage du Caracal.

— Bien, commandant. En avant trois, faire route au 220.

L'Esprit

Katia aimait se lever tôt, sensible à la première lumière de l'aube qui réveillait les oiseaux au fur et à mesure que le soleil montait, colorant de rose les cimes des arbres avant de les dorer. Ce matin le ciel bleu s'imposait enfin après les longues journées de pluie des dernières semaines.

Santos fumait déjà dans l'ombre de la loggia. Elle distinguait le point rouge de son cigarillo lorsqu'il tirait une bouffée de tabac. Elle l'aimait ce grand-père qui l'avait façonnée sans qu'elle s'en rende compte. Chaque soir, lorsqu'elle était petite, il venait s'asseoir sur le bord de son lit et lui racontait l'histoire de cette île magique où son père l'envoyait passer les longues vacances d'été. De l'un, elle tirait son amour de la médecine et de l'autre sa passion de la guitare Coimbra accompagnant l'art du Fado.

Dès qu'elle eut terminé sa tasse de café, Katia le rejoignit.

- Bonjour, grand-père. Cette journée sera belle.
- Par le soleil certainement, même si la paix est menacée.
- Tu penses aux marins qui vont se battre contre les pirates ?
- Comment ne pas y penser. Je soigne les blessures et je dois affronter l'échec lorsque ma science est impuissante.
- Comme avec le commandant Robert ?
- Le commandant n'aurait pas dû s'acharner à vouloir retrouver cette vallée.
- Tu savais pour la radioactivité et tu n'en as rien dit aux Français ?
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Je te connais depuis toujours et je sais lorsque tu mens.
- Tu te souviens de l'histoire des juifs portugais déportés sur ces îles entre 1481 et 1495.
- Bien sûr et quel est le rapport avec le commandant ?
- Un soir, après le dîner, nous avons bavardé longuement dans la bibliothèque et je la lui ai racontée. Tout en lui parlant, je me rendis compte à son regard qu'il le savait déjà. Lorsque je me suis tu, voici ce qu'il m'a appris : « Je croyais ma famille originaire de Tunisie mais il n'en était rien. Ses racines viennent de cette terre de Príncipe et mes ascendants sont juifs. Moi, je suis catholique et mes parents aussi. Le judaïsme de la famille, nous l'ignorions tous avant que je trouve, chez

un antiquaire de Tunis, un petit livre imprimé en 1532 à Valence dans lequel l'auteur, un certain Fernando Loupès, raconte cette effroyable histoire. Je n'aurais jamais acheté cet ouvrage si, en discutant avec le marchand, il ne m'avait rappelé que mon nom de Lopez venait de Loupès. Mon père possédait un très vieil acte de propriété manuscrit sur parchemin où figurait le nom du premier de nos ancêtres connus et lorsque je suis rentré à la maison, je le lui ai demandé. L'antiquaire avait raison, il s'agissait bien du même Ferdinando Loupès, imprimeur établi en 1546 à Sidi-Bou-Saïd. Le chandelier à sept branches qui précédait son nom ne laissait aucun doute sur ses origines et c'est la raison pour laquelle je suis ici. »

- Pourquoi ne pas l'avoir raconté aux Français ?
- Le commandant ne souhaitait pas que cela sorte de notre conversation. Et je voyais bien qu'il savait autre chose.
- La vérité sur la vallée interdite, n'est-ce pas ?
- Oui. Le petit livre décrivant l'odyssée de ces enfants juifs déportés en faisait état, sans la situer précisément, et le commandant ratissait systématiquement chaque parcelle de jungle. Il gribouillait d'ailleurs une grande photographie aérienne au fur et à mesure de ses explorations.
- Où est cette photo ?
- Je n'en sais rien. J'ai cherché dans sa chambre et il n'y a rien de tel. Tout y est rangé comme s'il devinait qu'il ne reviendrait plus.
- Depuis quand avais-tu compris pour la radioactivité ?
- Depuis 1986, lorsqu'un pêcheur un peu plus curieux que les autres avait remonté le petit fleuve depuis la mangrove où les colons juifs s'étaient installés. Ses graves brûlures ne laissaient aucun doute et lui aussi est mort sans avoir rien révélé de ce qu'il savait. Je crois que son infraction au tabou entourant la vallée le poussait encore plus vite vers la mort.
- C'est pour ça que tu as un compteur Geiger dans ton bureau ?
- Tu l'as remarqué ?
- J'en ai manipulé plusieurs et je sais les reconnaître au premier coup d'œil. Je vais essayer de retrouver José et j'emporterai le compteur car je n'ai pas l'intention de mourir. L'idéal serait pourtant de mettre la main sur les documents qu'utilisait le commandant. Je vais aller voir sa chambre.
- Même si je te préviens que c'est inutile, tu le feras quand même. Si tu trouves le passage dans la montagne et t'aventures dans la jungle, prends

garde tout de même aux pirates qui peuvent s'être établis dans l'ancienne colonie.

- Je ne m'en approcherai sans doute pas, car un rivage n'est jamais appelé vallée. Celle-ci doit se situer en bas des pentes du Pic Príncipe.
- Katia, il y a encore une chose que tu dois savoir.
- Un autre secret ?
- Pas vraiment et, si tu restes à Príncipe pour soigner les pêcheurs, ce sera vite une évidence pour une jeune femme médecin.
- Un remède ?
- Presque. Amado et tous ceux qui ont la même filiation sont des mutants.
- Tu plaisantes ?
- Pas le moins du monde. Il s'avère que dans un passé très lointain, un de ses ancêtres a dû être en contact avec une source radioactive et son métabolisme a changé. Peut-être est-il mort d'un cancer généralisé mais avant il a eu des enfants auxquels il a transmis des gènes modifiés.
- Pour le constater, il faut faire des analyses génétiques, des tests ADN...
- Ce sera à toi de les réaliser et le docteur français m'a révélé que le corps d'Amado s'avère capable de se régénérer très vite après une blessure.
- En inhalant ou ingérant des gaz hautement chargés, c'est impossible. Le commandant en est un exemple frappant. Si, comme tu l'affirmes, la radioactivité peut générer des mutants, elle doit être parfaitement maîtrisée.
- Le hasard peut suffire et avant que les hommes décident d'interdire cette vallée, il leur a fallu constater que ceux qui allaient trop loin ou dans un endroit particulier de celle-ci, périssaient très vite. C'est pour le savoir que j'ai essayé de la trouver.
- Je te crois. Qu'est-ce qui va se passer à présent ?
- Les Français vont se charger des pirates et libérer ainsi l'accès probable de la vallée par le fleuve.
- Pourquoi n'as-tu jamais essayé de passer par là ?
- Je n'en ai jamais eu le courage, Katia, et José ne le voulait pas.
- Pourtant il a aidé le commandant.
- José savait que Robert descendait des juifs du 16^{ème} siècle.

Le Cobra noir

Katia terminait ses préparatifs. Son équipement ressemblait à celui emporté pour une survie tout en étant léger. Le froid n'était pas un obstacle sur Príncipe ; seule la pluie, dont l'intensité diminuait sur ce versant de la montagne, serait encore un souci pour durer dans l'exploration de la jungle. Négligeant les règles de sécurité, elle savait qu'elle serait seule à entrer dans cette zone considérée par les habitants comme maudite. Les dangers, elle les connaissait pour avoir déjà fait du trekking en zone équatoriale lors de sa dernière année au lycée français de Libreville. Ici, pas de fauves, pas d'araignées dangereuses, pas de crocodiles dans les fleuves... un seul reptile pouvait clore ses recherches : le cobra noir dont le venin, qu'il crachait le plus souvent, pouvait provoquer la cécité. Fuyant l'homme, son agressivité s'exacerbait lorsque sa femelle entre en gestation et le mois de décembre s'avérait l'un de plus important pour celle-ci. Une morsure serait mortelle.

L'autre danger se révélait par l'état du commandant Robert, lorsqu'il avait été retrouvé à la lisière de la jungle. Consécutif au fait qu'il ait enfreint le principal tabou de l'île : pénétrer dans la vallée interdite dont la localisation restait mystérieuse. Le commandant venait de décéder suite à l'inhalation de produits fortement radioactifs. Cette donnée, elle l'avait vérifiée par internet. La nature géologique de l'île la rendait plausible. Le mythe devenait réalité et les propos du capitaine de Milly le confirmaient.

Se blesser, tomber dans une crevasse, rien de cela ne l'effrayait. Bien chaussée, prudente dans sa progression, elle ne prendrait aucun risque et devrait pouvoir s'en tirer.

Afin de ne pas inquiéter son grand-père, elle attendit que celui-ci quitte la roça pour ses consultations. Lorsque la jeep disparut, elle enfila son treillis, fixa son sac solidement sur ses épaules et, coiffée d'un chapeau de brousse, elle rejoignit Madalena, qui la guida jusqu'au pied de la montagne, là où le commandant avait été retrouvé. Le chemin qu'il avait emprunté restait invisible. Madalena se faufila dans une faille entre deux falaises, dissimulée par la végétation et accompagna Katia jusqu'à la lisière de la jungle. Lorsqu'elles se tinrent devant l'enfer vert, sa tante lui confia la carte du commandant.

- Comme tu le vois, le chemin est à peine visible. Il le marquait, et à part toi, personne ne doit le connaître alors sois attentive et tu parviendras jusqu'au fleuve. Là, suis-le vers l'aval.
- L'aval ?
- Il n'y a rien à voir en amont.
- Comment le sais-tu ?
- Va ! et tu comprendras.

Katia frissonna en se glissant entre les arbres et les lianes, la machette à la main. Jamais elle n'aurait imaginé entrer dans cette partie sauvage et mystérieuse de l'île. Très vite, elle remarqua que le commandant et son guide avaient indiqué le chemin à coups de machettes bien visibles sur les troncs des palmiers. Deux traits profonds donnaient la direction à suivre, une précaution qui s'avéra vite essentielle lorsque, dans un moment d'inattention, elle se perdit. En retournant sur ses pas, elle ne retrouva aucune des marques précédentes. Sans doute s'était-elle fourvoyée à suivre un sentier tracé par les cochons sauvages qui pullulaient. Elle s'arrêta et marqua sa position sur son GPS. La carte lui révéla qu'elle était trop à l'ouest. Elle regarda la jungle et prit la décision de remonter vers le col afin de retrouver l'itinéraire du commandant.

- Quelle gourde je fais. Si je voulais disparaître à mon tour je ne ferais pas mieux.

Autour d'elle, le silence n'existait pas ; la cacophonie des oiseaux se mêlait aux grognements des cochons qu'elle entendait fouiner et aux cris des singes qu'elle devinait au milieu des feuillages. Concentrée sur le sol et attentive aux branches basses sur lesquelles des cobras pouvaient s'enrouler pour dormir, elle dut aussi maîtriser la peur qui s'insinuait sournoisement dans son cerveau. Un bruit de machette tranchant la végétation la fit sursauter. Elle recula et se dissimula derrière un large tronc de palmier. L'intrus se rapprochait. Elle regarda autour d'elle, ne vit rien et reprit confiance. Peut-être était-ce José et devait-elle appeler ? Non, le vieil homme avait disparu depuis trop longtemps et cela venait du col.

Lorsqu'elle vit Madalena, la jeune femme sortit de sa cachette et se mit à rire, évacuant le stress.

- Tu n'aurais pas dû me suivre Madalena.
- Et te laisser te perdre ? J'ai bien réfléchi, tu ne sais pas grand-chose de ces lieux alors que moi j'accompagnais José qui venait y chercher ses

remèdes.

— Tu ne crains pas les esprits ?

— Je leur ai demandé de me protéger.

— Celui de José aussi ?

— Rien à faire pour entrer en contact avec lui. Il doit encore errer dans les ténèbres.

Soudain, Madalena se figea.

— Ne bouge plus et tais-toi, Katia. Tu as un cobra noir à quelques centimètres de ton visage. Il s'inquiète de ta présence car nous venons de frôler le nid où sa femelle couve ses œufs. Tu vas le voir et ne cries pas. Je vais lui parler et il se calmera.

Katia ne put retenir un long frisson lorsque l'ombre du grand reptile passa devant ses yeux. Madalena avança lentement sa main en parlant dans une langue que la jeune femme ne comprenait pas. La douceur du ton et les petits mouvements de la main de la vieille dame attirèrent l'attention du serpent qui se détourna de Katia pour avancer vers Madalena. Comment pouvait-elle oser prendre un tel risque ? Le cobra hésitait, sa tête se balançait d'avant en arrière comme s'il voulait frapper sans que rien ne se passe. Madalena le toucha et celui-ci s'enroula lentement autour de son bras. Katia, tétanisée, avala péniblement sa salive tout en priant pour que le serpent ne la morde pas. Madalena sourit et caressa l'animal avant de sortir une éponge de sa besace et de la placer devant la gueule du cobra qui la mordit, libérant une grande quantité de venin avant de reculer et de se glisser au sol.

— Merci, mon frère, ce que tu viens de m'offrir va sauver beaucoup de vies. Pars en paix, mon amie ne vient pas en ennemi. Que l'esprit qui vit en toi guide nos pas dans la forêt.

Le serpent darda son regard sur celui de Katia, rampa vers elle et passa entre ses jambes. La jeune femme crut s'évanouir de peur. Derrière elle, le petit bruit dans les fourrés s'éloigna. Madalena attrapa la main glacée de Katia.

— Tu avais raison d'avoir peur. Jamais il ne t'aurait laissée passer. Tu peux bouger à présent.

Katia serra la vieille dame dans ses bras et se mit à pleurer.

— Calme-toi, petite fille. Le cobra va communiquer avec les esprits et nous ne craignons plus rien d'eux. J'avais entendu son appel et je savais

combien tu te trouvais vulnérable sans l'entremise d'une vieille sorcière comme moi.

- Comment as-tu fait ? Tu parles au serpent et il te donne du venin. Non, tu n'es pas une sorcière, tu es une fée.
- Le monde que tu vois en cache un autre qui ne se révèle qu'à ceux qui l'écoutent et le respectent.
- Mais j'aime la nature et je protège les animaux.
- Alors, tu dois le leur dire par ta voix autant que par l'esprit qui attend que tu le réveilles.
- Je ne sais pas faire ça. Toi, tu parles une langue qu'un serpent peut comprendre et tu communique avec les esprits, moi je suis une scientifique qui analyse...
- Et qui, de ce fait, étouffe ce qu'elle devrait écouter. Laisse ton cœur te parler, tes pensées rencontrer l'invisible... Sens comme les arbres t'aiment et t'acceptent alors que tu tranches leurs branches de ta machette... Je leur ai demandé pardon pour toi et pour moi, Katia.
- Tu m'apprendras et je serai ainsi plus attentive à l'appel de la terre.
- Chaque chose en son temps. Rappelle-toi ce que disait l'apôtre Paul au sujet de l'Esprit et des langues !

Madalena se remit en marche, précédant Katia qui réfléchissait à ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

- Saint Paul ? Je croyais que tu possédais un savoir magique.
- Petite fille, ce qu'enseigne ton église t'apparaît superficiel car tu dois d'abord écouter ce que dit l'Esprit qui est en tout. Paul parlait la langue que je viens d'utiliser, et non celle que nous utilisons pour communiquer dans le monde profane. Les traditions de nos ancêtres, celles qui te semblent venir de la magie, ont été transmises par les prophètes et les apôtres... Lorsque je vais à l'église, je ne le fais pas pour obéir à une habitude mais pour entrer en communication avec l'Esprit.
- Moi, je ne vais pas à l'église et je ne crois pas en Dieu.
- C'est parce que tu vois des hommes et des femmes de peu de foi aller à la messe par convention. Ils le font pour se montrer et être acceptés dans la société. Aucune religion n'y échappe, pas plus le judaïsme que le christianisme et les religions musulmanes. Et la philosophie bouddhiste possède également ses mystificateurs.

Les couleurs de la robe de Madalena tranchaient autant que sa machette sur les tons verts de la forêt. Katia ne regardait plus la carte, elle suivait

sans se poser de question car elle venait de comprendre que Madalena savait où se trouvait la vallée interdite. En la guidant, elle l'initiait à des mystères bien antérieurs à ceux des religions du Livre.

Lorsqu'il fallut se faufiler à travers un dédale d'aiguilles de lave noire acérées comme des rasoirs, Madalena passa son pouce sur une de ces lames d'obsidienne et son sang goutta sur la surface de verre sombre.

— Mon sang lui dit qui je suis et tu dois en faire autant si tu veux toi aussi trouver le chemin. Vois aussi ces symboles taillés dans la roche. Ils te disent que tu vas entrer là où la terre entre en contact avec l'enfer.

— Je n'aime pas cette idée.

— Le commandant, guidé par José devait l'avoir accompli. Tu as peur de donner une goutte de sang ?

— Madalena, cette roche est juste un minéral ; comment pourrait-elle comprendre qui je suis ?

— Le souffle de l'Esprit est en toute matière. Lorsque les hommes sont venus, ils ont franchi cette barrière et ont trouvé la vallée où ils ont enseveli leur reine. Beaucoup n'en sont pas revenus et seuls les initiés peuvent approcher le tombeau sans crainte. Laisse-toi guider ; ne résiste pas par ton intelligence et viens.

— Alors, cette vallée interdite cache un tombeau de Reine ? Mais laquelle ?

— Elle venait d'une ville détruite et suivait la voie tracée par un navigateur en des temps plus anciens encore : la carte qu'elle possédait avait été dessinée sur un papyrus par le pilote d'Hannon.

— Carthage ! Ces amulettes comme la tienne avec ses cheveux et à sa barbe bouclés, oui, je me souviens d'en avoir vu lors d'un voyage à Tunis. C'est le signe qui vous relie à ce passé.

— Cesse d'analyser ; laisse ton esprit s'éveiller et entrons dans la vallée.

Katia se le tint pour dit. Elle entailla son pouce sur une lame d'obsidienne et posa la goutte de sang sur la surface brisée d'une aiguille noire.

Sous presse

L'usage voulait que le bâtiment reçoive à bord les notables locaux, lors d'une escale, et les deux jeunes enseignes de vaisseau, en charge de la communication du bord, avaient lancé les invitations au moyen de la liste fournie par le commissaire et visée par le commandant. La demande d'interview d'un journaliste surprit Matthieu alors qu'il achevait de prendre son véritable petit-déjeuner. Il n'était que 6h45 et la jeune enseigne venait de recevoir le mail du CEMA⁷² donnant son accord pour l'accueillir à bord.

- Nous n'avions pas de journaliste dans la liste, ce qui ne m'a pas étonné vu qu'il n'existe pas vraiment de médias dans l'île.
- J'ai vérifié, commandant, Agencia STP Press est une agence active sur São Tomé à laquelle sont connectés les autres médias de l'archipel. Carlos Nguema est le fils du ministre de l'information ; il possède une carte de presse et a étudié à Dakar.
- Ce qui veut dire qu'il parle français ?
- Oui, commandant.
- D'accord. C'est fiable ?
- J'ai regardé ce qu'il en est sur internet. Ils ont un site bien fait et cela semble professionnel. Les autres médias présents sur les îles sont une chaîne de télévision peu diffusée, quelques hebdomadaires un peu bricolés et surtout des radios diffusant des informations comme la météo et les avis de décès. C'est enjoué et bourré de musique africaine et du Cap Vert.
- Nous en avons eu un bon échantillon hier chez le gouverneur. D'où tient-il l'information sur notre mission de police au service de São Tomé ?
- Le bureau de presse de l'état-major évoque une rencontre entre le directeur de l'agence de presse et le président Carvalho.
- Ces politiques sont incontrôlables et incorrigibles. Ils risquent de nous dévoiler trop tôt. Il va nous falloir louvoyer avec habileté pour entraîner ce journaliste sur de fausses pistes en attendant de conclure l'opération. La moindre fuite serait catastrophique.

Cécile le regarda d'un air interrogateur. La tension de Matthieu lorsqu'il avait lu le mail ne laissait aucun doute sur le caractère délicat que présentait

cette visite.

- Je peux t'épauler pour l'interview et nous aurons autant à apprendre de lui que lui de nous.
- Je préférerais que tu restes en retrait vis-à-vis de la presse. Agnès fera très bien l'ingénue et je me calerai avec elle sur le discours à tenir. Elle a déjà distribué des fournitures à Santo Antonio et sera très crédible.
- Bien pris. Et toi, Christophe ?

Le toubib fit la moue et Matthieu répondit pour lui.

- Christophe est imperméable à toute communication mais tu as raison, sa présence sera un gage supplémentaire de notre action humanitaire. Je commencerai et ce serait bien que tu dises quelques mots pour enfoncer le clou. Ça irait pour toi, Christophe ?
- Je me plie à la force des baïonnettes et ne parlerai que de notre blessé, de médecine, de vaccins, de sérum... Je l'assommerai de noms barbares, de procédures incompréhensibles pour le commun des journalistes et Agnès l'enjôlera afin que notre capitaine puisse préparer ses reconnaissances en toute quiétude.
- Merci, Christophe. J'apprécie que tu participes à la communication... qui t'est si chère.
- Très chère, trop même.

Cécile aimait bien le toubib et sa manière de vivre son embarquement comme une sorte de vieux marin buriné par les mers. Il y avait en lui du Conrad, cet écrivain à la plume chargée de nostalgie et un peu amère. L'irruption d'un journaliste dans une mission devenait classique et la communication ne pouvait plus être ignorée. Elle constatait que Matthieu aimait ce « jeu » verbal et s'amusait de pouvoir faire sortir Christophe de sa coquille. Le toubib lui rappelait le vieil ambassadeur de France réfugié à Tadjoura, au bord de ce golfe qui s'ouvrait à sortie de la mer Rouge fermée par le Bab-el-Mandeb ; l'océan Indien et les chants des Djiboutiens qu'elle avait transformés en Requiem. Christophe n'aurait aucune peine à convaincre un journaliste de sa mission humanitaire. Sauf si...

- Cependant, je suppose que ça ne peut marcher que s'il n'a pas déjà trop d'informations sur la raison de notre mouillage.
- Bien sûr, Cécile, et qu'il n'ait pas déjà pondu un premier papier, ce qui nous mettrait en difficulté vis-à-vis des pirates en les alertant sur nos intentions.

- Ses questions nous donneront la réponse et, au besoin, je pourrai aussi lui parler afin que dans ce cas il ne cite que l'aide humanitaire tout en lui offrant de lui révéler ensuite le fond de notre mission lorsqu'elle aura abouti.
- Un deal ? C'est une bonne solution. À quelle heure pourrions-nous programmer cette interview, lieutenant ?
- Il n'a rien demandé d'autre que d'être à bord avec les invités que l'EDAR ira chercher sur la plage de Santo Antonio à 16h30, commandant.
- C'est bien. Didier, as-tu le plan de vol du Caracal ?
- Oui. Il décollera de Ouaga à 5 heures, ravitaillera en vol à 8h10 et, si tout se passe bien il appontera à 11h20.
- Non, ça ne va pas, je ne tiens pas à ce qu'un œil exercé repère que c'est l'appareil des forces spéciales. Une photo et nous serions démasqués ; alors nous allons différer l'appontage. Avise le COM que nous ne recevrons l'appareil qu'après 19 heures ; qu'il se détourne sur Douala et qu'il attende notre feu vert pour décoller... Olivier !
- Matthieu ?
- Préviens le corvettard⁷³ qui les commande que lui et ses hommes pourront se dégourdir les jambes au Cameroun. Je suppose qu'ils n'auront rien contre.
- Ce sera fait, Matthieu. Tu recevras le journaliste au carré ?
- Non, juste à l'écart de nos invités dans le hangar. Un petit verre de l'amitié et de superbes petits fours s'imposent. Le côté « bon enfant » de ce cocktail sera bien à même d'endormir les soupçons de notre visiteur.
- N'en doutons pas. La cuisse⁷⁴ est un orfèvre en la matière et notre commissaire a prévu large.
- Parfait ! Lieutenant, vous pouvez confirmer au capitaine d'armes et à l'officier de garde que ce journaliste sera autorisé à monter à bord avec les invités. Cela vaut pour notre « chat noir » qui va les embarquer à bord de l'EDAR. Je vous confie la responsabilité de cette réception. Voyez avec le commissaire et que cela soit vraiment parfait car c'est l'image de notre pays qui est en jeu.
- Bien, commandant.
- Olivier, est-ce que l'équipe de l'EDAR a bien relevé le point d'accostage ?
- Oui, nous avons une zone blanche à proximité de la route littorale. Le

capitaine d'armes a détaché deux de ses hommes pour la maintenir libre de toute autre embarcation et assurer le contrôle d'accès.

OceanofPDF.com

Premier contact

Capa avait laissé ses hommes se reposer et lui-même venait de passer plus d'une heure à entretenir sa force physique dans la salle de sport du *Mistral*. Après une longue douche, il se sentait à l'aise pour préparer la reconnaissance du terrain. Tout reposait simplement sur des hypothèses et se lancer ainsi dans l'inconnu ajoutait du piment à une opération qui aurait pu être banale. Le danger pourrait survenir de partout et son rôle s'avérerait primordial avant toute tentative de neutralisation d'un GAT. Prendre le temps de réfléchir n'avait rien d'un luxe et il buvait un café avec Cécile, tout en analysant avec elle les dernières images de la zone supposée être la base des pirates. Il envisageait toutes les hypothèses et cherchait des solutions pour faire face à chaque obstacle prévisible. Une grande photo satellite, prise quelques heures auparavant, était projetée sur un tableau blanc. Cécile désigna un point :

— Le satellite n'a rien détecté de plus net que cette chaleur probablement dégagée par un groupe électrogène et quatre longues barques de pêcheurs dont les moteurs étaient encore chauds.

Capa approuva tout en traçant trois lignes au feutre :

— Nous ne savons encore rien de ce qui se cache dans la mangrove et je vais scinder mon groupe en trois parties. Le premier, de quatre hommes, palmera par la grande passe qui, si j'en juge par la photo prise par le satellite à marée haute et le marnage de basse mer visible sur celle de l'ATL2, nous donnerait un fond de huit mètres, ce qui est suffisant pour éviter de se faire prendre par un cargo. Il fera un relevé des installations qui doivent se trouver sur la rive droite du fleuve, aux abords du groupe électrogène. Peut-être il y a-t-il là d'autres embarcations qu'il neutralisera juste avant l'attaque s'il s'avère exact que ce sont bien nos pirates qui occupent les lieux.

— La levée de doute est impérative. Le Caracal appontera ce soir avec vingt hommes et notre mission est de passer cette zone au peigne fin avant toute intervention.

— C'est le b.a.-ba de la reconnaissance, capitaine. Si nous confirmons cette hypothèse, nous devons en savoir un maximum sur les forces adverses en présence.

- Tes observations conditionneront l'assaut et ce n'est pas évident car nos politiques piaffent d'impatience d'obtenir des résultats qui les renforcent vis-à-vis de l'opinion publique.
- La précipitation politique conduit à mettre en danger nos camarades et la plupart du temps à l'échec d'une opération. Je dois en savoir le plus possible sur l'ensemble des abords et ce groupe remontera le fleuve jusqu'à ce qu'il ne voie plus d'installations. Son second objectif sera alors de rester en observation à l'arrière du camp et de former un bouchon pour bloquer une évvasion par la jungle.
- Tu penses accoster avec l'ECUME ?
- Non, elle restera à flot en suivant la marée. Je dois aussi envisager qu'elle nous récupère à la volée en cas de pépin. Tu vois la plage à l'ouest de notre zone ? La haute mer vient jusque-là et la basse mer ici... ce qui la rend accessible par cette petite passe qui conserve un fond à deux mètres cinquante.
- Ce n'est pas large et tu devras te faufiler entre cette barrière rocheuse abrupte et cette ligne de brisants.
- Ce sera notre point de ralliement n°1.
- Ce n'est pas trop près de la base ?
- 2 nautiques et elle sera pratiquement collée à la barrière rocheuse qui masquera sa silhouette. Je laisserai à bord le patron⁷⁵ avec Saint-Ex et son drone. Ils seront nos saint-bernards et pourront venir sur nous en quelques minutes.
- L'autre groupe ?
- Ce sera le mien. Je prendrai quatre hommes pour réaliser les observations de la partie ouest et sud. Ensuite, nous nous infiltrerons au plus près du cœur de la base. Nous mettrons aussi les moteurs des quatre barques en panne avant l'assaut et Tintin jouera avec ses microdrones afin de voir ce qui se passe à l'intérieur des bâtiments.
- C'est quoi tes microdrones ?
- Des black-Hornet, presque invisibles et silencieux. Pour nous, c'est une source d'images appréciable.
- Tu les utiliseras pour la reco ?
- Ce serait imprudent. Nous les utiliserons juste avant l'assaut car s'ils se scratchent nous serons repérés.
- Et pour assurer un lieu d'extraction si nécessaire pour le groupe arrière ?
- Bonne question, capitaine. Nous allons déterminer plusieurs sites

possibles et l'un d'eux m'apparaît déjà avec cette clairière. Leur travail sera de la vérifier et si elle s'avère praticable, ce sera l'un des points de cordage pour évacuer en urgence côté nord. Le Caracal peut faire ça en grappe en quelques poignées de secondes.

- Tu parlais de plusieurs sites. Il devra alors savoir où vous serez et l'ennemi doit l'ignorer. Je vais numéroter chacun et y inscrire le point GPS correspondant afin que le Tigre⁷⁶ puisse bien distinguer où il pourra faire feu. C'est l'objet de ce quadrillage que tu vois en filigrane.
- Tu t'es bien amusée ; c'est un peu comme sur un plan de ville.
- Mieux car mes carrés sont serrés. Leurs points centraux sont des positions GPS précises que tu n'auras qu'à indiquer à notre force de frappe.
- Nous aurons donc bien le Tigre ?
- Je ne suis pas en charge de l'assaut, cependant j'ai eu confirmation qu'il appontera ce soir car il ne peut être ravitaillé en vol et doit faire deux escales avant de nous rallier.
- C'est une excellente nouvelle. Il en était question lorsque nous avons quitté Saint-Mandrier mais Ouaga ne savait pas encore s'il pourrait-être dégagé d'une mission sur le nord du Burkina.
- Le COS fait au mieux en fonction des forces affectées à Sabre.
- Tu viens de la DRM et tu n'es pas familière du travail des commandos, capitaine. Si je peux me permettre, comment se fait-il que le COS te confie cette reco ?
- J'ai été impliquée dans plusieurs missions à risque élevé et, lorsque j'ai débarqué à Libreville pour enquêter sur ce qui est arrivé au commandant Robert, ma présence s'est avérée pratique pour le COS. Je réalise pourtant là ma première mission avec des forces spéciales et tu as raison de dire que je ne suis pas familière de ton travail. Ce n'est pas non plus mon rôle dans cette affaire et je reste sagement dans le cadre du renseignement.
- Mon pacha m'a fait ton éloge et je sais aussi que tu as lutté contre des pirates au large de la Somalie durant ta Campagne *Jeanne*⁷⁷.
- Oui, seulement c'était par nécessité. Je me suis retrouvée piégée à bord d'un porte-containers piraté et j'ai agi au mieux.
- Il faut croire que tu y avais mis de la bonne volonté car une Légion d'honneur à 24 ans ce n'était pas uniquement pour la gloire.
- Je n'avais rien demandé et, à dire vrai, toi et tes camarades mériteriez

une plus grande reconnaissance de la nation puisque vous mettez constamment vos vies en jeu.

- Nous aimons le danger et l'action, nous savons le prix de la vie et nous saurons mourir pour notre pays afin que nos concitoyens puissent continuer à dormir en paix.
- Encore faudrait-il qu'ils en soient conscients.
- Nous ne leur demandons rien et agissons dans la légalité tout en restant dans l'ombre. Comment pourraient-ils être conscients de notre sacrifice puisque nous n'apparaissions jamais ? Nous le savons et nous l'acceptons.
- À ce niveau d'abnégation, ce n'est pas juste l'aventure pour l'aventure. Pourquoi aller si loin ?
- Parce que pour moi il y a deux manières de vivre : soit comme un chien attaché à sa laisse et me gaver de jeux vidéo, de réseaux sociaux et de bouffe, tout en demandant toujours plus d'assistance ; soit comme un loup épris de liberté, capable de regarder le monde en face, d'affronter la mort et de bivouaquer sous les étoiles, d'une boîte de ration de combat.
- Que j'entends comme une version moderne de la fable du loup et du chien...
- Les fables sont toujours d'actualité. J'ajouterais cependant que, contrairement au loup, je respecte celui qui n'a pas la force de vivre cette liberté. Ma mère avait-elle le choix lorsque mon père est mort ? Il lui fallait survivre dans un monde où l'arrogance des riches et le mépris politique sont de règle. Elle souffre sans oser rompre totalement avec le système des petits boulots qui détruisent les individus. D'ailleurs que pourrait-elle faire de mieux que de s'exprimer au milieu des gilets jaunes à un rond-point de sortie d'autoroute ? Rejoindre les femmes kurdes qui luttent les armes à la main ?
- Ce n'est pas un peu exagéré ?
- Je mesure au contraire mes paroles, car sinon je pourrais être plus cruel.
- Et éviter ainsi de te poser pour vivre serein avec une femme et des enfants...

Capa grimaça et répondit vertement.

- Tu cherches à te caser, capitaine ?

Cécile ne pensait pas à mal, tout en se rendant compte qu'elle l'avait blessé.

- Non, ce n'est pas à l'ordre du jour et excuse-moi.
- En même temps, ma mère ne serait pas fâchée de me voir épouser une jolie fille comme toi.
- Merci du compliment...

Elle réfléchit un instant avant de poursuivre :

- La vie de famille ne me va pas. Je ne sais pas cuisiner et la simple idée de me lancer dans l'éducation me semble insipide. Il en est pourtant pour moi comme pour toi : ma mère apprécierait de pouvoir pouponner.
- Et ton père ?
- Lui, malgré son amour pour ma mère, il préfère vivre en mer et je sais qu'il ne souhaite pas être obligé de sourire à des enfants s'il a envie de rugir.

OceanofPDF.com

Sculpter jusqu'au sublime

En cette fin de journée, alors que la pluie battait la toiture de palmes et que le soleil disparaissait presque totalement derrière les nuages qui couraient s'écraser contre la montagne, Fernando mettait la dernière main à son œuvre. Yin posait, simulant la première femme émergeant de la boue. Elle adorait sentir le regard du sculpteur qui semblait lui caresser les reins et elle frissonnait malgré la chaleur moite de ce milieu d'après-midi.

Fernando polissait la cire dont il aimait la sensualité douce, le léger gras sur ses doigts et il s'attardait volontiers sur la courbe d'une fesse, la pointe dure d'un sein, laissant monter lentement le désir de posséder totalement ce corps parfait.

Une douzaine d'autres pièces attendaient de quitter le golfe de Guinée pour rejoindre son atelier de Manhattan où il fondrait le bronze pour le laisser couler à l'intérieur du moule d'argile recouvrant le modèle de cire qui disparaîtrait pour laisser place à de magnifiques sculptures.

Yin ignorait ce que désirait vraiment Fernando. L'artiste puisait en lui une inspiration augmentée par le feu de la cocaïne. La drogue déchirait son cerveau et le détruisait aussi. Il y avait une similitude entre cette cire perdue et la dissolution du sculpteur.

Face à elle, subjugué par son travail, Fernando luttait pour maîtriser la douleur qui lui vrillait le crâne. Peu à peu, la sensualité fit place à un vide vertigineux et ses propres pensées s'effacèrent. Il eut l'impression qu'une âme plus forte que la sienne venait de prendre possession de son corps et se souvint de la fin de son maître.

Fernando tenait en effet son art d'un ancien sculpteur d'origine celtique, une sorte de druide aussi fou que lui, dont le corps reposait au sein même de sa dernière pièce de bronze, dévoré par le métal en fusion après s'être laissé recouvrir le corps de cire puis d'argile. Sa mort quelques heures auparavant, attestée par le certificat du médecin, avait permis à Fernando de réaliser cette étrange incinération dans la statue qui ornait à présent un square de Glasgow, sa ville natale. Personne ne se doutait qu'elle renfermait un corps et que celui-ci veillerait sur les hommes de son clan pour l'éternité.

La statue qu'il peaufinait représentait aussi un homme debout, les pieds dans la fange, attrapant la main de cette nymphe et l'attirant à lui. Fernando

s'était pour cela inspiré du corps musclé d'Ismaël et sentait celui de la femme se cambrer de désir. Les deux visages, puisés dans son inconscient, symbolisaient bien la fragilité d'Eve conquise par cet Adam après avoir croqué la pomme de la connaissance offerte par Lucifer. Le visage de l'homme sculpté possédait une force terrible, sauvage et libre face à la sagesse de Dieu, insensible à la douleur et à la mort. Qui était-il ? Fernando l'ignorait, seul le visage de la femme lui était familier, c'était celui de Katia, sa nièce, une beauté qui ne pouvait trouver son origine que dans l'esprit du créateur de l'univers. Qui dompterait la force de l'autre ?

Fernando vivait ce qu'il modelait de toute son âme et il savait que cette dernière sculpture représentait aussi sa fin. Jamais il ne pourrait aller au-delà du sublime qu'il sentait vibrer au bout de ses doigts et qui épuisait toutes ses forces.

Yin le regardait avec effroi et comprenait l'immense effort du sculpteur possédé par un esprit dont elle ne savait de qui il s'agissait.

Enfin, après un dernier mouvement sur la cire du visage de cette femme nouvelle, Fernando laissa tomber son outil et s'assit en pleurant. Il était terrorisé par le rayonnement de grâce que chaque courbe possédait ; sa joie, en admirant la statue de cire, se conjugait à la douleur d'avoir terminé son œuvre majeure.

Yin se leva et vint à lui. Il ne la vit pas et se laissa emporter dans un élan d'amour dont il ne soupçonnait pas la puissance. Yin colla son corps contre le sien et épuisa ses dernières forces dans une jouissance qui le laissa totalement anéanti.

La jeune femme contempla alors le travail magistral de Fernando. Jamais elle n'avait vu quelque chose d'aussi magique et d'aussi violent. Elle savait que son corps disparaîtrait un jour, fripé, tordu, balayé par l'outrage des ans et de le voir ainsi exposé pour lui survivre fut quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Un mélange d'admiration et de peur. Aller aussi près de la perfection revenait à se brûler les ailes et Fernando en payait le prix fort. Pour un peu, elle aurait brisé la fragile sculpture de cire, non encore recouverte par l'argile qui la protégerait avant qu'elle ne parte en cargo pour les États-Unis.

Yin s'habilla et se préparait à sortir lorsqu'Ismaël entra dans l'atelier. Lorsqu'il vit la sculpture, il tira la machette de sa ceinture et leva le bras pour trancher ce qu'il considérait comme un sacrilège... Prenant soudain

conscience que Fernando venait de dépasser la simple création et reposait inerte sur le sol, il arrêta son geste et se pencha sur lui.

— Je ne pensais pas que tu aurais pu atteindre cette perfection mais tu devrais être mort pour avoir osé sculpter ainsi les traits d'une femme et d'un homme. Sache que les représenter ainsi les conduira à leur perte à moins qu'Allah, qui seul peut t'avoir donné le droit de passer au-delà du monde profane, ne leur offre la grâce de s'aimer. Lorsque tu reviendras à la vie, toutes tes œuvres seront en route pour Manhattan.

Fernando grogna et ouvrit les yeux. Dans son regard il n'y avait plus de flamme, juste la lassitude de celui qui s'était dépensé sans compter pour son art. Sa voix tremblait lorsqu'il répondit à son ami.

— Non, attends, je dois enrober la dernière d'argile et veiller moi-même à leur emballage.

— Mon ami, je te conseille de rentrer à New York et de travailler à récolter des fonds pour notre combat contre les infidèles. Tes sculptures se vendront comme des petits pains et tu vas devenir célèbre. Attrape les mouches avec ce miel et nous dominerons vite le monde.

— Dominer le monde ? C'est absurde, Ismaël, personne ne peut vraiment l'imaginer.

— Moi, si ! Dors à présent car je vois bien que tu n'as plus assez de force pour remuer une oreille.

Ismaël prit Yin par la main et l'entraîna au-dehors.

— Yin, je sais que tu travailles pour ton pays et que tu en souffres. Si tu le désires, tu peux rester ici avec moi et abandonner ceux qui se servent de ta jeunesse pour donner aux hommes l'illusion d'être aimés.

— Je n'ai pas le choix car ma famille serait anéantie par les autorités, dissoute dans les rizières comme beaucoup d'autres.

— Alors, pars avec lui et continue à œuvrer dans l'ombre.

— J'aurais pensé que tu me tuerais.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un prédateur, Ismaël.

Il rit.

— Non, je fais ce que me dicte ma foi, tout simplement.

— Et pour moi, elle te dicte de me laisser partir ?

— Oui. Tu m'as aidé à retrouver le désir d'aimer et je t'en suis reconnaissant.

- Je l'ai fait par plaisir car tu es un bel homme, Ismaël ; pas comme lui qui me répugne.
- Reste et je te ferai reine.
- Laisse-moi quelques jours de réflexion. Je vais essayer de convaincre mes supérieurs de l'intérêt pour eux que je te suive.
- Merci, Yin. Dans ton rapport, pense à leur montrer mon importance. Je subodore qu'ils auront un jour l'idée de négocier avec mes GAT pour conquérir l'Afrique.
- Quand je disais que tu es un prédateur.

OceanofPDF.com

Carlos

Le journaliste dénotait. Ses cheveux longs crépus et gris en désordre, sa chemise bariolée ouverte sur sa poitrine, son bermuda d'un bleu passé par le soleil et ses tennis usées contrastaient vraiment avec les efforts vestimentaires des quelques « notables » de l'île entourant le gouverneur, toujours impeccable dans son costume trois pièces.

Après avoir enregistré les propos du commandant, d'Agnès et de Christophe sur son dictaphone, il avait accosté Cécile, pourtant restée très en retrait du petit groupe d'invités.

- On dirait que vous vous ennuyez, capitão.
- Non, mais je ne suis qu'officier subalterne et je n'ai pas l'habitude de ces cocktails.
- J'avoue aussi que, résident à São Tomé, c'est la première fois que ça m'arrive de venir jusqu'ici pour un si gros bateau de guerre.
- Oh, la guerre est loin et je suis heureuse de ne pas devoir la faire dans une île aussi paisible. Qui vous a appris ainsi à parler le français, monsieur ?
- Je m'appelle Carlos Nguema. On me dit Angolare alors que je suis Guinéen par mes ancêtres paternels et du Cap Vert par ceux de ma mère...
- Cela n'explique pas votre connaissance de la langue française.
- C'est vrai. Je me perds parfois dans mes réponses car je dois faire des efforts pour parler avec vous alors que le portugais c'est plus naturel.
- Et donc, pour votre maîtrise de ma langue ?
- J'ai eu la chance de pouvoir étudier le journalisme à Dakar où mon père a beaucoup d'amis français. C'est là que j'ai appris.
- Et vous travaillez pour quel journal ?
- Aucun et tous. Je suis pigiste pour « Agencia STP Press ». Je passe même parfois des dépêches pour votre AFP. Je vois sur votre badge que vous vous appelez « de Milly » ? C'est noble, alors que nous apprécions votre pays pour sa révolution il y a longtemps et que c'est grâce à lui que nous avons ce virus de la liberté qui résiste à tous les vaccins du libéralisme mondial.
- La particule est ancienne et ne sert plus. Une « de » est à l'égal des

autres marins.

- Comme les noirs sont à l'égal des blancs. J'en avais parlé avec le grand poète Senghor et je sens que vous pensez comme moi.
- J'ai déjà assez bourlingué pour savoir apprécier les gens pour leurs pensées et non pour la couleur de leur peau.
- Bien dit, même si « bourlinguer » est nouveau pour moi.
- Ça veut dire que j'ai beaucoup voyagé... on dirait même « rouler ma bosse » un peu partout dans le monde.
- Ce sont des images poétiques ?
- Des expressions que les adolescents d'aujourd'hui ne comprennent plus. La poésie qui vous est chère est bien malmenée ces derniers temps par des actes de piraterie perpétrés contre vos pêcheurs, n'est-ce pas ?
- Oui. Trois barques ont déjà disparu... au début ce pouvait-être à cause de la mer alors que cette fois Amado est seul rescapé d'une attaque évidente. C'est inquiétant.
- Pourquoi ne passeriez-vous pas une dépêche sur cet acte barbare de piraterie envers des pêcheurs pacifiques ? La mort d'un homme, d'une jeune femme et d'un enfant touchera nos médias qui vont s'emparer de la nouvelle et parler de votre pays... non ?
- Jeune femme, officier aux galons si neufs, j'ai bientôt 50 ans et je sais le mal que peut faire une dépêche. Mon pays est fait de beauté, de paix et d'amour, mon peuple est coloré de tendresse goûteuse comme notre cacao, de la grâce des femmes et de la douceur d'une nuit contre leurs corps enveloppant mon âme comme le jus d'une mangue. J'aime la voix rauque des chanteuses de Morna et la poésie qui glisse comme le sable fin entre mes doigts, réchauffe mes pensées lorsque le soleil dore la plage. Notre histoire est tumultueuse alors que nous aspirons au repos. J'aime aussi la mer au sein de laquelle plongent les baleines, s'échappent les tortues traquées par les oiseaux braillards. Jamais vous ne trouverez mieux qu'ici les merveilles d'un coucher de soleil lorsque l'odeur des sardines grillées envahit les terrasses de planches disjointes des cabanes. Non, désolé mais je ne communiquerai pas de dépêche sur le drame du *Soleil de Jade* car je refuse d'offrir à vos médias la sempiternelle violence croustillante qui hante vos jours et vos nuits.
- Ce n'est pas faux. Je connais d'autres choses, l'Irlande et ses mystères, la musique de ses nuits, la chaleur éprouvante du désert de Bara, les tempêtes de Norvège, la neige qui étouffe le son des pas et pique la peau

lorsque la burle souffle sur les plateaux d'Ardèche... L'Afrique noire est nouvelle pour moi et je trouverai ce qu'elle me cache derrière les cils baissés de votre regard.

- Un point pour cette vision poétique sur mon regard de nègre, mademoiselle. Je doute cependant que vous soyez assez habile pour vous affranchir facilement des carcans de votre culture néocoloniale.
- Vous utilisez le nom de « Nègre » ? Ignorez-vous que celui-ci est banni des trottoirs de Paris et que « mademoiselle » s'efface désormais des langues de la nuit dans les cabarets de Saint-Germain-des-Prés ?
- Je ne le sais que trop bien, capitão, alors que je revendique ma négritude à l'égal d'un Césaire. *La négritude, disait-il, est la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait, de notre destin de Noir, de notre histoire et de notre culture.*
- C'est beau et je comprends l'exaspération que je ressens dans votre voix. Puis-je me racheter en citant une strophe d'un poème de Léopold Sédar Senghor⁷⁸ ?
- Vraiment ?
- Oui. Voici pour vous, monsieur le Nègre :

*Femme nue, femme noire,
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté
J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux
Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,
Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle*

- Vous montez d'un autre cran dans mon estime, capitão. Moi, je me sens un peu plus proche de Bernard Binlin Dadié⁷⁹ :

*Je vous remercie mon Dieu, de m'avoir créé Noir,
Le blanc est une couleur de circonstance
Le noir, la couleur de tous les jours
Et je porte le Monde depuis l'aube des temps.
Et mon rire sur le Monde, dans la nuit a créé le Jour.*

- Nous devons vivre avec tout ce qui fait notre culture, monsieur Carlos le Noir. Et de quoi vivez-vous, de votre plume ?

- Curieusement, oui. Ne vous méprenez pas, madame « de », même ici c'est un métier d'être journaliste et je vaudrais bien que l'on me paie. Vous êtes encore novice et l'Afrique demande du temps pour être comprise. Pensez-y lorsque vous ferez la guerre dans mon île car même si votre commandant ne m'a parlé que de fournitures scolaires et d'aide médicale, mon petit doigt lui ne me cache rien.
- La guerre ? J'ai vu ce que c'est et je vous assure que vous vous méprenez. Mon commandant a raison, nous avons une mission humanitaire à remplir. D'où votre petit doigt tiendrait-il des informations sur une « guerre » ?
- Le Président a demandé votre aide militaire et en a parlé avec mon patron.
- Sans doute celui-ci évoquait-il ce tanker disparu du côté des Tinhosas ?
- Le *Cabral* nous ravitaille depuis plus de dix ans et votre ambassadeur à Libreville s'est entretenu avec mon Président à ce sujet. Vous pensez à de la piraterie, capitão ?
- Je ne sais pas.
- L'exclure serait feindre d'ignorer qu'un pêcheur d'ici a été opéré dans votre hôpital.
- Nous ne savons pas si l'attaque dont a été l'objet le pêcheur lui est liée. Il faudra du temps pour le déterminer tout en n'éveillant pas l'attention. Nous n'en sommes pas là.
- Vous avez raison, madame « de » et, si je ne m'abuse, c'est vous qui dirigez le renseignement préliminaire, n'est-ce pas ?
- Que vous importe, Carlos le Noir.
- Je sais ce que votre âme me dit. C'est ça qui donne sa force à celui qui sait écouter, noble Dame. Plus sérieusement, j'ai rencontré à Bony le chef d'état-major de la marine nigériane. Les actes de piraterie coûtent plusieurs milliards de dollars et il semble bien décidé à les combattre. Un transfert d'activité de ces groupes armés n'aurait dans ce cas rien de surprenant car nous sommes le plus faible des maillons de la chaîne.
- Je doute que ce soit une nouvelle à divulguer.
- Ne soyez pas inquiète, capitão, je pense comme vous que ce serait éveiller l'attention des pirates s'ils l'apprenaient. Je n'écirai pas une ligne à ce sujet.
- C'est tout à votre honneur.

Ils trinquèrent à l'amitié. Le journaliste cachait bien son jeu sous son allure décontractée. Non seulement il réalisait des interviews opportunes, mais il paraissait aussi posséder le don d'écouter les pensées des autres... « L'Afrique demande du temps pour être comprise », avait-il dit. À force de cultiver la technologie au lieu de regarder son peuple et de le comprendre, la France s'était-elle égarée dans un labyrinthe de biens matériels lui cachant une réalité humaine oubliée ?

OceanofPDF.com

Les héritiers

Dans le Caracal qui volait vers le golfe de Guinée, le capitaine de corvette Coutard et ses deux chefs de groupes venaient d'avaler leurs sandwichs. Les couteaux tirés, ils découpaient des quartiers de mangues et observaient par les fenêtres des portières la côte qu'ils franchissaient dans le petit matin. Le gros hélicoptère de combat volait avec régularité depuis près de trois heures et le son de ses turbines engourdissait les sens. Coutard méditait sur le sens de la vie tout en contemplant les eaux sombres du golfe de Guinée... Le soleil pointait sous la barre de nuages et concurrençait déjà les torchères des puits de pétrole dont les flammes ponctuaient encore le ciel noir des reflets rouges du feu de l'enfer. L'or noir, depuis des décennies, enflammait aussi les esprits, tant les dollars, enfantés par celui-ci, permettaient à quelques familles de potentats du continent de vivre grassement et de détourner sans pudeur l'argent destiné à leurs pays.

L'Afrique, Coutard la connaissait depuis toujours. Né au Sénégal, élevé par des grands-parents français, professeurs intègres plaçant les arts sur la première marche du podium de l'éducation, il possédait une culture ouverte sur le monde. Sans doute aurait-il pu enseigner lui aussi les arts premiers et s'enfoncer dans la jungle à la suite de Stevenson ou faire du trafic comme Monfreid dans la mer Rouge... Non, prenant conscience de la faiblesse des hommes, il s'était engagé au service de son pays et ce choix, le capitaine de corvette ne le regrettait pas. L'horizon s'éclaircissait, la mer s'étalait loin autour d'eux et bientôt ils ravitailleraient en vol.

La plupart des hommes se reposaient. Les trois heures de vol écoulées marquaient pratiquement la mi-parcours des 1630 km séparant Ouagadougou du *Mistral*. Ils volaient à 8000 pieds et il faisait frais. Coutard avait étudié les documents préalables à cette opération « Soleil de Jade » qui portait bien son nom alors que celui-ci montait, blanc presque crayeux dans un ciel gris blanc un peu brouillé.

- Nous allons survoler l'Océan durant trois bonnes heures et le paysage sera monotone.
- Pour autant, je préfère l'eau au désert. Je suis entré dans la marine et ces missions au Mali où nous bouffons de la latérite deviennent un peu trop

la règle. Je suis heureux à l'idée de palmer quelques nautiques et de retrouver ce goût du sel qui manque à Ouaga.

- Tu parles pour toi Péraud, moi je vais me taper la plage de sable comme Kieffer en 44 à Sword Beach.
- Je me demande pourquoi on t'a surnommé Kessel alors que tu te plains à longueur de temps. Lui, c'était un grand homme, un vrai journaliste capable de mouiller sa chemise pour écrire ses articles.
- Je ne me plains pas, je constate que le sable est encore pour ma pomme et le vétéran de Kieffer, en me donnant le surnom de Kessel lors de la remise de mon béret vert, m'a expliqué que c'était en mémoire de « L'armée des ombres ». Pour la première fois de ma vie j'ai lu un roman et depuis j'ai tout lu de Kessel. Chaque fois j'en découvrais un peu plus sur ce lion amoureux des loups comme des agneaux. J'imaginais bien le sable des plages du golfe de Tadjoura où se situe la fin du roman « Fortune carrée », sans savoir que j'allais fouler tous ceux d'une Afrique en ébullition... Et toi ? Pourquoi ce surnom de Péraud alors que je doute qu'une femme voie en toi un prince charmant ?
- Tu te trompes de cible. Mon surnom ne vient pas de celui de l'auteur de « La Belle au bois dormant » mais de celui de Jean Péraud, un photographe du Service Cinématographique des Armées, fait prisonnier à Diên Biên Phu et disparu lors d'une tentative d'évasion... Il avait connu les camps de concentration nazis et là, je crois qu'il ne pouvait accepter de revivre la même chose en Indochine. Mon parrain l'avait connu là-bas en même temps que Daniel Camus et Pierre Schoendoerffer, tous deux au service des images. Ils se sont tapés l'enfer d'une bataille perdue et Bigeard, prisonnier lui aussi, l'avait bien dit : « Si Mendès-France n'avait pas obtenu notre libération, aucun de nous ne serait revenu vivant des camps de prisonniers viets... » Nous avons reçu des surnoms prestigieux qui nous incitent à aller jusqu'au bout de nous-mêmes. Alors, ne me fais pas un fromage avec ton histoire de plage, prends plutôt une pelle et un seau, façonne un château de sable et lutte contre la marée qui va le détruire.
- De nuit sous la lune, équipé comme pour un raid de survie dans la jungle ? Excuse-moi si je trouve ton idée de jouer avec un seau aussi idiote que de vouloir imiter les sirènes en palmant au milieu des tortues.
- Parce qu'il y a des tortues de mer là où nous devons combattre ce GAT ?

- Tu le saurais si tu lisais un peu de choses sérieuses au lieu de regarder des films en miniature sur un smartphone.
- Je me repassais « Le chant du loup » qui n'a rien d'un film débile et où j'étais figurant pour les images lorsqu'ils rentrent à bord du sous-marin par le tube lance-torpilles.
- Je ne t'avais pas reconnu avec la tonne de maquillage qu'ils ont dû dépenser pour te rendre présentable.
- Il est vrai que tu es miro comme une taupe.
- Je vois autant qu'un lynx et lorsque j'aurai la vue qui baisse je me rendrai dans une salle obscure.
- Bon, les filles, c'est fini de geindre ? Je vous rappelle que nous sommes en OPEX et que chacun de vos groupes a une mission précise à assurer.
- Si, commandanté. Tu ne nous as jamais dit quelle unité est de Reco ?
- Capa et sa bande des cousins Hub.
- Capa ? C'est comme une orque au milieu d'un banc de sardines. Il va tout dévorer avant que nous n'ayons débloqué la sûreté de nos 416⁸⁰.
- Nous devons nous coordonner avec lui afin de monter un assaut du tonnerre de Dieu.
- S'il veut bien nous laisser notre part.

Le commandant sourit. Lui, son sobriquet venait de Raoul Coutard, le chef opérateur mythique de Pierre Schoendoerffer. Avec lui, la boucle était bouclée car ce Raoul Coutard avait aussi connu Péraud et Capa sur les bancs d'une école qui s'appelait « La guerre d'Indochine ». Tous s'étaient mouillé les fesses dans les rizières. Kessel et son roman « La vallée des rubis », celle d'une Birmanie si proche. L'amour de la jungle rapprochait tous ces hommes et l'amitié indéfectible de Joseph avec Schoendoerffer remontait au tournage en Afghanistan d'un film tiré des « Cavaliers ». Lorsqu'il avait lu cette œuvre somptueuse, Coutard avait compris la psychologie de ces résistants empreints d'une violence séculaire, dévoyée par la foi d'un charbonnier aveugle ; leur rudesse et l'absence de peur, alors qu'ils ne possédaient aucune protection et se heurtaient à des soldats bien entraînés tout en étant moins mobiles. Combattant sur le sol de leur pays, les talibans ne perdraient jamais la guerre et peu leur importait la vie. La roue de celle-ci tournait inlassablement, les entraînant dans une destinée contre laquelle ils ne pouvaient rien. Abreuvés de discours lénifiants ou haineux, les cerveaux embrumés par les commentaires des journalistes à la solde de pouvoirs dictatoriaux, jamais ils ne pouvaient raisonner seuls et

ainsi retrouver leur liberté. Seuls comptaient les liens fraternels forgés dans les combats et le désir de vaincre, plus puissant lorsque vous défendez votre terre contre des envahisseurs.

Comment imaginer l'existence de pirates dans un pays aussi pacifique que São Tomé ? Contre quels ennemis allaient-ils se heurter ? La note rédigée par le lieutenant de vaisseau de Milly évoquait un groupe bien armé et très mobile capable d'opérer loin de la côte. Les premières analyses des images transmises par le satellite, l'ATL2 et le Falcon portaient à croire qu'une base récente existait sur la côte sud-ouest de l'île de Príncipe. Capa étayerait ou effacerait tout ou partie de cette hypothèse. Dans quelques heures, ils seraient à pied d'œuvre et se prépareraient à bord du *Mistral*. Une nuit de repos s'annonçait, elle serait bienvenue après les longues semaines de traque qu'ils venaient de mener dans le désert du Mali. La mer enfin retrouvée après la sécheresse et les températures extrêmes supportées sur des cailloux brûlants, des nuits glaciales et cette soif permanente qui leur déchirait la gorge.

Chaque foyer à peine maîtrisé renaissait un peu plus loin, alimenté par des hommes vivant leur foi comme une nouvelle croisade contre ceux qu'ils considéraient comme des infidèles, même dans leurs propres rangs.

La civilisation retrouverait-elle la raison en venant à bout de siècles immoraux ? Entraînée dans une fuite en avant dont il paraissait de plus en plus évident qu'elle allait à sa perte, elle détruisait tout sur son passage et piétinait les beautés de la terre. Il était un soldat conscient de son engagement afin de sauvegarder une liberté de plus en plus étriquée, réfugiée dans le dernier carré protégé par des hommes dont le cri pouvait être « La liberté ou la mort ». Cambronne, alors que tout était perdu n'avait-il pas crié « Merde ! » ?

Le message du *Mistral* tomba au moment où l'appareil effectuait son ravitaillement en vol. Derrière l'énorme C130J, le pilote compensait les turbulences et pointait sa perche vers le manchon qui ondulait dans le vent.

— Kessel et Péraud, nous allons faire un petit tour à Douala.

— Comment ça Douala ? L'opération est reportée ?

— Non, il est seulement question de ne pas nous montrer à la population de Santo Antonio. Nous ne devrions pas en décoller avant 18 heures.

— Ça va nous laisser le temps de faire un petit footing, de prendre une douche...

— Et de manger chaud.

OceanofPDF.com

La destinée

Katia et Madalena venaient d'atteindre le fleuve. La jeune femme, peu sportive, était en sueur malgré la pluie et, après plus de deux heures de progression difficile entre les arêtes tranchantes et les failles plongeant au cœur de la terre, elle tenait à peine debout. La jungle se révélait aussi une véritable cacophonie que la présence des deux femmes ne semblait pas devoir faire cesser. Elle s'arrêta.

- J'étais persuadée que les oiseaux et les autres animaux se taisaient lorsqu'un intrus pénétrait dans leur territoire.
- Ils savent qui je suis ; ce sont leurs esprits avec lesquels je parle. Je leur dis que je les aime et que je suis là avec une amie afin de retrouver le corps de José. Ce qui m'étonne, c'est que j'entends qu'il n'est pas mort. Il est encore là, sans que je le voie et j'ai le pressentiment qu'il ne reviendra jamais.
- Je préfère que tu arrêtes de me parler de ça ici. La jungle me stresse bien assez sans que tu en rajoutes.
- Tu as peur de la mort ?
- Oui.
- Elle est pourtant là, tout près de nous sans qu'elle ne manifeste l'envie de nous ôter notre vie. Ce n'est pas le moment et elle le sait.
- La mort tout près de moi ! Je ne suis pas assez courageuse pour continuer, Madalena.
- Alors, restons un instant sur la rive et mangeons des fruits tout en buvant du vin de palme. Il te donnera du courage.

Elles s'assirent sur de grandes pierres plates aux étranges teintes jaunes striées de larges lignes bleues. Katia sortit le compteur Geiger qui crépita légèrement. Une radioactivité supérieure à la normale était bien présente dans cette roche. Elle comprit en observant mieux les arêtes de celle-ci qu'elle avait été taillée par des hommes. D'autres, légèrement sous la surface de l'eau, formaient une voie invisible à qui n'y prêtait pas attention. Elle ne s'attendait pas à cette découverte et réfléchit longuement tout en terminant son gobelet de vin. La jungle abritait quelque chose d'autre que des animaux, à moins que ce ne soit l'entrée des enfers. Elle dut canaliser son imagination pour ne pas paniquer.

- Madalena ?
- Oui, Katia.
- Pourquoi m’as-tu d’abord laissée aller seule avant de m’accompagner ?
La logique, puisque tu connais la jungle et qu’elle t’accepte, aurait été d’y venir sans moi. Je suis un boulet à présent.
- L’Esprit désirait que tu le fasses et je ne pouvais m’opposer à sa volonté.
Lorsque tu découvriras le tombeau, ton âme s’ouvrira et tu pourras converser avec tout ce que Dieu a créé.
- Non, Madalena, je ne saurai jamais parler en langue. Je suis médecin et mon esprit cartésien s’y refuse. Bien sûr que j’apprends avec toi et je t’en sais grée, seulement ma vie ne sera pas de rester à la roça. Mon cœur attend autre chose et je sens que c’est tout proche.
- Chacun doit suivre sa destinée et la tienne n’est peut-être pas de vivre ici ; cependant, tu vois la beauté de cette eau qui glisse vers la mer en illuminant les couleurs des pierres ? Tu sens cette odeur de terre mouillée, d’épices et de vase ?... José aimait cette vallée. Il doit-être entré dans le tombeau interdit, sous la grande dalle de pierre où repose la reine... Là habite l’Esprit.
- Vraiment ?
- Oui, ceux qui l’ont scellé vivaient à l’aube de l’Humanité.
- Et je devrais y pénétrer ?
- Non, seuls les gardiens peuvent le faire lorsque leur vie est proche de sa fin. Ils s’allongent au cœur des ténèbres et abandonnent leur enveloppe charnelle. Seul leur esprit reste vivant et rejoint celui de leurs ancêtres pour nous aider à voir clair dans le monde. Pour toi, il suffira que tu pries sur la pierre sacrée qui en ferme l’accès. Alors, veux-tu continuer ou la peur est-elle trop forte ?
- Je veux bien découvrir ce secret, Madalena... si la mort ne m’emporte pas.
- La mort est partie vers la mer où elle sait qu’il y aura des hommes qui vont mourir bientôt ; elle le sent et fait son choix. Suis-moi pas à pas et ne t’éloigne pas du chemin tracé sous les eaux.

Madalena ôta ses sandales et entra pieds nus dans l’eau. Katia fit de même et, une fois sur les dalles de la voie, elles descendirent prudemment le courant. Puis Madalena bifurqua vers une île qui émergeait, tel un dôme ancestral. L’arrondi de celui-ci ne laissait aucun doute sur son caractère artificiel. Son sommet était couronné d’une longue pierre plate.

— Monte pieds nus sur elle, signe-toi, lève tes bras vers le ciel, ferme les yeux et récite le « Notre père » de toute ton âme. Lorsque tu sentiras ton corps vibrer, quitte la pierre sans tarder.

— Attends !

Katia tira le compteur de son sac. La radioactivité était extrêmement forte à mesure qu'elle avançait vers le bloc jaune veiné de bleu. Sous ses pieds nus le sol vibrait légèrement. Le compteur s'affolait. Elle comprit pourquoi il ne fallait pas rester longtemps perché sur le sommet du dôme.

Elle pria comme jamais, laissant venir à elle les paroles d'une prière qu'elle avait apprise sans en croire un seul mot. Lorsqu'elle redescendit vers Madalena, elle vit une aura bleutée dessiner le contour de son corps.

— Maintenant tu dois plonger dans l'eau et te débarrasser de toutes les impuretés du monde.

— Dans le fleuve ?

— Oui, Katia.

La jeune femme entra dans l'eau et s'immergea longuement dans le courant chaud. C'était doux et elle y plongea plusieurs fois avec délice. La main de Madalena la tira doucement.

— Maintenant nous devons partir.

— Et José, Madalena ?

— Il se transforme à présent et nous devons le laisser en paix. Lorsqu'il mourra, nos âmes s'uniront et je ne serai plus seule. Ne restons pas ici, je sens des ondes néfastes nous entourer.

Katia écouta la jungle d'où lui parvenaient des murmures incompréhensibles. Des taches sombres allaient et venaient... sans doute les ondes dont venait de parler Madalena.

Tout en remontant le courant, elle se retourna plusieurs fois, inquiète à l'idée que la mort pouvait encore la surprendre. Comment être sûre qu'elle ne reviendrait pas, prise de remords, pour l'emporter dans une de ces failles qui tranchaient les poussées de basalte ? Une forme sombre ne bougeait-elle pas là-bas, dans cette touffe de plantes gigantesques ?

Une autre ne surgirait-elle pas du fleuve, tel un crocodile emportant sa proie dans les profondeurs pour la noyer avant de la dévorer ? Elle entrevit en un éclair plusieurs ombres immenses se précipiter vers elles et elle s'évanouit.

OceanofPDF.com

Jour J

Capa observait l'approche du Caracal depuis la passerelle Avia. Le pont restait dans le noir, seul le spot 4 affichait un léger éclairage. Le chien jaune⁸¹ et ses « bleus »⁸² étaient invisibles, seuls les WARMS⁸³ indiquaient leurs présences. Très loin, les quelques lucioles lumineuses de Santo Antonio punctuaient la nuit d'étoiles terrestres alors que celles du ciel restaient masquées par la forte nébulosité. Les grains lessivaient le pont et les hommes.

L'obscurité masquait les activités et le lourd appareil brassait la pluie, propulsant celle-ci sur les vitres de la passerelle.

- Je descends accueillir les copains.
- Tu les salues de notre part, Capa, et tu leur dis qu'ils sont invités au carré des OMS pour le verre de l'amitié après le dîner.
- Tu es génial, Alexandre.
- C'est pour nous l'occasion de parler de notre travail commun et de gommer les imperfections. Et puis, ils doivent attendre tes informations pour passer à l'action, ça leur laisse quelques bonnes heures de paix.
- C'est certain. En attendant, nous devons faire un briefing commun afin qu'ils puissent s'insérer dans notre dispositif de reconnaissance sans nous marcher sur les pieds.
- Maintenant ?
- Oui. Je te rappelle que nous prenons le large à 22 heures et que nous aurons besoin d'un petit temps de repos avant de nous diluer dans la nuit.
- Vous ne faites que dormir chez les cousins Hub.
- Ce qui est pris est pris. Nous n'aurons pas de repos durant les 48 heures qui viennent, alors nous emportons du stock. Il est... 19h10. L'idéal serait qu'ils dînent à 21h00 chez les OMS.
- Le commissaire les avait annoncés pour le deuxième service de 20 heures. OK, je vais prévenir la cuisine qu'elle doit s'attendre à une 3^{ème} mi-temps...
- C'est bien. Au fait, tu te promènes toujours avec ton chat noir ?
- Ah, tu le sais aussi. Oui, j'ai cassé un miroir il y a 6 ans, 11 mois et 28 jours. D'après la fée Carabosse, je serai libéré de la merde qui me colle

aux godasses quand vous reviendrez de votre excursion.

— Je te ramènerai un petit cadeau souvenir.

— J’y compte bien. Mais pense à un truc pas difficile à entretenir ; ma femme refuse tout objet susceptible de devenir un nid à poussière.

— Je ne fais pas dans le style tour Eiffel en plastique moulé à Shanghai et vendu par des Africains sur le pont d’Iéna. Kenavo, caboche de Breton !

— Salut, Capa ! Je croise les doigts pour toi et ton groupe.

— Merci, Alexandre.

Capa dégagea de la passerelle, enfila la coursière et descendit les échappées à toute vitesse. Il sentait l’adrénaline progresser dans ses veines à mesure que le moment d’entrer dans l’action approchait. En même temps, il souriait, heureux de mener cette reco. Dans quelques heures ses hommes et lui se fondraient dans la nuit, quittant la climatisation du bord pour la chaleur moite des îles. Chaque mission lui apportait ce plaisir de l’aventure et d’affronter le danger. La peur maîtrisée affûtait les sens, les démultipliait. Il redevenait ce chasseur des temps immémoriaux, jouant simultanément de l’instinct primaire et de la raison. Un mélange subtil, véritable gaz explosif en limite de stabilité.

Coutard et ses deux groupes ne tardèrent pas à faire irruption dans la salle de briefing Avia que Didier mettait à leur disposition pour ce calage. Capa les connaissait tous, des hommes sans esprits tourmentés, incisifs, tranchants comme l’obsidienne. Quand tous se furent salués, il se plaça devant l’écran à côté de Matthieu, Gabriel, Coutard, de Milly, Kessel et Péraud. Le silence se fit sans besoin d’un ordre. Chacun savait que la moindre information allait avoir son importance. En pleine action, l’hésitation et la désorientation mêlées à un instant d’inattention risquaient de compromettre la vie des camarades de combat. Triés parmi les meilleurs, ces commandos formaient une famille unie. Les brouilles éphémères se dissolvaient en opération. Les yeux fixés sur eux ne cillaient pas. Matthieu prit la parole le premier.

— Au nom de l’ensemble de l’équipage, je vous souhaite à tous la bienvenue à bord. Je suis toujours impressionné par votre valeur au combat et nous ferons tout pour que cette opération soit couronnée de succès. Le lieutenant de vaisseau De Milly et votre camarade Capa ont travaillé toute la journée à recueillir et à peaufiner nos informations. Nous sommes au taquet pour ce qu’il nous était possible de recueillir sans reconnaissance. Ce sera chose faite dans les heures qui viennent et

l'assaut est programmé par le COS pour la nuit prochaine. Le *Cabral*, un tanker piraté, sera libéré dans la matinée de demain puisqu'une rançon vient d'être payée par sa compagnie d'assurance. Nous surveillons l'activité autour de celui-ci car nous avons deux flottilles de pêche chinoises qui terminent leur ravitaillement en se servant dans ses soutes et nous ferons mouvement après l'assaut de leur base pour nous en approcher afin d'en effectuer les contrôles. Votre objectif prioritaire c'est la base de ce GAT qui peut totalement déstabiliser la paix de São Tomé et Príncipe. Suite aux écoutes réalisées par les moyens de la DRM, son chef est aujourd'hui identifié. Il s'agit d'Ismaël Askia, un Malien de Gao qui agit pour le compte des GAT opérant dans son pays, dans le nord du Burkina, à l'est du Niger et pour Boko Haram. Cela confirme que les djihadistes déplacent le point central de leurs livraisons d'armes et de munitions dans l'île de Príncipe et vont tenter d'infiltrer des groupes en milieu équatorial. Contrairement à ce que nous pensions, ce sont des professionnels, ce que vont vous expliquer de Milly et Capa dans quelques instants. Notre objectif, en termes de renseignement, c'est de capturer leurs cadres et de récupérer un maximum d'informations lors du Sensitive Site Exploitation⁸⁴. Les prochaines quarante-huit heures ne nous laisseront pas de repos alors « Merde à vous tous ! » À toi, Cécile !

- Ici, nous sommes dans l'œil du cyclone mais autour de nous, là où vous allez agir, cela va « branler » sérieux, comme disent les marins. Vous voyez derrière nous le travail réalisé à bord pour déterminer avec précision le périmètre d'action. C'est une configuration qui n'a rien d'exceptionnel si ce n'est que le relief est tourmenté car il s'agit là de pics basaltiques malaisés à franchir si vous deviez le faire. Capa vous expliquera comment il compte disposer ses hommes afin que vous puissiez vous coordonner parfaitement pour la prise d'assaut de ce camp qui n'a plus rien d'hypothétique.

Coutard la coupa :

- Sur la photo il y a quatre barques assez bien motorisées tirées sur la plage au sud du camp, c'est avec ça qu'ils opèrent en haute mer ?
- Pas du tout. Ce sont peut-être des moyens de transport utilisés par les pirates pour du cabotage mais il y a tout lieu de penser qu'ils ont autre chose de plus puissant. Le pêcheur qu'ils ont attaqué et que le toubib a soigné à bord parlait d'un grand semi-rigide. Je lui ai montré des photos

de différents types de bateaux et il penche pour le 1400 Rafale de Sillinger.

- Une capacité d'emport de près de 5 tonnes et une tenue en pleine mer parfaite. C'est ce semi-rigide-là que Capa cherchera sur le fleuve ?
- Affirmatif, je pense qu'il y a un quai sous la mangrove.
- S'il s'avère que c'est ce type de bateau, il confirme la présence de gros gibier. Il a vu leur armement ?
- Tout à fait. Les hommes qui sont montés à bord de son bateau étaient armés de A-91 russes chambrés en 5,56 OTAN. Le résultat de l'étude balistique de la balle extraite du corps de ce pêcheur est pourtant différent : les rayures sont celles d'un IMBEL MD97 de fabrication brésilienne et le fournisseur de la munition est clairement la Companhia Brasileira de Cartuchos.
- Du matériel de pro. L'A-91 reste une arme de combat rapproché qui peut te balancer des grenades de 40 mm tandis que l'IMBEL s'avère un fusil d'assaut de grande précision. Rien de plus gros ?
- Il n'a pas remarqué d'armement sur le canot alors qu'il est conçu pour en porter.
- Le camp lui-même c'est ce que tu as matérialisé en rouge ?
- Oui. Tu distingues comme moi les arêtes des toits malgré le fait qu'ils soient quasiment sous la végétation ou recouverts de palmes afin de les masquer.
- J'avais compris ça. D'après toi, combien aurions-nous de bâtiments ?
- Trois, un grand rectangulaire au sud, un quasi carré au nord et l'autre en longueur à l'ouest.
- Cohérent à l'image. Rien de l'autre côté du fleuve ?
- A priori, non. Ce sera à confirmer par Capa auquel je laisse le micro.
- Salut à ceux que j'aurais pu oublier. Je sais que vous aspirez à un bon dîner comme seuls les cuistots de la Royale savent les préparer et ce sera bien le cas dans quelques dizaines de minutes. Nous allons quitter le bord à 22 heures pour contourner l'île par l'ouest. Durée de navigation : 2 heures à vitesse lente afin de faire le moins de bruit possible. Nous laisserons l'ECUME armée de deux hommes dans cette crique séparée de la grande plage par une barrière rocheuse et qui se trouve à 2,30 nautiques du camp. Nos hiboux ont en effet détecté un radar de nav émettant depuis le haut du camp, assez près d'un gros groupe électrogène que nous neutraliserons en temps utile. En principe nous ne

signons pas mais pas la peine de prendre le moindre risque. L'ECUME viendra nous récupérer à la volée en cas de pépin et nous comptons sur le Caracal pour nous exfiltrer par le nord à ce point que vous voyez là. C'est identifié comme une clairière naturelle au sol rocheux.

Coutard approuva du chef et pointa celle-ci du doigt.

- C'est quoi comme dimensions ?
- C'est clair sur 40 mètres.
- D'accord ! Elle sera utile pour la phase action et pour venir t'appuyer si nécessaire. Nous passerons en alerte 5 à partir de ton ton heure d'accostage et le resterons jusqu'à ce que vous nous donniez le vert de votre position de reco. Si la fourmilière se réveille, nous passerons directement en mode action. Tu regroupes ton monde et tu tiens l'ouest. Le Caracal nous lâchera dans la clairière et nous foncerons par le nord. Le Tigre fermera la plage au sud.
- Je peux continuer, ma poule ?
- Euh, oui. Excuse-moi d'avoir rebondi sur ta clairière. Tu peux continuer à nous expliquer la progression de ton groupe, Capa.
- Depuis la crique, nous ne tenterons pas de franchir la barrière rocheuse, trop risqué et trop de temps perdu. Je scinde alors mon groupe en deux afin d'aborder le périmètre par deux voies différentes : le premier s'infiltrera en kayaks par cette petite passe jusqu'à ce point ouest de la plage, adossé à la barrière, afin de ne pas offrir une silhouette noire sur le fond blanc du sable et de ne pas laisser d'empreintes. La jungle nous couvrira. Nous progresserons en lisière et nous infiltrerons au plus profond du périmètre. ; le second palmera par la grande passe et remontera jusqu'à l'embouchure du fleuve. Nous devons savoir ce qu'ils possèdent comme moyens nautiques et comment ça se présente de ce côté-là. Ce sont eux que le Caracal pourra récupérer dans la clairière.
- Je vois pour ta progression et la position de tes hommes.
- On est d'accord. C'est quoi la météo ?
- La température est de 26° et demeure constante même au cœur de la nuit. La nébulosité est de 81 % et c'est la nouvelle lune... Nuit absolue.
- De la pluie ?
- Toute la journée de demain à partir du lever du jour à 5h14.
- Et pour toi, cette nuit ?
- Quelques averses mais dans l'ensemble ça devrait tenir avec un vent de 8 km/h venant du 242.

- Un petit Ouest-Sud-Ouest, parfait pour aborder la côte. De la houle ?
- Hauteur 0,3 avec des périodes de vagues de 10,7 secondes.
- Température de l'eau ?
- 28° constante.
- Piscine chauffée et petits remous, juste pour une belle baignade. Tu aborderas à quelle heure ?
- Une heure du matin. Nous serons portés par le flot et ce sera plus facile pour palmer avec le courant de marée qui poussera pour entrer dans le fleuve.
- Tu as 24 heures pour nous livrer une bonne moisson de renseignements sur leurs forces, leurs sentinelles, les points chauds et vérifier les accès aux points de repli. Pour l'assaut, l'idée, pour le moment, serait que Péraud palme pour les prendre par le fleuve et que, sauf contrordre de ta part, Kessel déboule directo sur la plage. L'ECUME fera mouvement dès le début de l'attaque afin de récupérer Kessel et ses garçons en cas de pépin. Le Tigre sera en appui feu. Je serai à bord du Caracal pour coordonner l'assaut et vous récupérer ainsi que le groupe Péraud en rescue terre.

— Ça me va.

Cécile fit projeter une vue infrarouge, suivie d'une autre réalisée en thermiques.

- En détection de mouvement depuis le Reaper de Sabre qui nous a réalisé une bonne imagerie il y a maintenant 3 heures, nous avons aperçu 14 silhouettes et ne devrions pas nous trouver en mauvaise posture. Il est cependant possible que d'autres hommes se trouvent dans les bâtiments et nous pouvons tabler sur le double de combattants dont nous ne connaissons pas le degré de combativité. Capa nous dira si nous avons vu juste et l'effet de surprise jouera en notre faveur. Quoi qu'il en soit et compte tenu de la mauvaise visibilité au sol du fait de la mangrove et de la jungle, nous avons fait quadriller le périmètre afin de donner au Tigre des ordres de tir précis en fonction de vos positions durant l'attaque. Les chefs de groupe auront ce quadrillage et pourront demander l'appui à Coutard selon leurs difficultés ou besoins.
- Nous n'avons jamais utilisé ce principe de quadrillage qui me semble bien réalisé avec les positions GPS de chacun de tes carrés. Mes gars auront tout de même leurs balises actives lors de ces appuis feu. C'est une précaution supplémentaire mais je dois avouer que ton idée n'est pas

mauvaise, capitaine. Avec toi et Capa, j'ai l'impression d'un voyage organisé où tout est compris.

— C'est mon côté « Club Med » qui ressort.

Gabriel sourit et compléta :

— Pour la croisière, le *Mistral* fera mouvement demain en début de nuit pour se placer derrière la pointe du cap le plus à l'Est et restera ainsi hors de détection de leur radar. Dès que l'assaut sera lancé, et que Capa aura bousillé leur groupe électrogène, il nous faudra 40 minutes pour rallier le débouché de la grande passe, exactement comme indiqué sur l'image. Tu comptes utiliser les Futura du *Mistral*, Coutard ?

— Non, avec une mer comme ça les kayaks sont parfaits ; nous n'aurons que 5 nautiques pour nous échauffer et pas la peine d'éveiller une sentinelle que Capa n'aurait pas repérée.

Celui-ci réagit aussitôt :

— Je ne suis pas le type à laisser un mégot de cigarette échapper à l'analyse de la situation. De plus, je neutraliserai le groupe électrogène lorsque tu me donneras le top et le radar sera hors circuit ; cela permettra au *Mistral* d'approcher et de leur bloquer une éventuelle sortie avec un gunner et du 14.5 dans l'Alouette III. Ce serait couillon qu'ils puissent utiliser leur 1400 pour nous filer entre les doigts.

Gabriel et Cécile se regardèrent et c'est elle qui conclut :

— Ce sera tout pour le moment et nous vous souhaitons bon appétit à tous.

Les hommes récupérèrent leurs sacs et quittèrent la salle en silence. Le capitaine d'armes, qui avait assisté au briefing les précéda dans la coursive.

— Le repas se fera aux OMS où notre traditionnel Virgin Mojito vous attend.

Coutard rit.

— Il est loin le temps du cambusard⁸⁵ de nos anciens !

— Oui, Coutard, le vin faisait partie des attributs du combattant. Je me souviens de ce que l'on m'a raconté de la mort de mon grand-oncle en 1943, fusillé par les Allemands. Lui, il cultivait la vigne dans l'arrière-pays varois et, avant de mourir, il a obtenu du curé qu'il lui donne un dernier verre de vin pour se donner le courage de crier « Vive la France ». Comme pour les poilus de la Première Guerre mondiale qui buvait leur pinard et un coup de gnôle avant de finir ensevelis dans la

boue dont ils ne pouvaient se tirer lorsqu'ils glissaient dans un trou d'obus. Je ne crache pas sur un bon canon, mais il reste à terre où il m'attend pour fêter avec ma femme le retour à la maison.

- Pas de champagne ?
- Non, je reste un fils de paysans et j'aime un bon rosé de Provence, un vrai, sans ces traitements qui tuent les parasites mais aussi les abeilles et tous les insectes dont pouvaient se nourrir les oiseaux qui désertent l'air de nos campagnes et sont chassés de nos villes.
- Tu deviens écolo.
- Non, adulte.

Pressentiment

Ismaël vérifiait le chargement à bord du 1400 des œuvres de Fernando qui allaient rejoindre le *Dniepr* en haute mer dès le lever du jour. Le sculpteur se rongait les ongles en regardant l'arrimage des petits conteneurs de plastique dans lesquels elles se serraient, bloquées par de la mousse injectée. La pluie noyait la lumière des deux projecteurs du quai et Fernando rêvait déjà de retrouver les lumières de Manhattan.

- Tu penses que la mer sera assez clémente pour que nous embarquions demain matin ?
- La météo est bonne et tu ne risques rien. Ils te laisseront à Ponta Delgada où tu pourras prendre un avion pour New York.
- Tu sais combien j'ai horreur d'être brassé.
- Avec ce que tu vas sniffer, tu ne sentiras même pas que tu es en mer. Je garde Yin ici, si ça ne t'ennuie pas trop.
- Tes hommes ont ramené deux femmes de la jungle. Que comptes-tu en faire ?
- Pour le moment je les garde en otage. Si ça tourne vinaigre c'est un bon moyen de se protéger.
- Qui sont-elles ?
- D'après ses papiers, la plus jeune s'appelle Katia Oliveira ; l'autre, habillée comme les pêcheurs, n'a pas d'identité. Si ça t'intéresse, la gamine est bien roulée et tu peux en faire bon usage.

Fernando ne répondit rien. Katia était sa nièce et il venait d'en sculpter le visage. Sa beauté en faisait un morceau de choix. Ismaël le regardait, attendant une réponse grivoise qui ne venait pas. Enfin, Fernando réagit.

- Il faudrait voir la marchandise. Yin reste là ?
- Oui, j'ai besoin d'elle pour calmer les Chinois qui vous ont pistés.
- Je m'en doutais. J'ai ce qu'il faut à Manhattan et je sais qu'elle te comble de son savoir érotique.
- Tout à fait et je te remercie de me la prêter.
- C'est un cadeau empoisonné car tu sais comme moi qu'elle travaille pour les services secrets chinois et je n'ai pas besoin d'un fil à la patte. Je te l'échange contre la jeune prisonnière si elle s'avère assez intelligente pour consentir à me satisfaire sans condition.

- Tu demandes beaucoup, alors que Yin reste de son plein gré. Maintenant que cette Katia va comprendre que nous sommes un groupe djihadiste installé dans son pays, je ne peux pas la laisser filer avec toi aux États-Unis où elle pourrait parler.
- Tu as sans doute raison et la nuit porte conseil. Je vais tout de même aller la voir.
- Et tu peux la violer si ça te fait plaisir.
- Pourquoi pas ?

Ismaël regarda vers le large sans rien distinguer à plus de dix mètres. Il faisait nuit noire et son inquiétude croissait depuis que son informateur l'avait avisé de la présence d'un navire de guerre français à Santo Antonio, même s'il semblait juste en escale de courtoisie à vocation humanitaire. Son idée d'installer un radar de navigation prenait une importance qu'il n'avait pas imaginée. Les Français s'avéraient de redoutables adversaires au Sahel et les savoir si proches lui déplaisait. En choisissant Príncipe, il imaginait se trouver à l'écart de toute menace sérieuse et voilà qu'un de ces maudits navires mouillait de l'autre côté de l'île. Il avait avisé le *Dniepr*. Celui-ci n'approcherait pas de la terre et le 1400 permettrait de faire suffisamment de rotations pour débarquer la cargaison de munitions qu'il amenait de Salvador de Bahia.

Sous son poncho qui le protégeait, Fernando se sentait amer. Yin lui manquerait et le droit de cuissage qu'Ismaël lui consentait l'effrayait. Lorsque la dernière caisse fut en place, il resta un instant indécis puis disparut derrière le rideau de pluie.

Ismaël fit sa tournée des sentinelles auxquelles il donna des consignes de vigilance accrue avant de passer voir l'opérateur radar.

- Alors, Niger ?
- Rien en vue. La mer reste vide sur 5 nautiques. Au-delà, les grains brouillent les ondes et je n'arrive pas à les éliminer car cet appareil ne vaut rien. Tu devrais en acquérir un meilleur.
- En même temps nous n'attendons pas d'autre visite que le *Dniepr* et il ne viendra pas jusqu'ici.
- Pourquoi ? Son tirant d'eau lui permettrait de mouiller dans la crique.
- Il y a un navire de guerre au mouillage à Santo Antonio.
- Ça, même avec le brouillage de la pluie je pourrais le détecter sans peine.

- C'est déjà ça.
- Et je sais faire la différence entre un pêcheur et un cuirassé. C'est quoi leur bateau ?
- Un gros porte-hélicoptères.
- Parfait. Je ne le manquerai pas.
- Au moindre doute tu m'alertes par VHF.
- Je te sens nerveux, Ismaël.
- Les Français nous créent le maximum d'ennuis au Mali et plus globalement dans toute la bande du Sahel.
- Tu crains pour la cargaison ?
- Évidemment. Nous avons besoin de ces munitions et des nouvelles armes brésiliennes pour équiper les autres GAT qui viendront en formation jungle. Nous devons faire quatre rotations, d'abord pour livrer les œuvres de Fernando et le faire embarquer avec les filles, puis pour tout transférer depuis le cargo. Cela va prendre du temps et je ne peux le faire de nuit. J'espère seulement que le navire français restera au mouillage à Santo Antonio.
- Tu sais ce qu'ils font là ?
- Ils apportent du matériel scolaire, des médicaments et viennent d'inviter les notables de l'île pour un cocktail.
- Normal. Lorsque je travaillais comme détecteur à bord du *Vasco de Gama*, nous faisions la même chose à chaque escale de courtoisie. Ils ont une présence permanente dans le golfe depuis plus de 30 ans et je connais leurs porte-hélicoptères. Jamais ils n'ont menacé les trafiquants et nous sommes dans un pays souverain. Ils n'interviendront pas, alors ne te fais pas de bile pour rien, Ismaël !
- Possible. Qui te relève à minuit ?
- Le général Robusta.
- Le général Robusta ?
- Oui, c'est le surnom que l'on a donné à ce sergent angolais qui se prend pour un général de brigade.
- Ton... général de plantation de café, il connaît bien les radars ?
- Il est mégalo sans être un imbécile. Je lui ai enseigné le b.a.-ba et il se débrouille très bien.
- OK ! Je passerai le voir à sa prise de garde. Tu as de quoi manger ?
- Oui, ne t'inquiète pas pour moi, j'ai du saucisson, du Porto pour l'accompagner et deux paquets de cigarettes pour me détendre.

- Je me demande bien pourquoi je dois faire confiance à des gens qui ne respectent pas les principes de base de l’Islam.
- Parce que nous sommes des soldats et que nous tuons pour que notre cause progresse.
- À quoi ça sert si les islamistes de demain fument, boivent de l’alcool et mangent du porc ?
- Ne sois pas intégriste, Ismaël ! Ce ne sont que de petites entorses au Coran.
- Tu es vraiment un mécréant, le marin portugais !
- Ismaël, tu peux compter sur moi et mes camarades. Nous ne sommes peut-être pas de très bons musulmans, sans que cela freine notre ardeur pour le djihad.
- Je le sais bien, sinon il y a longtemps que je vous aurais tous tiré une balle dans la tête. Bonne veille, Niger !
- Bonne nuit, Ismaël et pense à moi lorsque tu chevaucheras la Chinoise de Fernando.
- Il embarque demain matin pour New York et me la laisse.
- Mécréant qui pique la femme de son ami !
- Je crois qu’il s’en fout et à l’heure actuelle il doit s’occuper de la jeune femme que les stagiaires ont dégottée dans la jungle cet après-midi.
- Une jeune femme dans la jungle ? Tu me fais marcher ?
- Non. Le groupe de Nigériens qui fait son stage survie en milieu équatorial est tombé sur elle et sa nounou en remontant le fleuve. La vieille ne vaut rien mais je pense la garder pour faire la cuisine. J’exécuterai la gamine après l’avoir livrée à tous mes stagiaires qui ont bien besoin de se faire rincer le poireau.
- Comment ça se passe dans la jungle ?
- Comme tu le vois, ils font du bon boulot et campent une dernière fois à quelques centaines de mètres avant d’embarquer à bord du *Cabral* qui les fera entrer clandestinement au Gabon...
- C’est bien huilé, mais je pense que tu en veux trop. Ta fausse affaire de piraterie va te rapporter gros tout en attirant l’attention sur cette zone habituellement paisible.
- C’est l’armateur qui le voulait, en rémunération pour les rotations des stagiaires, et officiellement la rançon est versée par l’assurance. Finie l’affaire de piraterie...
- Ouais... N’empêche que maintenant il va falloir nous faire oublier et

prendre du bon temps. Quand je serai relevé, je peux aller m'occuper de ta jeune prisonnière ?

— Pas question. J'en ferai d'abord usage.

Ils rirent ensemble et Niger tendit à Ismaël un gobelet de Porto... qu'il ne refusa pas, sachant que, lorsque vient le doute l'alcool le dissout, et peu importe l'infraction à ses principes religieux. Ils sont forts les prêcheurs qui dorment dans la soie et ne souillent pas leurs chemises du sang de leurs amis, lorsque vient la mort en plein cœur des combats.

Ismaël resta longtemps à discuter et ne partit qu'après la relève, lorsqu'il fut certain de la capacité du général Robusta à assurer la surveillance radar. Son esprit s'apaisait. L'action lui manquait et il se dit que c'est sans doute cela qui l'avait rendu nerveux. Rien ne semblait devoir rompre le silence et la quiétude de cette nuit. La pluie avait cessé et il était temps d'aller retrouver Yin. Il était grisé par l'alcool et la douceur du vent le fit tituber. Dans la nuit noire boudée par la lune et dont les étoiles n'apparaissaient pas tant la couche de nuage les cachait, il retrouva avec joie le corps de la jeune femme qui gémit lorsqu'il se coucha contre elle.

Reconnaissance

Il était presque une heure du matin et, à quelques nautiques plus à l'ouest, derrière le cap de basalte qui crevait la terre, les commandos attendaient le flot pour entrer dans la crique. Capa vérifia l'heure à sa montre.

- Il est l'heure de nous mettre à l'eau. Lorsque vous émergerez le long du fleuve, envoyez-moi un signal qui me donnera votre position. Bonne chance les garçons.
- Bonne chance à toi et à vous tous, Capa.
- Saint-Ex, lorsque nous aurons quitté le bord, monte ton drone et envoie-le faire un repérage en avant de notre progression. Tu me signales la moindre anomalie et tu me repères les sentinelles.
- Bien pris, Capa.

Le flot venait enfin et il était temps de se séparer. Les ombres des kayaks s'éloignèrent, en longeant le rivage sans trop s'approcher des brisants, et les quatre nageurs de combat disparurent sous les eaux noires. Rien ne permettait plus de savoir où ils se situaient. Le patron de l'ECUME plaça l'embarcation en limite du cap et, avec Saint-Ex, le spécialiste des vols de nuit qui en assurerait la commande, ils montèrent rapidement le Spy-Ranger et sa rampe de lancement. Son absence de signature radar en faisait un engin de reconnaissance appréciable pour éviter au maximum les mauvaises surprises. Une douzaine de minutes plus tard, le mini-drone survolait silencieusement les kayaks et se dirigeait vers la plage de sable clair. Penché sur ses écrans qui montraient le rivage, les arbres et les infrarouges, Saint-Ex scrutait la nuit. Le long des palmiers, il détecta une horde de cochons sauvages qu'il signala à Capa et approcha son appareil à la limite du périmètre des GAT. En en faisant le tour, il repéra six sentinelles peu mobiles dont la plupart somnolaient et donna leurs positions. En survolant le groupe électrogène, il remarqua la réserve de gas-oil et le poste éclairé dans lequel un homme regardait un écran qui devait-être celui du radar de navigation dont il évita le radôme.

Une à une, chacune des superstructures décelées par le Reaper serait survolée par le Spy-Ranger et scrutée dans les moindres détails. La difficulté résidait dans la végétation que les hommes de ce GAT n'avaient pas supprimée. Sous les hautes futaies des palmiers à huile poussaient en

désordre des bananiers, cacaotiers et poivriers. Saint-Ex se concentrait sur sa navigation tout en vérifiant sans cesse la qualité de réception des images. Il ne devait en aucun cas perdre le signal qui signifierait la perte du drone.

La première bâtisse s'avérait être une habitation visiblement bien remise à neuf. Il en fit le tour, regardant par les fenêtres, tel un rôdeur, découvrant une chambre vide jouxtant celle d'un homme faisant l'amour à une asiatique, la cuisine et la salle de séjour vide d'occupants.

La seconde, donnant directement sur un quai aménagé récemment, ne comportait pas de fenêtres. Ce devait-être un entrepôt. Le 1400, chargé de petits conteneurs, était à l'amarre. Un homme dormait à bord, son fusil d'assaut posé près de lui.

Assis en lisière de forêt, à près de 1000 mètres de l'objectif, Capa notait chaque information avec soin. Ses hommes veillaient autour de lui. Tous portaient leurs tenues de camouflage qui en faisaient des sortes de yétis à très longs poils aux différents tons de verts et de brun. Leurs visages disparaissaient sous le maquillage et les jumelles infrarouges rabattues sur les yeux formaient un écran qui les dissimulait. Les balises de leurs casques ressortaient nettement en luminosité dans les JVN, ainsi que leurs bandes d'identification. Le groupe possédait une puissance de feu lui offrant une supériorité majeure. Le choix de ses armes ne devait rien au hasard. Chaque acquisition venait de l'expérience. Endurcis mais restant des hommes vulnérables, les commandos ne pouvaient se permettre un matériel inadapté et de mauvaise qualité. Les silencieux équipaient tous les fusils d'assaut. Dans les premières minutes, cet avantage opérationnel serait essentiel.

Depuis le COS, conscient de cette nécessité et issu des nageurs de combat d'Hubert, Laurent ressentait chacun de leurs mouvements dans son propre corps. Il pouvait deviner leurs pensées et rien n'aurait pu le détourner de cette présence physique depuis le commandement des opérations spéciales. L'action, c'était là-bas, très loin de ce pc confortable niché en plein cœur de la capitale. Pour autant, grâce aux images retransmises par satellite, il se sentait à leur contact et se tenait prêt à donner ses ordres.

Installés au Co du *Mistral*, Coutard, de Milly, Kessel et Péraud recevaient aussi les images du mini-drone. Les vues aériennes et satellitaires se couvraient d'indications au fur et à mesure des informations recueillies. À bord du Caracal, les commandos se tenaient prêts à être cordés afin d'appuyer Capa si nécessaire. Avec l'équipage de l'appareil, ces hommes

aguerris savaient rester à poste de longues heures. Tant que leurs camarades de reco ne donneraient pas le vert, ils restaient prêts à décoller pour leur prêter main-forte. Le Tigre en faisait autant. Il ne s'agissait pas de perdre un seul homme au combat.

Depuis le COM de Brest, Ceclant⁸⁶ suivait lui aussi le déroulement de cette phase cruciale de l'opération. Lorsque les plongeurs signalèrent qu'ils émergeaient près d'un quai où se tenait le 1400 des terroristes, tous ne purent retenir un sourire. Les informations sur la passe confirmèrent la possibilité de faire passer l'EDAR et les CTM. Le seul hic venait de la présence de tortues de mer qui venaient pondre là et couvrir dans le sable. Il ne pouvait-être question de saboter la nature, même pour une bonne cause. Laurent insista auprès de Coutard pour qu'il renonce à foncer dans cette « maternité » où se reproduisait une espèce menacée. La crique ouest où se trouvait encore l'ECUME, vierge de toute tortue, fut pressentie pour aborder la plage. L'hydrographe du SHOM⁸⁷, après avoir analysé les images prises à pleine et basse mer, les longueurs de houle et les profondeurs estimées, confirma les données de courants, de fonds, et d'approche. L'ERP⁸⁸ chargée de vérifier la conformité de la plage embarqua à bord d'un Futura et se dirigea vers elle en longeant la côte ouest.

Capa retenait son souffle alors qu'ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres d'un grand bâtiment rectangulaire fenêtres fermées de volets de bois cloués. Le drone venait de lui en envoyer les images et la présence de deux gardiens à la porte de celui-ci suggéra des prisonniers. Il importait de le vérifier et de ne pas mettre leurs vies en danger si cela s'avérait exact. Placé derrière le bâtiment, il fit un trou minuscule et y enfila un endoscope. L'image qu'il découvrit le stupéfia : une douzaine de jeunes filles nues dormaient sur des paillasses. Il comprit qu'il s'agissait d'une partie de celles enlevées par Boko Haram. Que faisaient-elles ici ? Les terroristes n'avaient pas besoin d'un nombre aussi important de femmes pour rassasier leurs appétits sexuels. La plupart des bordels de campagne n'en possédaient pas autant pour des besoins autrement importants. Au fond de la salle commune, un homme et une jeune femme blanche étaient enlacés sans qu'ils ne soient, du moins pour le moment, disposés à faire l'amour. Des prostituées et un couple étrange... Que faisaient-ils dans cet univers carcéral ? Capa retira doucement l'endoscope et souffla dans son micro :

- Coutard, il y a là-dedans des jeunes filles à poil. Notre rôle va être de les protéger durant l'assaut.
- Reçu, Capa. J'ai les images et Laurent me confirme ce que tu viens de dire. Pour ta gouverne, nous avons identifié Ismaël dans l'habitation au côté d'une jeune femme asiatique que nous cherchons à identifier également. Tu peux confier ces colis à tes nageurs afin qu'ils ne cherchent pas à fuir. Les pirates du *Cabral* vont débouler demain en début de matinée et pour le moment nous en sommes à 23 terroristes en comptant ceux qui devraient relever les sentinelles et que nous ne parvenons pas encore à localiser.
- Bien pris, Coutard.

Capa et ses hommes se déplacèrent du côté de l'entrée où deux hommes de garde baillaient aux corneilles. Ils ne craignaient pas que des gamines osent s'enfuir dans la forêt. Lors de l'assaut, il serait aisé de les neutraliser rapidement. Lorsqu'ils eurent dégagé du camp, Capa reprit la liaison avec le *Mistral*.

- Coutard de Capa.
- Coutard écoute.
- Nous allons élargir le périmètre mais avant je préconise que les plongeurs vérifient le bâtiment considéré comme un entrepôt car il se peut que ce soit un dortoir.
- Fais vite, Capa. Les groupes Kessel et Péraud sont prêts et l'Élysée nous demande de programmer l'assaut pour cette nuit. Il aura lieu à 3h30, avant la relève probable des sentinelles.
- Quoi ! Mais c'est trop rapide ! En devant précipiter l'action, nous avons perdu deux hommes lors de la libération des otages au Burkina en mai dernier. Ils veulent remettre le couvert ?
- Le président attend des résultats immédiats. C'est un ordre.
- Bien pris... je booste l'affaire... puisque je n'ai pas le choix.

Le ton de Capa ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Une voix grave s'invita dans le court débat.

- Salut à toi, Capa, ici Laurent depuis le COS. Je partage ton point de vue mais je confirme : le président a besoin de rassurer nos partenaires lors du discours qu'il doit prononcer cet après-midi au sommet du G5 Sahel auquel il est invité. Après les attaques réussies des islamistes au Mali et au Burkina c'est une partie diplomatique qui se joue dans l'urgence.

Bien sûr nous risquons d'y laisser des camarades et je souhaite que tu fasses tout pour nous l'éviter.

— Laurent, tu as été comme nous un nageur de combat et nous apprécions que tu commandes les Forces spéciales car tu sais de quoi tu parles et je ne doute pas que tu aies bataillé pour défendre le beefsteak. Nous allons te donner cette victoire qui sera aussi celle de tous les commandos. Compte sur nous comme nous comptons sur toi !

— Merci, Capa. Bonne chance ! Terminé pour le COS.

Capa prit le temps de respirer un grand coup et se leva.

— Camarades, il est déjà 2h15 et nous n'avons que peu de temps pour préparer le terrain. Saint-Ex, est-ce que tu m'entends ?

— Oui, Capa.

— Nous serons en phase d'assaut à 3h30. Je voudrais que tu vérifies l'intérieur du hangar et clarifies le quai pour Péraud et ses nageurs. Dès que tu as fait ton repérage, tu montes côté nord afin d'empêcher une fuite par la forêt. Moi, je neutralise les sentinelles ouest et je sécurise les prisonnières. Kessel et ses hommes bloqueront la plage et me renforceront à l'ouest.

— Yes, Capa. Ça sent la poudre et j'accélère en discrétion.

— Capa de Coutard. Pas d'opposition à tes ordres. Nous faisons route vers vous depuis la préannonce de l'amiral. Le pitch nous place sur zone à 2h25 et Kessel fera mouvement immédiatement avec ses kayaks. Contrairement à nos prévisions, nous approcherons les plongeurs avec les Futura sans pénétrer dans la bulle de silence du périmètre. Il ne leur restera qu'un bon nautique à palmer et ils ne seront pas encore gênés par le courant de jusant. À vous de jouer. Bonne chance à tous ! Terminé pour le *Mistral*.

Action !

Fernando avait détaché Katia. La jeune femme pleura un moment dans ses bras. Il se sentait gêné, coupable et comprenait que jamais il n'aurait dû entrer dans ce conflit entre un Occident sûr de ses principes démocratiques et un Orient pour lequel les dictateurs resteraient toujours des héros. Face à l'endoscope de Capa, dont il n'avait nulle conscience, ils semblaient unis comme un père et une fille ou deux amants.

- Merci, mon oncle. Il faut nous occuper de Madalena, elle est inconsciente et je ne sais pas si elle pourra survivre à cette épreuve.
- Je la connais depuis mon enfance. Elle est pleine de ressource et la mort ne s'intéresse pas à elle.
- Comment tu le sais ?
- En pénétrant dans la cavité la plus profonde du sanctuaire, mon esprit s'est ouvert.
- Ainsi, tu as toujours menti et je peux me demander si grand-père ment encore à ce sujet. Il savait que c'est bourré de radiations. Comment se fait-il que tu vives encore alors que le commandant Robert est mort.
- Il est probablement allé trop en profondeur, là où des gaz sont retenus dans une poche naturelle que les initiés appellent « Le tombeau de la reine ».

Madalena, allongée sur une paille, demeurait inconsciente. Fernando se sentait honteux d'être allié à des hommes aussi inhumains et sa décision de trahir était prise.

- Katia, j'ai bien réfléchi. Je dois vous laisser afin de vérifier si je peux leur piquer le 1400.
- C'est quoi ?
- Un gros bateau très rapide chargé de mes dernières œuvres d'art. Pour l'instant, j'aimerais que tu cries aussi fort que si je te violais et qu'ensuite tu pousses juste des gémissements comme si je t'avais bâillonnée. Tu peux faire ça ?
- Oui, mais pourquoi ?

Fernando baissa la tête avant d'avouer :

- J'ai forcé toutes ces jeunes filles et je suis censé te violer.
- Oh, mon Dieu !

- Je sais que c'est ignoble mais de toute façon, tous les hommes du camp l'ont fait de multiples fois et elles vont aller arpenter les forêts autour de Moscou, Berlin, Paris... que sais-je ?
- À leur âge ? La plus vieille ne doit pas avoir plus de douze ou treize ans !
- C'est ce qui en fait la valeur marchande et la mafia russe paie bien.
- Je ne comprends pas dans quoi tu tremper. Du trafic humain ?
- Pas seulement, il s'agit d'une guerre sans merci contre les Occidentaux pour la gloire d'Allah.
- Tu es djihadiste ?
- Je ne le suis pas. Je me suis seulement converti à l'Islam et tu es la goutte d'eau qui fait déborder le vase à présent que je comprends que tu risques de devenir la prostituée d'un bordel à soldats.
- Moi ? Tu te rends compte de ce que cela signifie ? Ces jeunes filles vendues à une mafia, des djihadistes qui s'installent dans une île paisible et qui vont la gangréner...
- Pas de morale, s'il te plaît. Maintenant, hurle comme si je te violais ou sinon je vais être obligé de le faire pour de bon.
- Pour... de bon ?...

Katia n'en pouvait plus et cria comme une folle, terrorisant les gamines qui se regroupèrent en tremblant dans le coin opposé. Dehors, les deux gardes rirent à belles dents. La femme blanche serait bientôt à eux et ce serait un nouveau plaisir.

Au bout de quelques secondes, le calme revint. Seuls quelques grognements étouffés leur parvenaient. Il était 3h25 et la nuit s'étirait en longueur. Les dernières minutes sont toujours les plus difficiles et la relève ne viendrait qu'à 4 heures. Loin de tout combat, monter ainsi la garde ne servait à rien. Ils allumèrent des cigarettes. Le bout incandescent en faisait des cibles faciles. Le tout petit son des tirs interrompit leur pause tabac. Ils s'écroulèrent sans un soupir.

Non loin de là, la sentinelle ne remarqua rien et n'opposa qu'une faible résistance avant de s'écrouler, le cou tranché net. Quelques secondes plus tard, Capa pénétrait dans le bâtiment. Fernando et Katia furent immédiatement couchés au sol, bloqués par des hommes vigoureux et fouillés. Fernando cria : « Je ne suis pas armé et je venais pour libérer ma nièce. » Capa questionna :

- Portugais ?
- Oui.
- Nous vous libèrerons lorsque l'assaut sera terminé et que nous serons certains de votre implication ou non au sein des djihadistes. En attendant si vous criez encore vous êtes morts. Compris !
- Compris.

Tintin envoya un de ses Black-Hornet dans la villa et en explora toutes les pièces. Ismaël et sa compagne dormaient et personne d'autre n'était visible. Capa fonça dans la chambre où il savait trouver le chef djihadiste. La lumière inonda instantanément la pièce. Capa distingua une silhouette, hésita une fraction de seconde et ressentit un choc au genou. Il répliqua instinctivement avant de s'écrouler, et jura comme un beau diable. L'un de ses hommes, qualifié « sauvetage de combat », se précipita sur lui et prodigua les premiers soins. La douleur restait supportable et Capa serra les dents à la pensée que ce serait peut-être sa dernière opération au sein des commandos.

Dehors, les combats furent brefs. L'éloignement de toute menace et la rapidité de l'action surprit ces jeunes combattants pourtant bien armés. L'oisiveté et le sentiment de sécurité sont source de relâchement et face à des commandos motivés il n'y eut que quelques tirs. Le genou serré dans une bande, Capa fit abstraction de sa blessure et reprit le commandement de son groupe.

- Kessel de Capa. C'est OK pour ton secteur ?
- Vert pour moi, Capa.
- Péraud ?
- Vert sur le nord...

Capa entendit des détonations d'armes automatiques suivies de deux explosions et des jurons de Péraud.

- Putain de merde, il y a du monde qui déboule de la jungle. J'observe au moins sept origines de tir et ils ont un mortier.

Kessel fit immédiatement mouvement avec ses hommes.

- Pérard de Coutard. Tu es dans quel carré ?
- Le... euh... 47 et ils sont dans les 57 et 58.....
- OK. Personne de chez nous dans les 57 et 58 ?...
- Personne pour Kessel !
- Personne pour Capa !

— Alpha Bravo de Coutard. Tu arroses les 57 et 58 et passes aux ordres de Péraud. Kessel, tu restes en arrière, dès la fin des tirs tu l'épaules par les 55 et 56.

— Kessel, bien pris. Je reste en 45 et je monterai en 55 et 56 à la fin de tirs.

La voix de la jeune chef de bord du Tigre surprit Péraud. Il ne l'avait pas croisée dans les coursives et ne s'attendait pas à ce qu'une femme assure son appui aérien. Sa fermeté ne laissait pourtant aucun doute sur sa capacité.

— Reçu d'Alpha Bravo. Je vois nettement nos garçons dans le 47. Je suis à tes ordres, Péraud.

— Alpha Bravo de Péraud. Nous sommes OK. Tu peux passer l'aspirateur ma poulette.

— Planque ton cul, manchot des Kerguelen, j'arrose.

Le Tigre survola les commandos avant de faire feu de son canon de 30 mm. Péraud attendit la fin du tir pour observer aux JVN.

— Alpha Bravo de Péraud.

— Alpha Bravo, j'écoute.

— Côté ménage tu sembles efficace, plus rien ne bouge. Terminé.

— Même si je ne distingue rien aux thermiques, il peut rester de la poussière sous les meubles. Je vais balancer deux roquettes pour achever le boulot.

— Nous restons en 47. Passe la serpillière !

Les déflagrations déchiquetèrent la jungle. Péraud releva la tête et ne vit rien d'autre que de la fumée.

— Bon pour moi, Alpha Bravo, je pénètre en 57 et 58 dans une minute.

— Reçu d'Alpha bravo, je cesse le feu et reste aux abords.

Kessel en profita pour faire un mouvement rapide et se placer à gauche de Péraud.

— Coutard de Kessel. Je suis en position et...

Les tirs d'armes automatiques reprirent, venant cette fois du secteur 66 et 67.

— ... Merde, il y a encore du monde par là.

— Capa de Coutard, fais gaffe à toi car rien ne dit que des gus ne vont pas se radiner par ton flanc gauche. Je vais me placer en verticale de la plage pour corder si nécessaire et l'ECUME vient de passer les brisants. Elle

reste en stationnaire à deux encablures⁸⁹. Nous pouvons vous récupérer en quelques minutes.

- Coutard de Capa. Négatif, j'ai un lot de gamines et deux prisonniers à sortir de là. Je ne bougerai pas sans qu'ils soient évacués. Je reste positionné en 14 et 15.
- Coutard de Péraud. J'ai un blessé grave à évacuer en urgence. Je le fais dégager vers Capa.
- De Coutard. Bien pris ! Je déboule avec le Caracal pour récupérer le blessé de Péraud et embarquer tes protégés, Capa.
- Alpha bravo de Péraud. Kessel et moi tenons en 56 et 57. Tu m'arroses les 66 à 69.
- Péraud d'Alpha Bravo. J'aperçois tes balises. Pour moi tu es trop avancé sur le 67.
- Reçu, Alpha bravo, nous décrochons pour te donner du champ...
- Coutard de Capa. Nous descendons à la plage. Je suis blessé et je me sens faiblir rapidement.
- Merde ! Nous t'évacuons... De Milly va te relayer.

Capa rageait. Jamais ils n'auraient dû se lancer si vite dans la bagarre. Une bonne observation aurait sans doute pu déceler la présence de ces groupes camouflés dans la jungle. Le Tigre se mit à hacher les arbres de traçantes et tira plusieurs roquettes. Le Caracal assourdissait la zone et il vit de loin le blessé porté par ses camarades. L'appareil se stabilisa à quelques centimètres du sol. Cécile sauta à terre et aida l'infirmière à embarquer les blessés. C'est alors qu'elle entendit la voix de Katia et l'aperçut parmi les prisonniers accroupis à quelques mètres de l'appareil. Elle courut vers elle.

- Qu'est-ce que tu fais là ?
- Je t'expliquerai. Pour le moment je peux aider l'infirmière à s'occuper des deux blessés.
- OK.

Elle trancha le lien de plastique.

- Coutard de Cécile. Parmi les prisonniers j'ai une femme médecin. Je la libère et elle embarque afin d'aider à soigner les blessés.
- Cécile de Coutard. J'espère que tu sais ce que tu fais.
- Tout à fait. Fous le camp, Coutard. Je vais commencer mes investigations dès que la situation sera claire.

Le Caracal reprit de la hauteur et dégagea vers le *Mistral* qui stationnait au large et dont le radier était ouvert. L'un des CTM manœuvrait pour quitter celui-ci.

Du côté de la jungle, les tirs ennemis cessèrent et les deux groupes de commandos commencèrent à nettoyer le secteur. De temps à autre, Péraud ordonnait un tir préventif. Lui et Kessel ratissèrent le terrain. Les assaillants étaient équipés pour une survie en jungle. Ils étaient probablement à l'exercice non loin de leur base. Rien ne pouvait laisser supposer la présence de cette vingtaine d'hommes armés.

— Coutard de Péraud.

— Coutard écoute.

— Nous sommes clairs et avons six prisonniers. Capa a-t-il récupéré Ismaël ?

— Rien. Ce salopard doit être tapi dans un coin...

— Coutard d'Alpha-Bravo... j'ai un mouvement en dehors du périmètre par 10° nord et à une centaine de mètres du groupe de Kessel, en rapprochement.

— Coutard de Kessel. Je vais vérifier le contact.

Kessel désigna la cible. Une ombre émergeait du couvert, tenant un homme sur son dos. Il donna des ordres brefs et deux de ses hommes maîtrisèrent un homme vigoureux qui portait le corps inerte d'un djihadiste sur son dos. L'étrange porteur hurla des paroles incompréhensibles.

— Bon sang. Le type devant moi ne parle pas un mot de français.

— De Coutard. J'ai Capa à bord. Il va le prendre en phonie.

— Reçu de Kessel. Je te le passe Capa.

Celui-ci écouta ce que lui disait l'homme : « Je m'appelle Amado et je suis venu me venger après l'attaque de mon bateau. Mais vous m'avez devancé alors je m'apprêtais à rentrer chez-moi lorsque j'ai découvert cet homme qui fuyait.

— D'accord, Amado. Je me souviens de toi. Pourquoi avoir pris ce risque ?

— Il ne doit pas rester un seul de ces chiens sur notre île et les esprits de ceux qui ont été tués par ces pirates m'ont demandé de le faire. Je crois que c'est leur chef que j'ai offert aux cobras.

— Ismaël ?

— Je ne sais pas son nom mais il dirigeait les hommes qui se battaient contre vous.

- Et il a été tué par les cobras ?
 - Non, ils l'ont seulement aveuglé et neutralisé. Lorsqu'il reviendra à lui, il se rappellera de ses forfaits et restera dans l'obscurité pour toujours.
 - Tu veux dire que les cobras t'ont obéi ?
 - C'est l'un des secrets de mon peuple.
 - Très bien, Amado. Merci de ton concours. Kessel nous confirmera si c'est bien Ismaël. Tu es libre de rejoindre les tiens. Terminé pour Capa.
 - De Coutard. Bon travail les garçons et à vous aussi l'équipage du Tigre. Vous avez bien gagné votre écusson des commandos de Marine.
 - Coutard d'Alpha-Bravo.
 - Coutard écoute.
 - Nous allons faire la vaisselle pour que tu aies des verres propres lorsque tu paieras le champagne.
- Capa regarda Katia qui lui sourit.
- Je crois que les cobras ont mis un point final à ces combats.
- Capa ne put s'empêcher de grimacer lorsqu'elle manipula sa jambe et précisa :
- Amado est mon frère. Il parle à l'Esprit que Madalena a réveillé en moi et communique avec tout ce qui vit dans cette jungle.
 - Ça dépasse mes compétences mademoiselle toubib.
- Elle rit.
- Je souligne que vous avez oublié mon prénom, monsieur Capa.
 - Katia ?
 - Exact !
 - Vous êtes mon ange gardien à présent, Katia.
 - J'en accepte l'augure et je vais vous assister durant votre transfert à bord du gros navire.
 - Il est équipé d'un hôpital qui va réparer les hommes blessés.
 - Je sais, c'est celui qui a sauvé Amado.

Derniers soins

Le pronostic vital du grand blessé était engagé. Placé dans la section de réanimation de l'hôpital du *Mistral*, surveillé en permanence par l'équipe médicale, il paraissait évident pour Christophe qu'il ne survivrait pas, sauf un miracle, ce qui relevait de la compétence de Jean-Thierry, l'aumônier du bâtiment qui priait à son chevet. Le regard du prêtre croisa celui du médecin :

— Pour son âme, j'ai fait de mon mieux. Dieu m'en est témoin.

— Et moi j'en ai fait autant pour son corps.

La science et la religion s'inclinaient. Romain, le jeune commando, quittait lentement le monde des vivants. Katia secondait le toubib et il en appréciait la présence active, positive et rassurante. Ils laissèrent le Padre veiller sur le blessé et s'écroulèrent sur les chaises du bureau des infirmiers.

— Vous n'êtes en rien obligée de rester, Katia, votre grand-père doit se languir de vous revoir et vous avez été une remarquable camarade de combat contre la mort. Aujourd'hui, je crois que nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir et je subodore que vous ne restez que pour Capa, qui ne jure plus que par vous.

— Mon grand-père veille de son côté sur Florbela et son subconscient doit lui susurrer que je suis amoureuse d'un combattant généreux et attachant.

— Ainsi vous l'aimez ?

— À vous je peux l'avouer, Christophe, car je sais que vous comprenez tout par votre admirable observation qui n'a rien à envier aux conversations avec les esprits évoqués par Madalena.

— Comment ne pas comprendre le moindre souffle qui ride votre front, fait trembler vos lèvres et ciller vos paupières ? Comment ne pas distinguer cette aura de l'amour qui vous illumine lorsque vous croisez son regard et touchez sa main. Je comprends ce que vous offrez à un blessé qui ne retrouvera jamais le bonheur de combattre.

— C'est beau ce que vous dites et je vous en remercie du fond du cœur. Pourquoi êtes-vous militaire ? Pourquoi pas poète, musicien, peintre ?

— Par goût pour sauver ceux qui se battent pour que nos concitoyens dorment en paix. Dans la vie, il y a parfois des croisements de sentiers et

nous avons alors le choix de celui chargé d'épines et d'un autre plus facile et moins motivant. J'ai choisi les épines car ce challenge ne me fait pas peur. La guerre est toujours un échec de la raison ; elle se développe lorsque l'intelligence, mêlée à l'amour des autres, fait place à l'intelligence au profit de la haine. Alors, je suis comme un Don Quichotte cherchant à combattre des hordes de géants et pour protéger ceux qui combattent pour que la liberté essaye tant bien que mal de s'installer sur cette terre dévastée.

- Votre force est plus grande que la mienne. Je ne suis qu'une chanteuse de Fado diagnostiquant les manques dans le cœur des amoureux. Ma médecine s'inscrit à la fois dans les sentiments et dans la science des réparations du corps humain. Je suis une funambule.
- Restez-le. Il n'y a rien de plus grotesque que les certitudes car elles conduisent aux intégrismes de toutes natures.
- Docteur, si un jour je me marie avec Capa, j'aimerais que vous soyez l'un de mes témoins.
- Ce sera un honneur. Vous avez ma parole que je serai là, quel que soit l'obstacle à franchir.

Katia le serra dans ses bras et l'embrassa. C'est le moment que choisirent Matthieu et le Padre pour apparaître à la porte du bureau. Ils s'arrêtèrent net et le commandant se racla bruyamment la gorge.

- J'espère ne pas déranger cet élan amoureux.
- Matthieu, Padre... Ce chaste baiser est celui qui suivait la révélation de l'amour de Katia pour Capa.
- Oui, commandant. Nous sommes faits l'un pour l'autre.
- C'est à vous de décider de votre destin. Ce que je peux tout de même en dire c'est qu'il aura besoin de vous pour se reconstruire.
- Merci, commandant.
- Pourtant, ce n'est pas pour la fête que je suis là. Mon cœur est à la peine car notre jeune camarade vient de mourir.

Un long silence succéda à ces paroles graves. Matthieu reprit :

- Le Padre vient de m'en informer. Nous évacuerons sa dépouille vers Libreville demain matin à bord du Caracal et lui rendrons tous hommage sur le pont d'envol.

OceanofPDF.com

Matin amer

Au petit jour, attablés pour le petit-déjeuner dans le carré du commandant, Matthieu et les officiers de son état-major n'avaient ni le goût à manger ni l'envie de parler. C'est Pierre, l'ingénieur-machines, qui brisa le silence :

— La mort d'un homme est toujours de trop, même si nous savons que c'est le destin possible des soldats. Cette opération aura au moins le mérite de montrer aux Parisiens que nos adversaires savent s'adapter et qu'ils s'implantent dans les maillons faibles pour essaimer. Si ce pêcheur n'avait pas survécu à l'attaque, il est probable que nous n'aurions jamais mis le doigt sur cette base.

Matthieu approuva :

— Tu as raison, Pierre. Sauf que tôt ou tard nous les aurions repérés. Bien sûr, il valait mieux que ce soit maintenant, avant qu'ils ne soient encore plus forts. Ça nous a coûté cher mais la moisson est abondante. Le matériel saisi, les documents, les contacts et l'ensemble de la chaîne des différents trafics, tellement imbriqués les uns dans les autres, nous sont ainsi clarifiés. Tout à l'heure, le Président pourra dire que nous avons gagné une manche et c'est essentiel pour la diplomatie française.

— Il y avait le mystère du commandant Robert et Cécile de Milly n'aurait pas manqué de s'aventurer dans la jungle ; je suppose aussi qu'elle aurait préféré être plus impliquée dans le combat. Je suis un ingénieur et pas un véritable soldat mais je présume que c'est ce qu'elle aime par-dessus tout.

Agnès comprenait si bien cette jeune femme qui osait briser le machisme d'une Marine en pleine mutation.

— Nous avons encore beaucoup à apprendre de ce qui fait bouger le cœur des hommes. Cécile est une combattante très similaire à Capa. Elle ira jusqu'au bout de ce destin pour dévorer la vie à pleines dents et je ne sais si elle pourra un jour fonder une famille. Pour Capa, que sa blessure va éloigner des commandos, l'amour de Katia sera le renouveau magique de sa vie. Ils sont complémentaires et elle lui apportera la poésie, magnifiée par le Fado. En respectant la liberté de Capa, elle sera toujours pour lui le phare qui manquait à sa vie et, pour elle, ce grand

garçon va oublier de jouer au soldat. Il sera l'homme qui la poussera toujours à exprimer ses talents. Lorsque nous sommes en opération, la mort n'est jamais loin. Nous la côtoyons sans savoir si elle nous fera signe de la suivre.

Gabriel termina son café.

- Pourtant, la roue de la vie continue et demain la mission Corymbe 143 reprendra : Nous ferons route sur Luanda pour une courte escale et embarquerons des commandos de la Marine angolaise pour un exercice de reprise de contrôle d'un porte-conteneurs piraté.

L'adieu

La nébulosité masquait le soleil du matin. Sur le pont d'envol du *Mistral*, les commandos s'alignaient de part et d'autre d'une allée dont ils formaient une bordure parfaite conduisant au Caracal stationné sur le spot 4. En treillis, sans décorations ni signes de grades, le béret vert incliné sur la tête, silencieux, les visages graves et les yeux mouillés par l'émotion, les hommes attendaient de pouvoir saluer une dernière fois leur camarade tombé en opération.

Tous les marins, impeccables dans leurs tenues blanches, ressentaient le même sentiment de fraternité dans le deuil et s'étaient mêlés aux commandos pour montrer combien ils étaient membres d'une même famille. Le capitaine d'armes hurla :

— Garde-à-vous !

Dans un ensemble parfait, les mains claquèrent sur les coutures des pantalons. Une rafale de vent balaya le pont sans qu'aucun ne bouge. Porté par six hommes de son groupe, le cercueil recouvert du drapeau tricolore pénétra sur le pont.

— Présentez, armes !

La pluie redoubla et le pavillon en berne salua à son tour d'un ample mouvement. Lorsque les pas courts et lents martelèrent le pont en cadence, Capa, assis sur une chaise roulante entonna « Loin de chez nous » :

*Loin de chez nous en Afrique
Combattait le bataillon
Pour refaire à la Patrie
Sa splendeur, sa gloire et son renom.*

Dans les rangs, ses camarades et les marins se tenant fraternellement par les épaules reprirent en chœur :

*La bataille faisait rage
Lorsque l'un de nous tomba
Et mon meilleur camarade
Gisait là blessé auprès de moi.
Et ses lèvres murmurèrent
Si tu retournes au pays*

*À la maison de ma mère
Parle-lui dis-lui des mots très doux.*

*Dis-lui qu'un soir en Afrique
Je suis parti pour toujours
Dis-lui qu'elle me pardonne
Car nous nous retrouverons un jour.⁹⁰*

Le Padre bénit le cercueil avant qu'il ne soit hissé à bord du Caracal. Un rayon de soleil perça les nuages, illumina la scène et un arc-en-ciel borda l'horizon.

— Repos !

— Rompez les rangs et dégagez le pont d'envol.

Quelques secondes plus tard, le chien jaune se plaça devant l'appareil et les PONEV⁹¹ dessaisirent l'hélicoptère dont les pales tournaient déjà dans le bruit assourdissant des turbines. À la proue du navire, Alexandre gonflait le « sac'h » de son « biniou braz ». Le Padre, Coutard, Cécile, Kessel et Péraud vinrent à lui, suivis de Christophe et de Katia qui poussait Capa. Le capitaine d'armes les rejoignit.

— J'avais dit de dégager le pont d'envol, c'est quoi ce travail ?

— Alors qu'est-ce que viens aussi faire là, Émile ?

— Je suis venu saluer comme vous l'envol de l'âme de mon camarade.

— Qu'est-ce qu'il en dit le chien jaune ?

— Que vous pouvez rester là si vous ne bougez pas du spot 1. Tu vas jouer, Alexandre ?

— Oui. La mort de ce jeune mérite bien un hommage.

Face à eux, l'appareil s'éleva lentement, dansa un instant puis dégagea très vite sur bâbord avant de revenir dans l'axe du pont qu'il remonta très lentement depuis la poupe jusqu'à la proue.

Lorsqu'il les eut dépassés, Alexandre entama l'« Amazing Grace » que Cécile et Émile chantèrent :

*Amazing Grace, How sweet the sound
That saved a wretch like me
I once was lost, but now am found
T'was blind but now I see...*

*...Yea, when this flesh and heart shall fail,
And mortal life shall cease,
I shall possess within the veil,
A life of joy and peace.*⁹²

L'hymne des hommages à la mer ajoutait à l'émotion. Tous se tournèrent vers le large où déjà l'hélicoptère disparaissait, trouant l'arc-en-ciel en plein centre. Le biniou pleurait autant qu'eux. Ils saluèrent une dernière fois et le Padre se signa.

OceanofPDF.com

Table des matières

[Préface](#)

[Pêcheurs en eaux noires](#)

[Mission Corymbe 143](#)

[Cécile de Milly](#)

[Le gouverneur](#)

[Fernando et Ismaël](#)

[Le survivant](#)

[Principe](#)

[Opération « Soleil de jade »](#)

[La Morna](#)

[Rémission](#)

[Le collier de perles chinois](#)

[La roça oubliée](#)

[Traces](#)

[Objectif](#)

[Veillée d'armes](#)

[Nuit de Chine](#)

[Vol de nuit](#)

[L'Esprit](#)

[Le Cobra noir](#)

[Sous presse](#)

[Premier contact](#)

[Sculpter jusqu'au sublime](#)

[Carlos](#)

[Les héritiers](#)

[La destinée](#)

[Jour J](#)

[Pressentiment](#)

[Reconnaissance](#)

[Action !](#)

[Derniers soins](#)

[Matin amer](#)

[L'adieu](#)

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

Chinguetti est une ville de Mauritanie, située sur les plateaux désertiques de l'Adrar, et célèbre pour ses bibliothèques millénaires.

OceanofPDF.com

[← 2]

Instrument de musique d'origine portugaise à quatre cordes pincées ressemblant à une guitare, probablement à l'origine de la création du ukulélé hawaïien.

OceanofPDF.com

[← 3]

Dieu veut, l'homme rêve, l'œuvre naît.
Dieu voulut que la terre enfin fût une,
Et que la mer unît, cessât de séparer.
Il te sacra, et tu fendis l'écume...

Extrait du poème « L'Infante » de Fernando Pessoa (1888-1935), écrivain, critique, polémiste
et poète portugais.

OceanofPDF.com

[← 4]

Une roça est un immense domaine agricole.

OceanofPDF.com

[← 5]

Planter ses pas avec vigueur dans le sol, martelant ainsi la terre dans un rythme de marche...

OceanofPDF.com

[← 6]

Maria Manuela Conceição Carvalho Margarido était une poétesse santoméenne née en 1925 sur l'île de Príncipe. Fille d'un Juif portugais et d'une mère venant de Goa (Inde).

OceanofPDF.com

[← 7]

Film de Jacques Tati (1949).

OceanofPDF.com

[← 8]

Terme marin dont le sens général est de « contourner ».

OceanofPDF.com

[← 9]

Ballet d'après un livret de Théophile Gautier et Jules-Henri Vernoy de Saint-Georges inspiré d'Heinrich Heine, sur une musique d'Adolphe Adam.

OceanofPDF.com

[← 10]

Ballet inspiré d'un poème de Lord Byron (The Corsair, 1814), sur une musique d'Adolphe Adam.

OceanofPDF.com

[← 11]

Sous-marin Nucléaire Lanceur d'Engins.

OceanofPDF.com

[← 12]

Central opération : lieu où sont concentrés les systèmes de combat du navire.

OceanofPDF.com

[← 13]

Commandant opérations

OceanofPDF.com

[← 14]

Système d'identification automatique qui permet aux navires et aux systèmes de surveillance de trafic de connaître l'identité, le statut, la position et la route des navires se situant dans la zone de navigation.

OceanofPDF.com

[← 15]

Tenue de Protection de Base ignifugée identique à celle des pompiers.

OceanofPDF.com

[← 16]

Abréviation usuelle de l'aviation de Marine.

OceanofPDF.com

[← 17]

Abréviation usuelle désignant le personnel de l'aviation de Marine.

OceanofPDF.com

[← 18]

Direction du renseignement militaire.

OceanofPDF.com

[← 19]

Surnom donné à São Tomé et Príncipe du fait de l'excellence de son cacao.

OceanofPDF.com

[← 20]

Direction Générale de la Sécurité Extérieure (espionnage et contre-espionnage français).

OceanofPDF.com

[← 21]

Système qui permet aux navires et aux systèmes de surveillance de trafic de connaître l'identité, le statut, la position et la route des navires se situant dans la zone de navigation.

OceanofPDF.com

[← 22]

Commandement des Opérations Spéciales.

OceanofPDF.com

[← 23]

Avion de patrouille maritime et de lutte anti-sous-marine américain.

OceanofPDF.com

[← 24]

Les Éléments Air 470 sont installés sur la base aérienne Guy Pidoux à Libreville, au Gabon.
Ils assurent la logistique des appareils en transit.

OceanofPDF.com

[← 25]

Hélicoptère de l'armée de terre et de l'armée de l'air.

OceanofPDF.com

[← 26]

Bunker situé sous l'Élysée, d'où le président de la République peut diriger les frappes nucléaires françaises en cas de nécessité. Une réunion de défense s'y tient actuellement chaque semaine.

OceanofPDF.com

[← 27]

Commandement des éléments français au Gabon.

OceanofPDF.com

[← 28]

Centre d'aguerrissement de l'outre-mer et de l'étranger

OceanofPDF.com

[← 29]

Quotidien généraliste portugais

OceanofPDF.com

[← 30]

Qui t'a montré ce long chemin ?

Qui t'a montré ce long chemin ?

Ce chemin pour São Tomé

Mélancolie mélancolie

Mélancolie de ma terre de São Nicolau...

Auteurs Amandio Cabral et Luis Morais

OceanofPDF.com

[← 31]

Barque de pêche creusée dans le tronc d'un fromager (oça).

OceanofPDF.com

[← 32]

Dopant à base d'amphétamine.

OceanofPDF.com

[← 33]

Mouvement terroriste djihadiste, originaire du nord-est du Nigeria.

OceanofPDF.com

[← 34]

Groupes Armés Terroristes.

OceanofPDF.com

[← 35]

Organisme gouvernemental du département de la Défense des États-Unis, responsable du renseignement d'origine électromagnétique et de la sécurité des systèmes d'information du gouvernement américain.

OceanofPDF.com

[← 36]

Maître des manœuvres à bord des navires.

OceanofPDF.com

[← 37]

Le *Mistral* est un Porte-Hélicoptères Amphibie (PHA).

OceanofPDF.com

[← 38]

Gradé ou matelot de manœuvre responsable d'une embarcation.

OceanofPDF.com

[← 39]

Engin de débarquement rapide de forte capacité.

OceanofPDF.com

[← 40]

Chaland de Transport de Matériel de plus petite taille que l'EDAR.

OceanofPDF.com

[← 41]

Officiers Mariniers Supérieurs.

OceanofPDF.com

[← 42]

Du temps de la marine à voile, les lapins et les lièvres portaient malheur car ils rongeaient le bois et les cordages. Aujourd'hui cela ne serait pas aussi dramatique mais la tradition veut que l'on ne prononce pas leur nom.

OceanofPDF.com

[← 43]

Préfecture maritime.

OceanofPDF.com

[← 44]

Centre de commandement de Brest qui a la responsabilité de l'Atlantique nord et sud avec deux zones d'intérêt opérationnel : le Grand Nord, qui s'étend jusqu'à l'océan Arctique, et le golfe de Guinée.

OceanofPDF.com

[← 45]

Commandant du détachement aviation embarqué et responsable des mouvements aériens.

OceanofPDF.com

[← 46]

Embarcation Commando à Usage Multiple Embarquable

OceanofPDF.com

[← 47]

Patrouilleur de Haute Mer (ex-aviso) de la Marine nationale.

OceanofPDF.com

[← 48]

Évacuation sanitaire

OceanofPDF.com

[← 49]

« Mer portugaise », poème de Fernando Pessoa

OceanofPDF.com

[← 50]

Sagres est située à l'extrême sud-ouest du Portugal. La forteresse est surtout renommée pour l'école de navigation que l'Infant Henri le Navigateur y avait établie à partir de 1416.

OceanofPDF.com

[← 51]

Suite et fin du poème de Fernando Pessoa.

OceanofPDF.com

[← 52]

Alfredo Keil, né en 1850 était un éminent artiste portugais. Le tableau dont il est question c'est « Le quai du Tejo », daté de 1881. Alfredo Keil est, par ailleurs, le compositeur de l'hymne national du Portugal.

OceanofPDF.com

[← 53]

Poème de et chanté par Katia Guerreiro

OceanofPDF.com

[← 54]

Officier de Marine et musicienne ? Incroyable !

OceanofPDF.com

[← 55]

Commando de nageurs de combat de la Marine nationale installé à Saint-Mandrier, spécialisé dans l'assaut en mer ainsi qu'à terre depuis la mer.

OceanofPDF.com

[← 56]

Avion de transport militaire polyvalent conçu par « Airbus Military ».

OceanofPDF.com

[← 57]

La TF Sabre est composée de forces spéciales et leur logistique propre basée au Sahel.

OceanofPDF.com

[← 58]

Ouagadougou au Burkina Faso.

OceanofPDF.com

[← 59]

Le H225M Caracal est un hélicoptère de transport militaire fabriqué par « Airbus Helicopters »

OceanofPDF.com

[← 60]

Ministère de la Sécurité de l'État de la République Populaire de Chine.

OceanofPDF.com

[← 61]

Opération extérieure

OceanofPDF.com

[← 62]

Chef d'état-major des Armées.

OceanofPDF.com

[← 63]

Heure locale correspondant à l'heure de base zoulou, moins une heure.

OceanofPDF.com

[← 64]

L'heure zoulou est l'heure légale UTC (temps universel coordonné), dans lequel on ne considère pas l'heure d'été.

OceanofPDF.com

[← 65]

Fusiliers marins

OceanofPDF.com

[← 66]

Le Lockheed C-130 Hercules est un avion de transport militaire rustique et robuste très apprécié pour les opérations spéciales.

OceanofPDF.com

[← 67]

Mini-drone d'un plus grand rayon d'action et d'une plus grande autonomie que les microdrones Black-Hornet.

OceanofPDF.com

[← 68]

Avion de patrouille maritime. L'ATL2 et le Falcon sont des Patmars.

OceanofPDF.com

[← 69]

Commando spécialisé dans l'action spéciale offensive en milieu terrestre ou maritime, le contre-terrorisme et la libération d'otages.

OceanofPDF.com

[← 70]

Personnage de bande dessinée créé par René Goscinny et Pierre Tardy, complotant toujours pour être calife à la place du calife.

OceanofPDF.com

[← 71]

Jumelles de vision nocturne

OceanofPDF.com

[← 72]

Chef d'état-major des armées.

OceanofPDF.com

[← 73]

Capitaine de corvette (4 galons).

OceanofPDF.com

[← 74]

Surnom donné au cuisinier.

OceanofPDF.com

[← 75]

Gradé ou matelot de manœuvre responsable d'une embarcation

OceanofPDF.com

[← 76]

Eurocopter EC665. Hélicoptère d'attaque franco-allemand développé et construit par Airbus « Helicopters ».

OceanofPDF.com

[← 77]

Campagne d'application pour les élèves de l'Ecole navale en fin d'études. Ils mettaient leurs connaissances théoriques à l'épreuve de la réalité en embarquant à bord du Porte-hélicoptères *Jeanne d'Arc*.

OceanofPDF.com

[← 78]

Du poème « Femme noire », extrait de « Chants d'Ombre » (1945) Anthologie de poésie africaine – Collection Points. Léopold Sédar Senghor, est né le 9 octobre 1906 à Joal, au Sénégal, et est mort le 20 décembre 2001 à Verson, en France. Il était un très grand poète, écrivain et homme d'État sénégalais.

OceanofPDF.com

[← 79]

Extrait de « Je vous remercie, mon Dieu », poème paru dans « Paroles pour Marie », textes recueillis par Michel Dubost chez Droguet-Ardant, 1978. Bernard Binlin Dadié est un écrivain, académicien et homme politique ivoirien né à Assinie le 10 janvier 1916 et mort le 9 mars 2019.

OceanofPDF.com

[← 80]

HK 416, fusil d'assaut utilisé d'abord par les forces spéciales avant de doter les forces conventionnelles en remplacement du Famas.

OceanofPDF.com

[← 81]

Directeur du pont d'envol. Il est baptisé chien jaune du fait qu'il est obligé d'aboyer ses ordres en raison du bruit... et restant dans l'univers canidés le Wave off ! ordonné en anglais pour dégager le pont d'envol.

OceanofPDF.com

[← 82]

Personnels du pont d'envol en abréviation PONEV et surnommés « les bleus » en raison de la couleur de leurs tenues.

OceanofPDF.com

[← 83]

Bâtonnets lumineux permettant de donner des ordres par gestes aux appareils en décollage ou appontage.

OceanofPDF.com

[← 84]

Longue phase suivant les combats durant laquelle tout doit-être passé au peigne fin afin de recueillir les indices tactiques, les contacts téléphoniques, les armes, les munitions, les papiers, ordinateurs... Elle est essentielle à la connaissance des moyens utilisés par les GAT et pour identifier leurs réseaux et moyens d'approvisionnement.

OceanofPDF.com

[← 85]

Vin de mauvaise qualité issu des citernes de la cambuse (réserve des cuisines) et servi autrefois à bord des navires de guerre. Par opposition, les bons vins se nomment : vins de précision.

OceanofPDF.com

[← 86]

Amiral, Commandant en Chef Atlantique

OceanofPDF.com

[← 87]

Service hydrographique et océanique de la Marine.

OceanofPDF.com

[← 88]

Équipe de reconnaissance plage.

OceanofPDF.com

[← 89]

L'encablure est un terme nautique utilisé comme unité de longueur et mesurant approximativement 200 m

OceanofPDF.com

[← 90]

« Loin de chez nous » est un chant composé durant la guerre de 1870 par le Prussien Kurt Moser. Il a été très populaire durant la 2e guerre mondiale où il a été chanté aussi bien par les Allemands que par les Français. Les paroles françaises sont de Georges Fleury.

OceanofPDF.com

[← 91]

Personnel du pont d'envol.

OceanofPDF.com

Hymne religieux écrit au 18^{ème} siècle par : John Newton. Sur une mélodie dont l'origine est inconnue. Traduction de cet extrait :

Incroyable pardon ! Quelle douce voix que celle
De celui qui a sauvé
Un misérable tel que moi
J'étais égaré, mais à présent je me suis retrouvé
J'étais aveugle, mais à présent je vois...
... Quand cette chair et ce cœur faibliront,
Et que ma vie sur terre s'éteindra,
J'emporterai dans mon linceul,
Une vie de joie et de paix.